ANNALES DE L'EST
PUBLIÉES PAR LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY
28e année — Fascicule 2

J. LAURENT, 1870-
CHARGÉ DE COURS A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY

BYZANCE
ET
LES TURCS SELDJOUCIDES
DANS L'ASIE OCCIDENTALE
JUSQU'EN 1081

AVEC UNE CARTE HORS TEXTE



BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS
NANCY-PARIS-STRASBOURG
1914 (1919)

BYZANCE

ET

LES TURCS SELDJOUCIDES

DANS L'ASIE OCCIDENTALE

JUSQU'EN 1081

ANNALES DE L'EST

PUBLIÉES PAR LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY

~~27e~~ année — Fascicule ~~1~~
28 2

J. LAURENT

CHARGÉ DE COURS A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY

BYZANCE

ET

LES TURCS SELDJOUCIDES

DANS L'ASIE OCCIDENTALE

JUSQU'EN 1081

AVEC UNE CARTE HORS TEXTE

BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS

PARIS | NANCY

RUE DES BEAUX-ARTS, 5-7 | RUE DES GLACIS, 18

1913

TABLE DES MATIÈRES

ABRÉVIATIONS

III, c. 2..................	Livre 3, chapitre 2.
III, p. 2..................	Tome 3, page 2.
BCH......................	*Bulletin de Correspondance hellénique.*
BChr.....................	*Byzantina Chronica* ou *Vyzantiski Vrèménik.*
EHR......................	*English historical Review.*
J As.....................	*Journal Asiatique.*
JHS......................	*Journal of hellenic Studies.*
Journ. du Min.........	*Journal du Ministère russe de l'Instruction publique.*
M Abh...................	*Abhandlungen* de Munich.
RA.......................	*Revue Archéologique.*
RH.......................	*Revue Historique.*
ROL......................	*Revue de l'Orient Latin.*
W Sitzb..................	*Sitzungsberichte* de Vienne.

Les lettres et les chiffres placés immédiatement après les noms de lieux renvoient à la carte.

BYZANCE

ET

LES TURCS SELDJOUCIDES

DANS L'ASIE OCCIDENTALE

JUSQU'EN 1081

INTRODUCTION

Lorsque Alexis Comnène s'empara du pouvoir à Byzance, à la fin de mars 1081 (1), l'Empire grec était en mauvaise posture dans l'Asie occidentale : les Turcs Seldjoucides (2) lui en disputaient victorieusement la possession.

(1) Chalandon, *Al.*, p. 47.

(2) Sur l'origine des Turcs seldjoucides et sur leur histoire jusqu'à la fin du onzième siècle, voir, parmi les sources : Elmacin, III, c. 7; Aboulféda, III, p. 103 sqq.; Ibn Khallikan, III, p. 224 sqq.; Tarikhi, p. 191 sqq.; Makrizi, *ROL*, VIII, p. 192 sqq.; Samuel, p. 431 sqq.; Michel, III, p. 149 sqq.; Aboulfaradj, *Syr.*, p. 234 sqq.; Bryenne, I, c. 7 sqq.; Cédrénus, II, p. 566-570; Zonaras, XVII, c. 25, p. 634 sqq.; GT, I, c. 7 et 9; EH, II, c. 4 sqq, p. 59 sqq.; parmi les modernes : du Cange, *Notes à Bryenne*, p. 204-205; de Guignes, *Huns*, II, p. 185 sqq.; Gibbon, ch. LVII; Wilken, p. 224 sqq.; de Hammer, *Emp. Otto.*, I, p. 27 sqq.; Weil, III, p. 81 sqq.; Ranke, *Weltges.*, VIII, p. 32 sqq.; Hertzberg, *BuO*, p. 235 sqq.; Vambéry, *Türkenvolk*, p. 1-77 (sur l'origine et l'ethnographie, ne raconte pas l'histoire), 573; A. Müller, II, p. 72; Houtsma, *Over de Geschiedenis der Seldjuken van Kleinazie*, Amsterdam, 1893; Neumann, *Emp.*, p. 101 sqq.; Cahun, p. 170 sqq.; Röhricht, *1 K*, p. 227 sqq.; Marquart, *Streifz.*, p. 46 sqq. (liste des peuples qu'on a désignés depuis le sixième siècle sous le nom de Turcs); Schurtz, dans *Helmolt*, III, p. 346 sqq.; V. Scala et H. Zimmerer, dans *Helmolt*, V, p. 45, 119 sqq.; Jorga, I, p. 23 sqq.

Il suffira de rappeler ici que les Turcs Seldjoucides sont issus d'une horde formée autour du Turc Seldjouk, de la tribu des Ouzes ou des Gouzes, vers la fin du dixième

Une partie de leurs bandes pillardes venait de s'établir à demeure dans les provinces les plus rapprochées de Constantinople; leur chef résidait à Nicée (1); ils avaient à Chrysopolis un véritable repaire (2) d'où, par-dessus le Bosphore, que des cavaliers barbares leurs parents avaient naguère franchi à la nage (3), ils semblaient menacer d'une

siècle. Les Gouzes avaient leur résidence sur les bords de la mer d'Aral, où se trouvait leur capitale, Jengikent, à l'est de la Volga (MARQUART, *Streifz.*, p. 80, 338-340). MAÇOUDI, *Avertiss.*, p. 90 : « Beaucoup de Turcs Gouzz vivent dans les steppes qui s'étendent sur les bords de la mer des Khazares » (=Caspienne). ID., *Prairies*, I, p. 212 : « La plupart des Turcs qui habitent cette contrée (le pays de l'Oxus et de l'Aral), tant nomades que citadins, appartiennent à la tribu des Gozz, qui se divisent en trois hordes, nommées : la Grande, la Petite et la Moyenne. Ils se distinguent des autres Turcs par leur valeur, leurs yeux bridés et l'exiguïté de leur taille. » MAÇOUDI signale encore, au sujet des Turcs, « les traits caractéristiques de leur physionomie et la petitesse de leurs yeux », *Prairies*, I, p. 337. Ces Turcs sont « les très proches parents, les propres frères des Turcomans d'aujourd'hui » (VAMBÉRY, p. 595; — GT, I, c. 7, rapprochait déjà Turcs et Turcomans). Ils vivaient surtout de pillage, notamment sur le pays des Khazares, à l'embouchure de la Volga (MAÇOUDI, *Prairies*, II, p. 19), où ils pénétraient en passant les fleuves sur la glace (au début du dixième siècle), MAÇOUDI, *id.*

Ils abandonnèrent, vers le milieu du dixième siècle, le gros de leur tribu pour venir s'installer près de Boukhara et faire de cette ville le centre de leurs dévastations. Ils ont dès ce moment poussé leurs incursions du côté de l'Empire byzantin, en Arménie, jusque dans le Vaspouragan, en Mésopotamie jusqu'à Mossoul. Mais leur puissance politique ne date que de leur victoire (vers 1037-1040) sur le sultan gaznévide Masoud, qui régnait en Asie, de la Caspienne au Gange. Ils ont depuis lors été indépendants à Merv, Touch, Nichapour et Hérat, dans le Khorasan. Ils occupaient, sur les deux pentes des hautes montagnes qui bordent au nord le plateau de l'Iran, une position qui a fait leur puissance. Elle était sur la route des nombreux Turcomans qui venaient chaque année, suivant un antique usage de leur race, chercher fortune vers le sud. A leur passage, les Seldjoucides leur ont offert ce qu'ils voulaient, un chef et des camarades associés pour vivre de violences, de meurtres et de rapines. Et désormais, le flot des Turcomans en quête de pillage a grossi leurs rangs; en quelques années, il a fait de leurs bandes une puissante armée qui, en 1040, comptait plus de 200.000 hommes. C'est depuis lors qu'ils se sont attaqués avec succès à leurs voisins de l'ouest, à Bagdad, à l'Arménie et à l'Empire grec.

(1) BRYENNE, IV, c. 2, p. 130 (sous Nicéphore Botaniatès, 1078-1081), « Les chefs Turcs, fils de Koutoulmich, résidaient à Nicée. » — ANNE, III, c. 11, p. 178 (au début du règne d'Alexis Comnène), « Soliman, maître de tout l'Orient, avait sa résidence à Nicée; c'était son sultanat, comme nous disons, nous, le palais impérial »; VI, c. 9, p. 300 : c'est à Nicée que le fils de Philarète, prêt à livrer Antioche aux Turcs, doit venir trouver Soliman « qui était alors sultan »; VI, c. 10, p. 304, « Nicée, où se trouvait le sultanat ». — SYNOPSIS SATHAS, p. 184, à l'avènement d'Alexis, « le chef des Turcs était le sultan de Nicée ». — MATTHIEU, c. 123, en 1084-1085, « Soliman résidait à Nicée ». — Après la mort du sultan Malec-Chah (1092), Nicée est encore la capitale des Turcs d'Asie Mineure, « le domicile des sultans » (ANNE, VI, c. 12, p. 319).

(2) ATTALIATÈS, p. 267, Chrysopolis « était devenue sous Michel (VII Ducas 1071-1078) un repaire Καταγώγιον, pour les Turcs », d'où ils répandaient le sang chrétien; ID., p. 277, « le camp des Turcs à Chrysopolis ».

(3) Les Petchenègues en 1049, CÉDRÉNUS, II, p. 588; ZONARAS, XVII, c. 26

ruine prochaine la capitale et ses richesses (1). On a même affirmé qu'ils étaient maîtres de l'arrière-pays (2), que toute l'Asie Mineure leur payait tribut ou nourrissait leurs troupeaux (3), que leurs établissements sur la côte de Bithynie n'étaient point des postes avancés et isolés, mais la limite naturelle vers l'occident d'un empire immense et continu, et que l'État byzantin finissait en cette année 1081 à la rive européenne du Bosphore (4).

Au vrai, malgré leur installation à Nicée et à Chrysopolis, les Turcs n'étaient pas encore les maîtres incontestés de l'Asie Mineure (5). Leur puissance, toute récente, de

p. 643-644; SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 573-574. — Sur leur parenté avec les Seldjoucides, voir ATTALIATÈS, p. 156, « les Scythes et les Turcs sont en tout semblables »; VAMBÉRY, p. 76; MARQUART, p. 46. — La traversée du Bosphore à la nage a été effectuée en 1910 par des chevaux de la cavalerie ottomane à Rouméli-Hissar (*Illustration* du 27 août 1910, p. 147).

(1) Voir dans DIEHL, *Fig.*, II, p. 2, l'opinion générale au onzième siècle sur les richesses de Constantinople.

(2) ATTALIATÈS, p. 239, « les Turcs maîtres de tout l'Orient ». C'est une exagération, destinée, selon FISCHER, *Trapezus*, p. 185, à glorifier l'œuvre de libération qu'aurait ensuite accomplie Nicéphore Botaniatès; du reste, ATTALIATÈS se corrige lui-même en montrant les villes accueillant Nicéphore par toute l'Asie (p. 264), réduites à la famine par les déprédations des Turcs dans les campagnes (p. 96) et les places fortes assiégées par eux (p. 309). Cela n'a pas empêché A. MÜLLER, II, p. 89, de répéter comme absolument vraie et sans restriction l'affirmation d'ATTALIATÈS, p. 239. Voir n. 4.

(3) ATTALIATÈS dit, p. 116, dans une plainte très générale sur les malheurs du temps présent : « Nos ennemis ont rendu le pays romain leur tributaire et y font paître leurs troupeaux. »

(4) ANNE, III, c. 11, p. 178, « Alexis voyait les Turcs impies installés sur la Propontide. Soliman, leur chef, maître de tout l'Orient, avait sa résidence à Nicée »; VI, c. 11, p. 312, à l'avènement d'Alexis « la limite orientale de l'Empire était le Bosphore »; GT, I, c. 9, en peu de temps Alp-Arslan (1063-1072) « occupa tout le pays de Laodicée de Syrie à l'Hellespont, sur une longueur de trente jours de chemin, sur dix à quinze de large, avec ses cités et ses villes... Si les Turcs avaient eu des vaisseaux, ils soumettaient Constantinople »; THOMAS, III, c. 41, p. 246, « les Turcs dominèrent le monde, de la mer orientale à celle de l'occident, et il ne resta plus un coin de rocher que Dieu n'eût livré entre leurs mains; EH, p. 72, « le Bosphore seul a défendu Constantinople contre les Turcs ». — Ce sont là des affirmations générales; elles ne s'appliquent précisément à l'avènement d'Alexis que dans ANNE; mais ANNE nous montre par ailleurs les armées grecques opérant encore « çà et là » en Asie Mineure, I, c. 4, p. 25; il y a des généraux grecs à Héraclée, en Paphlagonie, en Cappadoce, à Khonæ (vers Philadelphie et Laodicée, voir DU CANGE, notes à ANNE, II, p. 487; GFRÖRER, III, p. 810-814; RAMSAY, *Asia*, p. 78, 231) et ailleurs, III, c. 9, p. 171.

(5) Nous en verrons des preuves plus loin, p. 26, n. 4, 70-71, 94 seq., 99; pour le moment, contentons-nous de noter qu'en 1081 même, Nicéphore Mélissène, révolté en Asie contre Nicéphore Botaniatès, a fait proposer à Alexis Comnène, révolté

croissance rapide et incomplète, n'y était pas solidement établie. En connaître les limites, les ressources et les forces permettrait d'apprécier l'importance de la tâche qui s'imposait en Asie à Alexis Comnène. Mais une telle précision n'est pas complètement possible, faute de documents sur les positions enchevêtrées occupées par les deux partis. Pendant que les Turcs s'installaient sur le Bosphore (1), les Grecs se maintenaient sur l'Euphrate, en Syrie et à Trébizonde (2) ; entre ces limites extrêmes, ils étaient, presque à chaque pas, en contact et en lutte (3). Cela étant, il ne faut pas attendre des sources une description minutieuse des forces respectives des deux peuples en présence; les contemporains n'ont eu ni ce souci du détail, ni cet amour de la précision. Parmi les historiens orientaux (4), les musulmans (5), très postérieurs en date, n'ont rien dit de la conquête de l'Asie Mineure par les Turcs, ils se sont bornés à l'enregistrer. Les chrétiens, Arméniens ou Syriens (6), étaient trop éloignés, trop indifférents en cette affaire, ou au contraire trop hostiles aux Grecs pour s'être mis en quête du détail de leurs désastres ou de leur résistance. Quant aux Byzantins, ils n'ont pas voulu raconter par le menu l'histoire de leur défaite. De toute manière, on ne trouve dans les sources que des généralités. Et il faut presque s'en féliciter; car,

en Europe contre le même empereur, un partage où il se réservait l'Orient (Anne, II, c. 8, p. 115). Tout n'y appartenait donc pas aux Turcs.

(1) Voir notes 2, p. 8; 4, p. 9 et 3, p. 11.

(2) Voir p. 59 sqq.

(3) Voir p. 99, et Lebeau, XV, p. 123.

(4) Les historiens occidentaux latins, qui ne furent pas des témoins oculaires de la conquête de l'Asie grecque par les Turcs, ne peuvent être utilisés comme sources pour l'histoire précise de cette conquête.

(5) Aboulféda est mort en 1331; le Tarikhi est du quatorzième siècle; Ibn Khaldoun est mort en 1406; Mirkhond est de la deuxième moitié du quinzième siècle. — Le silence de ces auteurs sur l'expulsion des Byzantins d'Asie Mineure est déploré par Le Strange, *Lands*, p. 140.

(6) Matthieu, mort peu après 1136; Michel le Syrien, mort en 1199; Aboulfaradj, mort en 1286.

lorsqu'elles précisent davantage, c'est pour se contredire. Sur l'État turc de Bithynie, par exemple, elles sont relativement riches en détails, mais elles ne s'entendent ni sur sa capitale (1), ni sur son chef (2), ni sur son étendue (3), ni sur sa véritable situation politique (4). Si bien qu'il paraît sage de renoncer à dresser, d'après les sources, un inventaire géographique détaillé des possessions turques et byzantines dans l'Asie occidentale en 1081.

Plus d'un pourtant, parmi les modernes, ne s'est pas résigné à cette ignorance. On a voulu, malgré tout, savoir en quel état précis la dynastie des Comnènes a trouvé

(1) C'est Nicée dans les textes cités note 1, p. 8 et dans ANNE, VI, c. 12, p. 319. C'est Iconium dans ABOULFÉDA, III, p. 255; TARIKHI, p. 191, 333.

(2) « Les fils de Koutoulmich » (ATTALIATÈS, p. 266, 276). — « Masour et Soliman, fils de Koutoulmich » (BRYENNE, IV, c. 2, p. 130; DJÉNABI, auteur du quinzième siècle, dans DE HAMMER, I, p. 27). — « Soliman » (MICHEL, III, p. 172, 176; MIRKHOND, p. 95; ABOULFÉDA, III, p. 255; NESCHRI dans VAMBÉRY, p. 573, 595-596; EH, III, c. 1, p. 66). — « Koutoulmich » (ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 276), puis « son fils Soliman » (*Id.*, p. 277). — « Koutoulmich et ses cinq fils » (SKYLITZÈS, p. 732).

(3) Soliman aurait occupé toute l'Asie Mineure, d'Antioche à Scutari, de la mer Égée à la Mer Noire, si l'on en croit et si l'on additionne les affirmations d'ANNE (I, c. 4, p. 25 : le pays entre l'Hellespont et le Pont-Euxin, entre les mers Égée et de Syrie, les côtes de Pamphylie et de Cilicie); de la SYNOPSIS SATHAS (p. 183-184 : les grandes villes d'Anatolie, Nicée, Chalcédoine, le pays de Smyrne, l'Hellespont); de MICHEL (III, p. 172 : la Cappadoce, le Pont, Nicée, Nicodémie; p. 176, Iconium); d'ABOULFARADJ (*Syr.*, p. 277 : le littoral jusqu'à Tarse et à Tortose); d'ABOU'L MEHACIN (cité par DE GUIGNES, *Huns*, II, 2, p. 2 : Tortose); de GUILLAUME DE TYR (I, c. 9 : tout le pays de Laodicée à l'Hellespont, sur trente jours de long et dix de large). — Mais on nous dit, d'autre part, qu'en 1078-1079, Michel VII Ducas détrôné, put aller jusqu'à Éphèse (ATTALIATÈS, p. 303; SKYLITZÈS, p. 738; GLYCAS, p. 617); qu'il y avait à cette date un stratège byzantin à Nicomédie (ATTALIATÈS, p. 268); un gouverneur pour le thème des Anatoliques (ATTALIATÈS, p. 213, 256; BRYENNE, p. 5; il s'étendait d'Amorium à Iconium); un autre dans le thème lointain de Mésopotamie (BRYENNE, III, c. 15, p. 118; sur ce thème, voir p. 30); que les Grecs gardaient en 1081 Héraclée du Pont, la Paphlagonie, la Cappadoce, Khoma et d'autres pays (ANNE, III, c. 9, p. 171); que, si ces seules contrées, au dire d'ANNE, reçurent d'Alexis une demande de secours, il ne faut pas oublier que d'autres pays d'Asie (voir CHALANDON, *Al.*, p. 12 et 96) reconnaissaient encore la souveraineté de Byzance, en toute première ligne Trébizonde, Antioche et les Arméniens de Philarète, et qu'Alexis put, en 1082, ouvrir à Venise, qui était renseignée et qui ne se serait pas laissé berner, les ports de Syrie (Laodicée, Antioche), de Cilicie (Mamistra, Adana, Tarse), de Pamphylie (Attalia) et ceux de Strovilos, de Chios, d'Éphèse (Théologue) et d'Abydos (TAFEL, *Urkunden*, p. 52 et 118).

(4) Soliman agit au nom du Sultan et d'accord avec lui (MICHEL, III, p. 172; MIRKHOND, p. 231; EH, p. 66; ABOU'L MEHACEN dans DE GUIGNES, *Huns*, II, 2, p. 2); il est indépendant du Sultan (ATTALIATÈS, p. 266; ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 277); il est à la solde et le vassal de l'Empire grec (ATTALIATÈS, p. 266-267, 277; ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 276).

l'Asie. Et l'on a établi une double liste de provinces ou de villes, attribuant l'une aux Turcs, l'autre aux Grecs. Comme les sources n'étaient pas d'accord, ces essais de précision ont abouti à des résultats contradictoires. L'État turc de Bithynie, par exemple, a subi le même sort chez les historiens modernes que chez ceux du Moyen Age; il a changé, au gré de chacun, de capitale (1) ou d'importance (2), et la ville même d'Iconium a été attribuée aux Turcs à une date qui varie entre 1072 et 1084 (3).

Il est donc vain de demander aux textes une précision qu'ils ne comportent pas. On doit se contenter d'enregistrer leurs affirmations générales, souvent oratoires ou tendancieuses, sans les prendre trop à la lettre, sous peine d'en exagérer le véritable sens (4). Il faut surtout, en suivant dans les sources les méfaits des hordes turques, si mobiles et si insaisissables, ne pas les installer trop vite dans les villes qu'elles ont pillées; ne pas prendre l'itinéraire de leurs destructions pour celui de leurs conquêtes (5);

(1) C'est Nicée pour DE GUIGNES (*Huns*, II, 2, p. 2); DU CANGE (*Notes* à BRYENNE, p. 228; il hésite pour l'occupation de Nicée par les Turcs entre 1078 et 1085); LEBEAU, XV, p. 123; WEIL, III, p. 129; JORGA, I, p. 77. C'est au contraire Iconium, malgré le nombre et l'importance des sources désignant Nicée (voir les notes, 1, p. 8, et 1, p. 11), pour NEUMANN, *Emp.*, p. 109, 114; RAMSAY, *Asia*, p. 78; BRÉHIER, *Église et Orient*, p. 51.

(2) DU CANGE (*Notes* à BRYENNE, p. 228) a constaté notre ignorance ou notre incertitude; HASE a fait de même (*Rec. gr.*, I, p. 98). Néanmoins, GFRÖRER (III, p. 799 sqq), HERTZBERG (*BuO*, p. 263), A. MÜLLER (II, p. 89) ont attribué aux Turcs, en termes trop généraux, toute l'Asie Mineure à peu de chose près. Il y a plus d'exactitude dans DU CANGE (*Notes* à BRYENNE, p. 228), LEBEAU (XV, p. 184), HASE (*Rec. gr.*, I, p. 98), RAMSAY (*Asia*, p. 78), CHALANDON (*Al.*, p. 12, 71, 95), JORGA (I, p. 77). Mais ils ne s'accordent pas sur tous les points : Nicée était aux Turcs avant Alexis, selon LEBEAU, XV, p. 123, FINLAY, *Hist.*, II, p. 87, EH, p. 66, 142. Pour HASE, *Rec. gr.*, I, p. 98, c'est Alexis qui la leur a livrée. Voir encore les contradictions signalées note 3, p. 11.

(3) Dès 1072, NEUMANN, *Emp.*, p. 109, 111; EH, II, c. 5, p. 64, n. 34; — en 1078, BRÉHIER, *Église et Orient*, p. 51; — en 1080, les Turcs sont depuis longtemps en possession d'Iconium, WEIL, III, p. 137; — en 1084, LE STRANGE, *Lands*, p. 140; — le TARIKHI donne même (p. 191, 333) la date de 1087; — l'État des Seldjoucides de Roum a existé sous Soliman, depuis 1073, SCHURTZ, dans *Helmolt*, III, p. 351.

(4) Voir les exemples signalés notes 2 et 4, p. 9; 3, p. 11.

(5) FISCHER, pour avoir transformé le pillage d'Erzeroum en 1049 en une conquête (*Trap.*, p. 180) est obligé de supposer qu'en 1071 la ville a été reprise par les Turcs (*Id.*, p. 181). Voir encore la marche des Turcs transformée trop vite en conquête, dans RAMSAY, *Asia*, p. 78, CHALANDON, *Al.*, p. 10-12, 71-72. JORGA a présenté une vue beaucoup plus juste des faits, I, p. 72 sqq.

ne pas oublier qu'elles sont revenues souvent dans le même pays, qu'elles l'ont dévasté plusieurs fois et qu'elles ont très rarement pris possession d'un territoire quelconque sans l'avoir d'abord transformé, par leurs ravages répétés, en une contrée selon leurs goûts de nomades et de pasteurs, en un désert.

Ainsi utilisées, les sources ne sont plus en contradiction irrémédiable. A défaut d'une carte politique détaillée de l'Asie Mineure en 1081, elles vont nous permettre d'établir qu'à cette date les Turcs n'étaient encore en Asie que des pillards errants; que leur installation dans le pays de Nicée n'était pas le résultat d'une politique voulue et réfléchie, mais un heureux hasard dû aux divisions et à la faiblesse des Byzantins, et que, à part cette exception fortuite, ils étaient encore occupés à parcourir et à piller dans tous les sens l'Asie occidentale, dont les populations chrétiennes ou pactisaient avec eux, ou bien, réfugiées derrière les murs de leurs forteresses, résistaient un peu partout à l'invasion.

PREMIÈRE PARTIE

BYZANCE ET LES TURCS SELDJOUCIDES EN ASIE OCCIDENTALE JUSQU'EN 1071

CHAPITRE I

L'Attaque Seldjoucide

En 1081, il n'y avait pas longtemps que les Turcs se déplaçaient à leur gré à travers les campagnes de l'Asie Mineure. Ils n'avaient commencé à s'y aventurer sans retenue que depuis la fin de 1071.

Ce n'est pas qu'ils se soient fait faute jusque-là d'y multiplier les rapines et les massacres. On les y avait vus d'abord comme mercenaires de Byzance (1), ou comme soldats à la dévotion du calife (2). Comme tels, ils s'étaient acquis de bonne heure la réputation de redoutables pillards (3).

(1) L'armée byzantine employa beaucoup de Turcs au neuvième siècle. Les Turcs Vardariotes furent installés à Thessalonique par l'empereur Théophile (829-842) (Tafel, *Thessal.*, p. 81). Un chef mercenaire Turc, originaire du Ferghana, est mentionné dans Georges le Moine continué, p. 722, sous le règne de Michel III, 842-867. Constantin Porphyr. affirme l'existence permanente d'un corps de Ferghaniens dans la Garde (*Cer.*, p. 567 et II, p. 674, pour le commentaire de Reiske). Vers 880, Haroun ben Yahya a vu à Constantinople, au palais, un corps de 10.000 Turcs et Khazares (dans Marquart, *Streifz.*, p. 216, 219) tout couverts d'or, vêtements et armes (*Id.*, p. 219, 227).

(2) Depuis le début du neuvième siècle, les Turcs avaient été très nombreux au service du calife, voir Hertzberg, *BuO*, p. 132, A. Müller, I, p. 520 sqq. Les Turcs étaient nombreux dans l'armée arabe qui saccagea Amorium en 838, voir Lebeau, XIII, p. 138, Weil, II, p. 313 sqq., A. Müller, I, p. 538, Daghbaschean, p. 10, Vasilief, I, p. 120, J. B. Bury, *Moutasim's March through Cappadocia in a. d. 838*, *JHS*, XXIX, 1909, p. 120-129.

(3) Le sac d'Amorium en 838 (voir la note précédente) fut en grande partie leur fait. — Leur mission est « de sortir sur toute la terre et de la dévaster », Michel III, p. 150. — « Ils chargeaient et emportaient dans leur pays les richesses des contrées » visitées par eux, Michel III, p. 154. — Sur le pillage turc, voir p. 107.

De toutes les tribus turques, les Seldjoucides, les premiers, vinrent rançonner l'Empire, non plus sous les drapeaux d'un souverain étranger, mais pour leur propre compte. Cependant leurs premières invasions en Asie occidentale n'atteignirent pas l'Empire byzantin. Elles eurent même d'abord pour lui un résultat favorable, car, en terrorisant les vassaux de Byzance et en amenant celle-ci à se préoccuper d'une sérieuse organisation défensive en ces régions, elles provoquèrent l'annexion à l'Empire de l'Arménie orientale (1) et d'une partie de la Géorgie.

C'est en l'année 1021 qu'une terrible invasion des Seldjoucides en Arménie et une expédition de l'empereur Basile en Géorgie assurèrent à l'État grec une grande extension sur sa frontière orientale. Les Turcs en effet envahirent (2) le Vaspouragan (3). « Ces bêtes féroces altérées de sang (4), ces chiens enragés de Turcs, ces scélérats et immondes fils de Kham (5), à l'aspect étrange, armés d'arcs et les cheveux flottants comme des femmes » (6) surprirent les Arméniens (7), qui ne surent pas « se prémunir contre

(1) L'Empire avait déjà annexé toute l'Arménie occidentale, le pays du Taurus à Mélitène et à l'Euphrate, partie sous Basile Ier le Macédonien, partie sous son fils Léon le Sage; la vallée de l'Euphrate septentrional avec Erzeroum, à la mort du curopalate David en 1001; celle de l'Euphrate méridional ou Taron jusque vers Mouch, en 986. Sur ces annexions, voir p. 28 sqq.

(2) Sur cette invasion, et sur l'émigration de Sénakhérim de Vaspouragan, voir Arisdaguès, p. 31-32, Thomas Continué, p. 247-248, Matthieu, c. 37, 38, Samuel, a. 1016, Jean d'Antioche, p. 62, Michel III, p. 133, Aboulfaradj, *Syr.*, p. 213, Cédrénus, II, p. 464, Saint-Martin, I, p. 368, Lebeau, XIV, p. 210-211, Gfrörer, III, p. 432, Schlumberger, *Ep.*, II, p. 495 sqq., Tournebize, p. 123-124.

(3) Matthieu, c. 37, au commencement de 467 arm. = inc. 17 mars 1018; c. 38, p. 43, l'année de la mort de l'empereur Basile II (1025); Arisdaguès, en 1018; Samuel et Cédrénus, en 1016; Thomas et Jean d'Antioche, en 1021.

(4) Matthieu, c. 37, Thomas, III, c. 41, p. 246.

(5) Matthieu, c. 38, p. 43.

(6) Id., c. 38, p. 41; Arisdaguès : « Des troupes sortirent du Turkestan, montées sur des chevaux rapides comme l'aigle, aux sabots durs comme la pierre; leurs arcs étaient tendus et leurs flèches acérées. Les soldats portaient autour des reins de fortes ceintures et aux pieds des chaussures dont il est impossible de délier les cordons. » p. 72.

(7) Matthieu hasarde même ceci (c. 38, p. 41) : « Jusque-là on n'avait jamais vu de cavalerie turque. » C'est manifestement faux. Il y avait longtemps que les Arméniens connaissaient les Turcs pour être allés les combattre en Khorasan sous le Ba-

les flèches de ces infidèles » (1); et Sénakhérim Ardzrouni, roi du Vaspouragan (2), fut impuissant contre eux (3). Sa terreur (4) fut grande devant les Turcs (5). Elle le décida à céder son royaume (6) à son protecteur officiel depuis l'an 1000 (7), à l'empereur Basile, qui le fit magistros (8), gouverneur de Cappadoce, et qui lui donna en échange Sébaste et son territoire, Larissa, Abara et autres villes. « Sénakhérim alla s'y établir avec toute sa famille, beaucoup de princes et une grande partie de ses sujets » (9). La cession du pays des Ardzrouni fit gagner à l'Empire toute la contrée qui s'étend des montagnes au sud du lac de Van et de la haute vallée du Grand Zab jusqu'au pays de Siounie, sur la rive gauche de l'Araxe, vers Nakhitchévan; du côté de l'est, la frontière en est mal connue, tout le long de l'A-

gratide Sempad au début du septième siècle (Voir SAINT-MARTIN I, p. 333 et MARQUART, *Streifz.*, p. 438), ou pour les avoir vus dévaster leur propre pays sous les ordres et pour le compte de l'Émir des croyants : vers 760 déjà les soldats du gouverneur d'Arménie Hasan ibn Katabah, amis « d'exécrables débauches, insatiables et cruels », étaient recrutés dans le Khorasan (c'étaient des Turcs), GHÉVOND, p. 132. Depuis lors, presque toutes les révoltes de l'Arménie avaient été réprimées par des gouverneurs ou par des soldats turcs. Seulement c'était bien vraiment la première armée turque qui opérât pour son compte personnel en Arménie.

(1) MATTHIEU, c. 38, p. 41.

(2) CÉDRÉNUS, II, p. 464, « Sénakhérin, chef (ἄρχων) de la Haute-Médie ou Aspracanie ».

(3) MATTHIEU, c. 38.

(4) Il suffit de les voir pour éprouver les défaillances de la terreur, THOMAS, III, c. 41, p. 246.

(5) Terrorisé par les Arabes voisins, auxquels il ne pouvait résister, CÉDRÉNUS; — après vingt-deux ans de ravages par les Sarrazins, SAMUEL; — GFRÖRER croit aussi que Senakhérim a fui devant les Arabes et non devant les Turcs.

(6) 4.000 villes ou villages, 10 cités, 72 châteaux, SAMUEL, TCHAMTCHIAN-AVDALL, II, p. 112; moins les 105 monastères qui s'y trouvaient, SAMUEL. — « Le roi Sénakhérim se rappela l'ordre du Seigneur : Si l'on vous chasse de cette ville, fuyez dans une autre » (MATTHIEU, *Évang.*, X, 23), THOMAS, III, c. 41, p. 247.

(7) Pendant que Basile, venu pour recueillir la succession du curopalate David (1001), était dans le pays, il eut une entrevue avec les deux frères Sénakhérim et Gourguen du Vaspouragan; après quoi il fit dire aux émirs arabes voisins de laisser en paix l'état de Vaspouragan; ainsi il mit fin au pillage et aux exactions des collecteurs d'impôts (comprenez des gouverneurs arabes), AÇOGHIK, III, c. 46, p. 214.

(8) KÉKAUMÉNOS, c. 245, mais il ne reçut de l'Empereur que cette seule dignité Et cependant les fils de Sénakhérim lui ont succédé dans le gouvernement reçu de l'Empereur.

(9) 14.000 hommes, dit THOMAS.

derbéidjan; pourtant les pays de Her et de Zarévand, très proches du lac d'Ourmiah, faisaient partie de l'État des Ardzrouni et passèrent alors sous la domination grecque; l'empereur Basile reçut en personne le tribut et la soumission du prince de Her (1).

Vers le même temps, une révolte du roi d'Abasgie et de Géorgie avait amené Basile II dans ce pays. En 1018, le roi Georges (2) avait repris aux Grecs ce que l'empereur Basile II avait prélevé en 1001 sur l'héritage de son grand-oncle le curopalate David. Sur quoi, en 1021, l'Empereur ravagea la Géorgie, où il fit 200.000 victimes (3). Dans une deuxième campagne en 1022, Basile II obligea le roi Georges (4) à lui rendre tout l'héritage du curopalate David, « dans le Daikh, le Basian, à Artahan et à Cola, dans le Djavakheth et dans le Kakheth » (5). De ce fait, l'Empire posséda les montagnes entre l'Euphrate septentrional, le Tchorokh et le Kour; il occupa aussi la vallée de ce fleuve jusqu'aux environs de Tiflis. Il fit de ce pays la province d'Ibérie, qu'il mit aussitôt en état de défense.

L'annexion de ces provinces ibériennes eut pour conséquence celle d'Ani et de son royaume. D'abord le roi d'Ani Jean Sempad, pris entre les menaces de Basile II, contre lequel il avait intrigué avec le roi Georges d'Abasgie-Géorgie, et l'approche des Turcs Seldjoucides, se décida

(1) Arisdaguès, p. 36. — Sur la famille et les domaines des Ardzrouni, voir mon travail sur *Byzance, l'Islam et la fondation du royaume Bagratide d'Arménie.*

(2) Schlumberger, *Ep.*, II, p. 470.

(3) Jean d'Antioche, p, 61; Schlumberger, *Ep.*, II, p. 474. Voir aussi p. 31 sqq., 159 sqq. — Sur la guerre contre le roi Georges et sur l'acquisition d'une partie de la Géorgie, voir Arisdaguès, p. 12, 21 sqq., 34-36 (ne donne pas les noms des provinces cédées); *Chronique géorgienne*, p. 306 sqq.; Açoghik, III, c. 44, p. 212; Jean d'Antioche, p. 62 sqq; Cédrénus, II, p. 477-478. — L'Empereur va contre Georges, chef des Abasges, qui ravage les frontières, Cédrénus, II, p. 477. Arisdaguès, p. 12 : l'Empereur a laissé au roi de Géorgie Pakarad une partie de l'héritage du curopalate David; à la mort de Pakarad, en 1015, il le réclame à son fils Georges, qui refuse de le rendre; d'où la guerre. — Récit des ravages des Grecs en Géorgie dans Arisdaguès, p. 21 sqq.

(4) Schlumberger, *Ep.*, II, p. 531.

(5) *Chronique géorgienne*, p. 309.

en 1021-1022 à faire un testament en faveur de Basile, et à tenir de lui désormais son royaume en fief. En retour, il fut créé magistros et il fut chargé, sa vie durant, du gouvernement d'Ani et de la grande Arménie (1). Les liens qui le rattachaient à Byzance furent consolidés en 1031 par son mariage avec une nièce de l'empereur Romain Argyre (2). Cependant, lorsqu'il mourut en 1041 (3), Byzance, occupée ailleurs, ne réclama pas aussitôt l'héritage qui lui avait été promis. Mais en 1043, lorsque les Turcs devinrent menaçants, l'empereur Constantin Monomaque, désireux de couvrir efficacement l'Ibérie contre eux (4), prétendit entrer en possession de son bien (5). Il fallut trois expéditions pénibles (6), la complicité de certains sujets du roi d'Ani (7), la menace constante des Turcs (8) et les ressources de la tortueuse diplomatie byzantine (9) pour

(1) Arisdaguès, p. 27; Cédrénus, II, p. 557; — Tchamtchian-Avdall, II, p. 115, Saint-Martin, I, p. 369, Lebeau, XIV, p. 224, Gfrörer, III, p. 439 sqq., Petermann, *Beiträge*, p. 104, Schlumberger, *Ep.*, II, p. 498 sqq., Tournebize, p. 125-126.

(2) Cédrénus, II, p. 498, Samuel, a. 1032, Tchamtchian-Avdall, II, p. 117, Lebeau, XIV, p. 246, Schlumberger, *Ep.*, III, p. 106.

(3) Saint-Martin, I, p. 370, Gfrörer, III, p. 443, Brosset, *Coll.*, II, p. 444, Schlumberger, *Ep.*, III, p. 212, Tournebize, p. 126. — Une inscription arménienne citée par Prud'homme dans Arisdaguès, p. 61 et datée de 490 arm., année qui commença le 11 mars 1041, est du règne de Kakig, successeur de Jean Sempad, Matthieu, c. 56 (1041), Arisdaguès, p. 60.

(4) Attaliatès, p. 80.

(5) Sur l'annexion d'Ani, voir Arisdaguès, p. 60 sqq., Samuel, a. 1044, *Chronique géorgienne*, p. 319-320, Matthieu, c. 58! sqq., 65 sqq., Attaliatès, p. 80, Cédrénus, II, p. 556 sqq., Schlumberger, *Ep.*, III, p. 214 sqq, Tournebize, p. 126 sqq.

(6) En 1039, sous Michel IV; en 1042 et en 1043, Arisdaguès, c. 10, p. 62.

(7) Le Roi fut trahi par Sarkis, impatient de le remplacer (Arisdaguès, p. 66) et soutenu par les Géorgiens du prince Liparit (*Chronique*, p. 319-320). Le Pahlavide Grégoire Magistros se laissa attirer à Byzance au moment décisif (Arisdaguès, p. 69). Les notables d'Ani, pendant que leur roi Kakig était à Constantinople, faillirent livrer leur ville à l'émir de Douin, Arisdaguès, p. 69. Le patriarche Pierre, sentant Ani lui échapper en l'absence du roi Kakig, la remit à l'Empereur moyennant « des sommes d'argent et le gouvernement de la ville », Arisdaguès, p. 69. « Les princes demeurés dans la ville s'attaquaient l'un l'autre par la perfidie et par le mensonge; ils formèrent le plan astucieux de se livrer réciproquement à l'ennemi », Samuel, a. 1042, Kiracos, p. 48.

(8) Ils ravagèrent une partie de l'Arménie en 1041 et en 1042, Matthieu, c. 63, Aboulfaradj, *Syr.*, p. 243-244, Lebeau, XIV, p. 289, 351, Weil, III, p. 87.

(9) Contre Ani, elle fit alliance avec l'émir kurde de Douin, Cédrénus, II, p. 558. Elle sut attirer à Constantinople le Pahlavide Grégoire Magistros, principal défen-

amener le roi Kakig à accepter en échange de son royaume, avec le titre et la dotation de magistros, un palais à Constantinople, un établissement en Cappadoce, Kharsian et Lycandos, à Galombégad et à Bizou (1).

Par l'acquisition du royaume d'Ani, l'Empire tenait le massif montagneux, qui couvrait vers l'est l'Ibérie enlevée en 1021 au roi des Abasges; il reliait cette province à celle de Vaspouragan ou de Haute-Médie; il possédait désormais, sur sa frontière orientale, un territoire compact, sans morcellement ni découpure, entre le pays d'Ani et le lac de Van. Comme ces possessions étaient complétées par la souveraineté sur les villes de Pergri (2), de Manazkerd (3), de Khélath (4) et d'Ardjich (5), situées toutes au nord du lac de Van; par des acquisitions secondaires comme celle que l'Empire fit sur Grégoire Magistros Bahlavouni (6);

seur du roi Kakig, puis ce roi lui-même, Arisdaguès, p. 66-67; Cédrénus, II, p. 559. Si bien qu' « Ani fut prise, non point par le droit de guerre, mais avec des discours fallacieux », Arisdaguès, p. 66; par la perfidie et par le parjure, Kiracos, p. 48. La ruse, la perfidie, le parjure, voilà les armes dont se servirent les Grecs, au dire de modernes, en cela un peu trop « arménisants », Dulaurier, *Rec. arm.*, I, p. l, Daghbaschean, p. 105, Schlumberger, *Ep.*, II, p. 499.

(1) Arisdaguès, p. 69-70; Matthieu, c. 65; Thomas, p. 248; Vahram, *Rec. Arm.*, I, v. 121 (Kakig reçut la grande et belle ville de Césarée); Cédrénus, II, p. 559; Schlumberger, *Ep.*, III, p. 489; Chalandon, *Comnène*, II, p. 94. Galombéghad et Bizou devaient être dans la montagne à l'est de Césarée de Cappadoce, Dulaurier, *Rec. Arm.*, I, p. l. Bizou est parmi les villes qui ont été fortifiées par l'empereur Léon V l'Arménien (813-820), Açoghik, II, c. 6, p. 107; Samuel, p. 421. Dans cet échange, le roi Kakig a été volé; on ne lui a pas rendu la valeur de ce qu'il avait abandonné, Arisdaguès, p. 70.

(2) Pergri fut aux Grecs sous Romain III Argyre (1028-1034), Cédrénus, II, p. 502-503. Elle fut encore reprise par eux en 1037, Matthieu, c. 49. Ce fut l'œuvre de « Gavasilas, gouverneur de Vaspouragan », Arisdaguès, p. 50.

(3) Manazkerd (ou Manzikert) avait passé aux Grecs avec l'héritage du curopalate David en 1001, Gelzer, *MAbh*, 21, p. 583. Ils l'avaient depuis vaillamment défendue, notamment en 1054, Cédrénus, II, p. 590; Weil, III, p. 91.

(4) Akhlath est sur les confins de l'Islam et de l'Arménie byzantine en 1048, Nassir, p. 22. La ville a un émir en 1057, Cédrénus, II, p. 618; il était le vassal de Byzance.

(5) Ardjich eut un commandant grec jusque vers 1050, Matthieu, c. 69.

(6) Il céda à l'Empereur ses domaines patrimoniaux de Pedjni, dans le canton de Nik, au nord-est d'Ani, en échange de concessions héréditaires en Mésopotamie, Arisdaguès, p. 68. Avant d'abandonner ce pays, il fit de grands dons aux églises; voir les inscriptions qui s'y rapportent dans Brosset, *Voyage*, I, p. 114-115.

et par le protectorat de la principauté de Kars (1), il put espérer pouvoir enfin défendre avec succès contre les Turcs la grande voie d'invasion que constituaient, à travers ce pays, les vallées de l'Araxe, du Kour et de leurs affluents, continuées vers l'ouest par celles des deux bras de l'Euphrate.

Le continuateur de Thomas Ardzrouni, racontant le départ de Sénakhérim du Vaspouragan, puis celui de Kakig d'Ani, justifie en quelques mots la conduite de l'Empire, qui annexa les principautés arméniennes en leur arrachant leurs princes. « Le souverain des Grecs, dit-il, n'avait aucun pouvoir sur les Arméniens, car ceux-ci étaient indépendants chacun dans sa province, sans être en état de faire tête aux étrangers (2) ». Indiscipline, querelles et impuissance, voilà donc les causes de la décadence de l'Arménie, de la ruine de sa noblesse et de l'obligation où fut Byzance de l'arracher à ses domaines lorsqu'elle dut assumer la charge de défendre elle-même l'Arménie contre les Turcs (3).

Les premières invasions turques en Asie occidentale valurent aussi à l'Empire plus de sécurité le long de la frontière de Syrie (4) et une paix durable avec l'É-

(1) Kars ne fut officiellement annexée à l'Empire qu'en 1064, voir TOURNEBIZE p. 126.

(2) III, c. 41, p. 248.

(3) Naturellement, les Arméniens ne veulent pas d'ordinaire admettre ces vérités. Pour eux, Byzance a exercé contre l'Arménie, en lui enlevant sa noblesse, une cruauté dont elle a été punie par la perte de ce pays et par sa propre ruine, MATTHIEU, c. 84. Elle a traité l'Arménie comme une proie, ARISDAGUÈS, c. 10 p. 58; elle l'a punie, en la ruinant, du marché et de l'échange acceptés par ses princes, ARISDAGUÈS, c. 10, p. 65; mais elle a subi la loi du talion; à leur tour les Arméniens se sont emparés de la Grèce en s'installant en Cilicie, MKHITAR d'Airivank, p. 92.

(4) A Édesse notamment en 1031, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 238 : « L'émir Bar Vathab, qui commandait en Syrie et en Arménie, se sentant incapable de lutter à la fois contre les Romains et les Turcs, fit la paix avec les Romains en leur laissant Édesse, qui fut très prospère sous eux. » Voir ARISDAGUÈS, p. 45-46, MATTHIEU, c. 43, MICHEL, III, p. 147, ABOULFÉDA, III, p. 78, CÉDRÉNUS, II, p. 500, ZONARAS, XVII, c. 12, p. 580, LEBEAU, XIV, p. 78, WEIL, III, p. 70, SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 108 sqq., DUVAL, *Edesse*, p. 272 sqq. Sous Basile II, « toute la tribu des Hamtankh, qui habitait la plaine syrienne, abandonna ses places Nphrkert, Amith, Azroun et autres, et se rendit en fugitifs dans l'empire des Grecs », AÇOGHIK, III, c. 16,

gypte (1). Mais cet heureux état de choses ne subsista pas longtemps en entier.

L'Arménie byzantine fut bientôt forcée par les Turcs. De 1047 à 1049, elle subit leurs ravages continus, des montagnes de la Perse à celles de Trébizonde. C'est que la plus grande partie de l'armée grecque avait dû quitter l'Arménie en 1047 pour venir en Europe défendre l'empereur Constantin Monomaque contre Léon Tornikios révolté (2). En vain le Bulgare Aaron, gouverneur de Vaspouragan, le Grec Catacalon, gouverneur d'Ibérie, l'Arménien Grégoire, duc de Mésopotamie, et l'Ibère Liparit mirent leurs troupes, leurs efforts et leurs vaillances en commun; après un premier succès contre l'émir Asan, ils furent battus et Liparit pris par Ibrahim Inal (3). Et les Seldjoucides s'en allèrent saccager et brûler Erzeroum (4).

p. 143. Plusieurs autres émirs arabes, en haine du gouvernement des Turcs à Bagdad, passèrent aux Romains, HERTZBERG, *BuO*, p. 224.

(1) Diverses tentatives de rapprochement entre Byzance et l'Égypte, en 1021 (ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 220, avant la mort du calife Hakim), en 1027-1028 (MAKRIZI-WÜSTENFELD, *Fatimites*, p. 224, en 1027-1028, voir RÖHRICHT, 1 *K*, p. 9-10, SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 23), ont abouti en 1038 à une paix de trente ans (CÉDRÉNUS, II, p. 515, lui donne la durée de trente ans et la place en 1036-1037, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 236, en 1036, ABOULFÉDA, III, p. 97-99, en 1038), qui, établie sur la nécessité d'une alliance contre les Seldjoucides, bientôt appuyés par le calife de Bagdad, a été durable. Elle était on ne peut plus solide sous Constantin Monomaque (1042-1054, CÉDRÉNUS, II, p. 607, PSELLOS, p. 193); il y avait alors beaucoup de Grecs dans les hauts offices à la cour du Caire (NASSIR, p. 130). Elle était encore vigoureuse sous Isaac Comnène (1057-1059, PSELLOS, p. 244). Elle a fait accorder au patriarche grec en 1064 la protection officielle du quartier chrétien de Jérusalem (GUILLAUME DE TYR, IX, c. 17 et 18, voir RÖHRICHT, *1K*, p. 11-12); elle a déterminé l'empereur Romain IV Diogène, à fournir en 1069 les fonds nécessaires à la construction des murs de ce quartier (GUILLAUME DE TYR, IX, c. 17 et 18, voir RÖHRIGHT, *1 K*, p. 12, 218).

(2) Voir p. 49.

(3) ARISDAGUÈS, p. 106, MATTHIEU, c. 73-74, ÉTIENNE ORBELIAN, c. 2, dans SAINT-MARTIN, II. p. 67 sqq., *Chronique géorgienne*, p. 323 sqq., ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 248, IBN EL-ATHIR, dans SAINT-MARTIN, I, p. 373, ATTALIATÈS, p. 44, CÉDRÉNUS, II, p. 572 sqq., ZONARAS, XVII, c. 25, p. 639, TCHAMTCHIAN, II, p. 945 sqq., SAINT-MARTIN, I, p. 373, II, p. 202 sqq., WEIL, III, p. 87, GFRÖRER, III, p. 465 sqq., HERTZBERG, *BuO*, p. 237 sqq., A. MÜLLER, II, p. 80; SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 543 sqq. — CHALANDON, *Al.*, p. 10, mène dès 1049 Togrul jusqu'à Trébizonde, d'après SAINT-MARTIN, I, p. 373, qui se contente de signaler la venue des Turcs « jusqu'aux montagnes de Trébizonde » sans plus préciser. Il voit, en la même année, une flotte turque devant Constantinople, d'après ATTALIATÈS, p. 24, qui ne parle en cet endroit ni d'une flotte ni de Turcs, mais de l'intervention d'un corps sarrasin de la garde impériale, Ἀγαρηνῶν δέ τις ξυμμόρια τῶν ἐπὶ τῆς φρουρᾶς.

(4) ATTALIATÈS, p. 148, CÉDRÉNUS, II, p. 577, MATTHIEU, c. 73, ARISDAGUÈS

Depuis lors, les Turcs ne cessèrent pas de piller l'Arménie et l'Empire (1). Ils furent un peu moins pressants quand Togrul dut faire face, à l'est contre les rebelles, au sud contre Bagdad (2). Mais Constantin Monomaque eut alors l'imprudence d'employer à nouveau en Europe, cette fois contre les Petchenègues, en 1050-1051, la plus grande partie des troupes qui gardaient la frontière d'Orient (3). Et les bandes turques recommencèrent leurs exploits. En 1052, elles dévastèrent le pays de Kars (4); en 1053-1054, les bords du lac de Van, Manzikert, l'Arménie et la Géorgie, d'Erzeroum au Caucase (5). De ces invasions antérieures, il res-

p. 79 sqq., Samuel, a. 1052, Saint-Martin, II, p. 67, 208, 209, 214, Heyd, I, p.44-45, Schlumberger, *Ep.*, III, p. 554 sqq. — Le rapprochement et la presque identité des deux villes d'Arzen et de Théodosiopolis (ou Arzen des Roum; Erzeroum, depuis la ruine d'Arzen; Garin ou Garnoï Kagak des Arméniens; Kalikala des Arabes), cette dernière ayant seule subsisté après la ruine définitive d'Arzen par les Turcs, sont affirmés par Attaliatès, p. 148, Cédrénus, II, p. 577, 691, Kirakos, p. 16, Vartan cité par Saint-Martin, II, p. 427, Michel, II, p. 521, Aboulfaradj, *Syr.*, p. 78, 129, Ibn-Khallikan, I, p. 211, Saint-Martin, I, p. 67-68, Ghazarian, p. 73. — Théodosiopolis d'Arménie est identifiée avec Kamakha-Ani, sur l'Euphrate septentrional, en aval d'Erzeroum, par Ramsay, *Asia*, p. 57, 305, 448; mais une notice épiscopale de 901-907 établit la coexistence de chacune de ces deux villes bien distinctes l'une de l'autre, dans Gelzer, *MAbh.*, 21 ,p. 551 et 559.

(1) Depuis l'expédition d'Asan en Médie (= Vaspouragan), « les Turcs n'ont pas cessé jusqu'à nos jours de faire la guerre aux Romains », Bryenne, I, c. 10, p. 31-32. Depuis la guerre où fut pris Liparit, « le peuple des Turcs n'a cessé de progresser; il a occupé tout l'Orient et il s'est avancé jusqu'au rivage en face de Byzance », Zonaras, XVII, c. 25, p. 641. Depuis la révolte de Tornikios, les Turcs n'ont pas cessé de piller l'Anatolie, Glycas, p. 597.

(2) En 1049, révolte d'Ibrahim Inal en Médie et en Perse, A. Müller, II, p. 80, Weil, III, p. 80. Suit une longue lutte de Togrul-beg pour s'emparer de Badgad, du calife et de la vallée du Tigre, Weil, III, p. 90 sqq., A. Müller, II, p. 80-81, Hertzberg, *BuO*, p. 236-237, Schlumberger, *Ep.*, III, p. 613, 766, Jorga, I, p. 37 : « Togrul avait des affaires plus pressantes que de s'amuser à chicaner les Grecs sur la frontière. Il lui fallait acquérir, puis consolider sa situation au premier plan du monde islamique. Jusqu'à sa mort, ses yeux furent sans cesse fixés sur les événements de Bagdad, des bords du golfe Persique et de Mésopotamie »; Arisdaguès, p. 107 : « Le Sultan laisse en paix l'Arménie pendant qu'il va attaquer Babylone et les pays voisins »; Aboulfaradj, *Syr.*, p. 249; Aboulféda, p. 147, Tarikhi, p. 203 sqq., éd. Defremery, XI, p. 426 sqq. C'est seulement en 1059 que Togrul fut fait par le calife *roi de l'est et de l'ouest*, Schurtz, dans Helmolt, III, p. 348.

(3) Attaliatès, p. 35, Cédrénus, II, p. 597, Glycas, p. 596, Hertzberg, *BuO*, p. 235, Schlumberger, *Ep.*, III, p. 579.

(4) Kars est dévastée par la bande de Koutoulmich, révolté contre Togrul, Cédrénus, II, p. 606, Schlumberger, *Ep.*, III, p. 598.

(5) Cédrénus, p. 587, Aboulfaradj, *Syr.*, p. 250, Aboulféda, III, p. 145, Matthieu, c. 78 : belle défense de Manzikert, Weil, III, p. 91, Schlumberger, *Ep.*, III, p. 599-600.

tait en 1056-1057 en grande Arménie une troupe de 3.000 Turcs sous Samoukh (1). Cette menace n'empêcha pas Kékauménos, qui commandait au delà de l'Euphrate, d'emmener vers Constantinople, pour y introniser Isaac Comnène en 1057, toutes les forces d'Asie, mercenaires étrangers et soldats indigènes (2). Togrul, maître désormais à Bagdad, en profita pour étendre ses opérations vers le sud et pour couvrir de ses hordes l'Osrhoène et la Syrie. Dès octobre 1057, malgré ce qu'a dit Psellos (p. 247) de la tranquillité de l'Empire sur sa frontière orientale sous Isaac Comnène (1057-1059), Mélitène fut atrocement saccagée (3). Sous Constantin X Ducas (1059-1067), les Turcs multiplièrent leurs ravages en Arménie, sur l'Euphrate, en Syrie; ils les poussèrent même jusqu'aux confins de la Phrygie et de la Galatie (4). En 1059, Sébaste fut pillée (5); en 1064 Ani fut détruite (6); à partir de 1065, chaque année, Édesse, Antioche eurent à se défendre et à sauver, quand elles le pouvaient, les moissons de leurs campagnes (7). Pendant l'hiver 1066-1067, la bande d'Oschin ravagea l'Amanus et ses environs (8); en 1067, Césarée

(1) Il faisait des incursions fréquentes, Cédrénus, II, p. 616.

(2) Cédrénus, II, p. 625-626.

(3) Michel, III, p. 158-159, voir p. 107, note Aboulfaradj, *Syr.*, p. 258, Arisdaguès, p. 119 sqq., Matthieu, c. 81; octobre 1075 selon Dulaurier, *Chronologie*, p. 294. — La révolte d'Isaac Comnène a ramené le malheur sur l'Arménie, Arisdaguès, p. 110.

(4) Attaliatès, p. 78, Skylitzès, p. 653, Zonaras, XVIII, c. 8, p. 677, c. 10, p. 683, Ramsay, *Asia*, p. 341, Neumann, *Emp.*, p. 104, Chalandon, *Al.*, p. 11.

(5) Le siège commença le 4 juillet, Matthieu, c. 84; voir Dulaurier, *Chronol.* p. 295, Girard, *Sivas*, p. 285-287.

(6) Attaliatès, p. 79 sqq., Skylitzès, p. 653-654, Samuel, p. 449, et Dulaurier, *Chronol.*, p. 297, « le lundi de la fête de la Vierge » (le 16 août 1064 fut bien un lundi); Arisdaguès, p. 139, Matthieu, c. 88, Michel, éd. Langlois, p. 292 (ce passage ne se trouve pas dans la traduction Chabot d'après le texte syriaque, III, p. 168), Aboulfaradj, *Syr.*, p. 262, Ibn-el-Athir, a. 1064, Tarikhi-Defremery, p. 435; Ahmed ibn Mohammed el-Gaffary, cité par Brosset, *Voyage*, I, p. 149 sqq., dit que la prise d'Ani, à laquelle il assista, est due à un tremblement de terre qui renversa tout un pan des murailles; — Saint-Martin, II, p. 225, Weil, III, p. 105, Bréhier, *Église et Orient*, le 6 juillet, EH, p. 193, le 6 juin.

(7) Voir pour Édesse la note 9, p. 25 ; pour Antioche, Attaliatès, p. 95 sqq., Skylitzès p. 661-662; voir p. 108, note 2.

(8) Matthieu, c. 96.

de Cappadoce fut ruinée (1). L'avènement de Romain Diogène (1067), ses campagnes (2) et ses talents militaires n'empêchèrent ni les fautes de ses généraux, Philarète (3) à Mélitène, et Manuel Comnène (4) à Sébaste, ni la destruction de Néocésarée (5) et d'Amorium (6) en 1068, d'Iconium (7) en 1069, de Khonæ (8) en 1070. Édesse résista à tous les assauts (9), mais les courses des Turcs à travers l'Asie Mineure, pendant ce règne, ont laissé une impression telle qu'Aboulfaradj a pu prétendre qu'ils les avaient poussées dès lors jusqu'à « la mer qui baigne la muraille de Constantinople » (10).

(1) Attaliatès, p. 94, Skylitzès, p. 661.

(2) Sur la campagne de 1068, voir Anderson, *Road-System*, p. 36, Weil, III, p. 112, Gfrörer, III, p. 720. Romain Diogène passe par Sébaste, Colonée, Lycandos (Attaliatès, p. 105), Césarée, Marach (*Id.*, p. 107, voir Skylitzès, p. 670). Cependant des coureurs Turcs pillent Néocésarée (Attaliatès, p. 105, Skylitzès, p. 670); on ne peut, à leur retour, leur enlever leur butin (Attaliatès, p. 106). A la fin de 1068, Romain prend Hiérapolis (Attaliatès, p. 110, Skylitzès, p. 673) et laisse garnison dans Artakh (Attaliatès, p. 118). Pendant ce temps, les Turcs vont piller Amorium (Attaliatès, p. 121) et reviennent bloquer Tzamandos (*Id.*, p. 122). Voir encore Aboulfaradj, *Syr.*, p. 265-266, Ibn-el-Athir, *Rec. Ori.*, I, p. 237-238. — Sur la campagne de 1069, voir Anderson, *Road-System*, p. 38, Gfrörer, III, p. 724, Weil, III, p. 113. En cette année, révolte de Crispin, allié aux Turcs, voir p. 65. Diogène chasse les Turcs des environs de Césarée (Attaliatès, p. 125), fait campagne en Arménie, le long de la vallée de l'Euphrate méridional (*Id.*, p. 132 sqq.). Son armée de Mélitène, sous Philarète, est battue. Les Turcs pillent Iconium (*Id.*, p. 135); l'Empereur ne peut les arrêter à leur retour, en Cilicie (*Id.*, p. 137-138).

(3) Il laissa les Turcs forcer le passage et disperser ses troupes, Attaliatès, p. 132-134, Skylitzès, p. 681-682, Zonaras, XVIII, c. 12, p. 693, Ibn-el-Athir, *Rec. Ori.*, I, p. 237-238, Gfrörer, III, p. 725-727, Weil, III, p. 113.

(4) Il fut battu et pris par Chrysoscule, Attaliatès, p. 139-140, Bryenne, I, c. 11, p. 32, Zonaras, XVIII, c. 12, p. 695; l'Empereur, jaloux des succès de Manuel, aurait amené sa défaite en l'affaiblissant par l'envoi d'un fort détachement en Syrie, Attaliatès, p. 139, répété par Skylitzès, p. 685, et par Zonaras, XVIII, c. 12, p. 694; — Chalandon, *Al.*, p. 26, ne croit pas à la véracité de cette insinuation, mais il ne la connaît que par Zonaras, qui n'est pas contemporain des faits comme Attaliatès. Gfrörer, III, p. 746, a défendu et justifié la mesure reprochée à l'Empereur.

(5) Attaliatès, p. 105, Skylitzès, p. 670, Weil, III, p. 112.

(6) Attaliatès, p. 121, Ibn-el-Athir, *Rec. Ori.*, I, p. 237, Aboulfaradj, *Syr.*, p. 266.

(7) Attaliatès, p. 136, Skylitzès, p. 684, Weil, III, p. 113.

(8) Attaliatès, p. 140.

(9) En 1065, Matthieu, c. 91; en 1067, Aboulfaradj, *Syr.*, p. 264; en 1068, Ibn-el-Athir, *Rec. Ori.*, I, p. 238; en 1071, Matthieu, c. 102, cinquante jours de siège, Aboulfaradj, *Syr.*, p. 267, Weil, III, p. 106.

(10) Aboulfaradj, *Syr.*, p. 267 : « Afchin vint camper sur le rivage de la mer qui baigne la muraille de Constantinople (sans doute le Pont); il étendit ses ravages au loin; puis, arrivé en Macédoine, à la ville de Simandoua, il y fut maltraité par l'hiver. » A remarquer que cette Macédoine où il place Simandoua (= Tzamandos) est en réalité une partie de l'Arménie du Taurus. C'est le nom donné par les Pauliciens,

Pourtant ils s'étaient retirés jusqu'à présent à chacune de leurs fructueuses opérations (1), soucieux de mettre au plus vite en sûreté leur butin et leurs prisonniers. Car ils redoutaient les armées impériales (2), qui réussirent plus d'une fois à leur enlever les produits de leur pillage et à les châtier cruellement de leurs dévastations (3). Si donc les Turcs avaient maltraité à diverses reprises, avant 1071, les principales villes de l'Asie Mineure, depuis le fond de l'Arménie jusqu'aux rivages de l'Archipel, ils n'avaient pas cherché avant cette date à s'y maintenir; ils avaient jusqu'alors ravagé l'Empire sans l'entamer (4).

grands amateurs de noms bibliques et antiques, au château de Kibossa, au pays de Colonée, dans le Taurus septentrional, Pierre de Sicile, *Historia Manichaeorum*, c. 38, dans Migne, PG, civ, col. 1297. — Pour GT, I, c. 7, la supériorité définitive des Turcs sur leurs voisins date de trente ou quarante ans avant la croisade, c'est-à-dire des années 1057 à 1067.

(1) Ils n'ont gardé ni Erzeroum en 1049, ni Mélitène en 1057, ni Sébaste en 1059, ni Césarée en 1067. La rapidité de leur retraite nous est spécialement signalée après le sac de Néocésarée en 1068, Attaliatès, p. 106; d'Amorium en 1068 (*Id.*, p. 121, 122) et d'Iconium en 1069 (*Id.*, p. 136).

(2) En 1048 sqq., Togrul, quoique vainqueur, hésite à envoyer des troupes dans l'Empire, dont il redoute les armées « sur la seule renommée des trois empereurs Nicéphore (Phocas), Jean (Tzimiscès) et Basile (II), et sur la croyance que les Romains ont encore la même valeur et la même puissance », Cédrénus, II, p. 571. — En 1052 et sqq., les hordes qui pillent la Haute-Arménie se dispersent dès que la concentration byzantine s'est opérée contre elles, Cédrénus, II, p. 588, 593, 606-607. — Sous Constantin Ducas (1059-1067), l'annonce d'une armée grecque suffit à mettre les Turcs en fuite, Attaliatès, p. 78 (καὶ εἰ μὴ στρατεύμασιν ἐνίοτε, μᾶλλον δὲ φήμαις δυνάμεων διείργοντο τὰ τῶν βαρβάρων), Skylitzès, p. 653. — En 1062, une armée grecque put aller assiéger Amida, Matthieu, c. 86, Aboulfaradj, *Syr.*, p. 261. — En 1068, les Turcs ont évité avec soin l'armée de Romain Diogène, Attaliatès, p. 106, 121 sqq., 136.

(3) Au retour du pillage de Mélitène, les Turcs furent détruits dans les montagnes de Sassoun, aucun n'échappa, Michel, III, p. 159, Aboulfaradj, *Syr.*, p. 258, Arisdaguès, p. 122. Leur vainqueur était le prince arménien Thornig, fils de Moucheg, Matthieu, c. 81. — L'empereur Romain Diogène reprit leur butin aux Turcs qui avaient pillé Néocésarée en 1068, Attaliatès, p. 106, Iconium en 1069 (*Id.*, p. 137). — Dans l'hiver de 1070-1071, Afchin, retour du sac de Khonae, subit de grandes pertes vers Tzamandos, dans le Taurus, Aboulfaradj, *Syr.*, p. 267, Attaliatès, p. 140.

(4) Les récentes conquêtes de l'Empire en Arménie et en Ibérie ont bien été entamées par les Turcs avant 1071; ils ont pris et détruit Ani en 1064 (voir note 6, p. 24); mais ils n'ont pas poussé leur installation plus loin. En 1069, la province est encore entière quoique très ravagée, selon Attaliatès, p. 136. En 1071, Manzikert est aux Grecs au moment de la défaite de Romain Diogène, Attaliatès, p. 149, 166; il y a alors un gouverneur grec et une armée à Théodosiopolis (Erzeroum), Attaliatès, p. 155-168, Bryenne, I, c. 13, p. 36; il y a aussi des garnisons par tout le pays, pour le garder contre les barbares « dans les montagnes, les vallées, les couverts et les cavernes », Attaliatès, p. 145, Skylitzès, p. 690. — Les Turcs, dit Skylitzès, p. 707, n'ont parcouru l'Empire avant 1071 que pour se retirer aussitôt.

CHAPITRE II

La Résistance grecque — Organisation de la frontière

L'État grec occupait encore en Asie un vaste et « large territoire; ses limites orientales s'étendaient des vallées de Phénicie, où s'élève la grande Antioche, jusqu'à la forteresse de Van, y compris le territoire de Rechdouni, situé en face de Her » (1). Elles avaient peu varié depuis 1050, malgré vingt ans de courses et de ravages par les Turcs.

A l'Empire appartenaient Laodicée (2) sur la Méditerranée, Césarée (3) sur l'Oronte. Alep avait été sous sa suzeraineté effective jusqu'en 1035 (4). La ligne qui marquait l'extrémité de la puissance byzantine traversait ensuite l'Euphrate au sud de Membedj (5), laissant du côté by-

(1) Arisdaguès, p. 142.

(2) Cette ville avait été reprise aux Arabes en 968 par les Grecs, qui l'avaient gardée depuis lors, K. Leonhardt, *Kaiser Nicephorus II Phokas und die Hamdaniden*, Diss. Halle, 1887, p. 46, citant Kémaleddin, *Hamdaniden*, p. 228 et Jean d'Antioche, éd. Kremer, WSitzb. III, 1872; Schlumberger, *Nic.*, p. 704. Elle était une perpétuelle menace pour les ports de Syrie conservés par les Arabes; à Tripoli notamment, où Nassir arriva le 6 février 1047 (p. 40), on redoutait fort les entreprises des vaisseaux grecs.

(3) Césarée sur l'Oronte (ou Chaizar) était aux Byzantins depuis 999 (Jean d'Antioche, p. 40, Schlumberger, *Ep.*, II, p. 151, Lane-Poole, *Egypt.*, p. 159); elle ne leur fut enlevée par les Mounkidites qu'en 1081 (Voir Derembourg, *Vie*, p. 14 citant Aboulféda, III, p. 538, 549 sqq., Ibn Khallikan, II, p. 342; voir aussi Michel, III, p. 178).

(4) Jusqu'à cette date elle eut un résident (ἁρμοστής) grec, Cédrénus, II, p. 511. Imm, à 20 lieues à l'ouest d'Alep, était aux Grecs en 1048-1049; les musulmans n'osaient pas y faire publiquement l'appel à la prière, Yakout, III, p. 729, cité par Rosen, dans Jean d'Antioche n° 195 et par Schlumberger, *Ep.*, II, p. 75.

(5) Membedj (= Hiérapolis), occupée en 1068 par l'empereur Romain Diogène (Attaliatès, p. 110), laissée par lui aux Arméniens (*Id.*, p. 116), possédée ensuite par le prince arménien Philarète, vassal de Byzance (sur lui, voir p. 82 sqq.), ne fut enlevée aux chrétiens qu'en 1075 (Aboulfaradj, *Syr.*, p. 274; en 1086, dit Weil, III, p. 131).

zantin Édesse (1) et ses environs. Elle passait un peu au nord d'Amida, qui paya plus d'une fois tribut à l'Empire (2), puis elle suivait jusqu'au lac de Van les montagnes qui séparent le Tigre de l'Euphrate (3). Tout le lac de Van était aux Grecs (4), avec la ville de ce nom, et Pergri (5), à l'extrémité nord-est du lac, et Manzikert (6) sur le haut Euphrate, et Ani (7) de l'autre côté de l'Araxe, sur les bords de l'Akhouréan, et Olti, dans le massif d'où sort l'Araxe (8). Après quoi, la frontière rejoignait le Tchorokh, jusqu'à son embouchure dans la mer Noire (9).

Cette frontière avait été laborieusement acquise; Byzance tenait à la défendre et lui avait donné une forte organisation militaire. Elle l'avait partagée entre des commandements importants. Il y eut un duc à Antioche (10) jusqu'à la fin du onzième siècle. Un général commandait à Téloukh en 1068 (11). Plus en arrière, le thème de Lycandos (et

(1) Voir p. 21, n. 4 et Matthieu, c. 121.

(2) Une armée grecque menaçait encore Amida en 1062, Matthieu, c. 86, Aboulfaradj, *Syr.*, p. 261, Lebeau, XIV, p. 443.

(3) Mouch et le pays des Khoyth, à l'ouest du lac de Van, sont à l'Empire depuis la mort de David le curopalate, voir Gelzer, *M. Abh*, 21., p. 582, d'après une notice épiscopale du onzième siècle.

(4) Les Turcs n'ont attaqué sérieusement ce pays qu'à partir de 1050; Ardjich est alors prise par eux, Mathieu, c. 78; puis Ardzké et Pergri, voir Schlumberger, *Ep.*, III, p. 599. Nassir constate (p. 22) à Akhlath, en novembre 1046, qu'il est là sur les confins de l'Islam et de l'Arménie byzantine; cette ville est aux musulmans en 1057, Cédrénus, II, p. 618; mais son émir est vassal de Byzance.

(5) Voir p. 20, n. 2.

(6) Manzikert, dans le thème de Vaspouragan (Cédrénus, II, p. 590), est à l'Empire depuis l'an 1000 (voir Gelzer, *MAbh.*, 21, p. 583, d'après une notice épiscopale du onzième siècle); Byzance l'avait même occupée dès 968 (Açoghik, p. 134).

(7) Voir p. 18-19.

(8) Ce pays fut annexé à l'Empire après la mort de David, curopalate de Géorgie, Arisdaguès, p. 11, Açoghik, III, c. 43, p. 209 sqq., Jean d'Antioche, p. 41, *Chronique géorgienne*, p. 297, Schlumberger, *Ep.*, II, p. 164, 193 sqq.

(9) Le Tchorokh, à partir de son coude vers le nord-ouest, est considéré par les Arméniens (Açoghik, II, c. 4, p. 99 : Chapouh Amatouni atteignit la frontière de Kogh; il passa l'Acampsis, et l'empereur Constantin lui donna un bon établissement) et par les Géorgiens (Brosset, *Description*, p. xxiv sqq.), comme formant, de leur côté, la limite de l'Empire.

(10) Voir la liste des ducs d'Antioche dans Schlumberger, *Sig.*, p. 307.

(11) Georges Maniacès fut stratège du thème de Télouk vers 1030, Attaliatès, p. 107, Cédrénus, II, p. 494. Ce thème est encore nommé au onzième siècle, Cédrénus, II, p. 602, 671.

Tzamandos), avec Larissa, Tzamandos sur le Karmalas, Kokusos entre le Saros et le Pyrame, Lycandos (1) sur le Tokma-Sou, Mélitène près de l'Euphrate (2) et Zapétra, dans le massif entre Mélitène et Samosate, occupait tout le pays entre la Cilicie et la Haute-Arménie (3). Il renfermait les sources du Karmalas, du Saros et du Pyrame, qui s'écoulent vers la Méditerranée; celles du Tokma-Sou, du Tchalta-Tchaï, qui vont vers l'Euphrate. Et par là il était d'une grande importance stratégique, car il commandait les routes qui, de Césarée, à travers le Taurus, vont vers la Cilicie et la Syrie, vers Samosate et le pays d'Édesse, vers Mélitène et la Mésopotamie, ou vers Téphrikè et le haut Euphrate septentrional (4). Il avait été formé sous Léon le Sage (886-911), ou aussitôt après lui, en ajoutant aux conquêtes de l'empereur Basile le Macédonien dans le Taurus, celles de l'Arménien Mleh (5), déplorées en ces termes par Kodama (6), au milieu du dixième siècle : « Une troupe d'Arméniens, sujets du prince Malyh, occupa ce pays et y bâtit des forteresses inexpugnables. Leur nombre s'accrut bientôt, et ils nous causent actuellement des embarras et des pertes considérables. » C'était un pays fertile, avec de bons pâturages pour les chevaux et les troupeaux de toutes sortes (7). Son chef portait le titre de stratège (8)

(1) Lycandos se trouvait dans la haute vallée du Tokma-sou, vers la ville actuelle de Gurun, ANDERSON, *Campaign*, p. 140. — AÇOGHIK, III, c. 6, p. 128 : « Dans le même temps (sous le roi Apas, 930-953), le père Moïse construisit un couvent dans le pays de Likanton, à Nahrear, canton de Karberd. » A ce propos, HÜBSCHMANN remarque (*Ortsn.*, p. 301) : avec Kharberd ou Kharpout, en quatrième Arménie, « le canton de Karberd dans le pays de Likanton (Λυκανδός, à l'ouest de Mélitène) n'a rien de commun ».

(2) Elle a un catépano en 1066, MICHEL, III, p. 164.

(3) CONSTANTIN PORPHY., *Adm.*, c. 50, p. 228, RAMSAY, *Asia*, p. 291, SCHLUMBERGER, *Sig.*, p. 281.

(4) Voir SCHLUMBERGER, *Ep.*, I, p. 370-371.

(5) CONSTANTIN PORPHY., *Adm.*, c. 50, p. 228; *Them.*, p. 32.

(6) p. 194.

(7) CONST. PORPHY., *Them.*, I, c. 12, p. 33.

(8) SCHLUMBERGER, *Sig.*, p. 174.

ou de catépano (1). Il possédait parfois un grand commandement militaire, réunissant Lycandos avec Mamistra et Anazarbe (2) ou avec Antioche (3).

A Samosate, important point de passage sur l'Euphrate, il y avait un catépano (4) et une forte garnison, affectés spécialement à la garde des routes et des villes de l'Euphrate, τῶν παρευφρατιδίων στρατηγῶν πόλεων καὶ ἐν Σαμοσάτοις τὰς οἰκήσεις ἔχων (5). Sur l'autre rive du fleuve se trouvait, en face de Samosate, le duché d'Édesse, qui fut toujours bien défendu (6).

Plus au nord s'étendait le thème de Mésopotamie, formé sous Léon le Sage avec Kamakha, Keltzénè, Karpert et le pays des princes arméniens de Téki (7). Il comprenait aussi la haute vallée de l'Euphrate méridional, ou pays de Taron, dont l'annexion à l'Empire, amorcée sous Léon le Sage (886-911), poursuivie sous Romain Lécapène (8), ne fut définitive qu'en 966 (9). Dans le thème de Mésopotamie comptait encore l'importante forteresse d'Arsamosate, qui appartenait à l'Empire dès le temps de Constantin Porphyrogénète (10).

Au delà, dans la Haute-Arménie, entre les deux villes

(1) Schlumberger, *Sig.*, p. 282.

(2) *Id.*, p. 274.

(3) *Id.*, Monuments Piot, 1905, p. 201 sqq.

(4) *Id.*, *Sig.*, p. 316.

(5) Cédrénus, II, p. 500.

(6) Attaliatès, p. 168, Schlumberger, *Sig.*, p. 317 : Aaron, magistros et duc d'Édesse. C'est le Bulgare Aaron, magistros et duc, de Cédrénus, II, p. 628; et c'est sans doute le même homme que Matthieu signale c. 102, défendant Édesse en 1069, sous le nom de Basile, fils du roi bulgare Alousianos.

(7) Const. Porphy., *Them.*, p. 30, *Adm.*, c. 50, p. 226, Gelzer, *M.Abh.*, 21, p. 566, Ramsay, *Asia*, p. 311, Schlumberger, *Ep.*, I, p. 351. Téki est sans doute le canton de Dégik ou Tékiq, en quatrième Arménie, voir Hübschmann, *Ortsn*, p. 302.

(8) Const. Porphy., *Adm.*, c. 43, p. 182 sqq.

(9) Açoghik, III, c. 8, p. 134.

(10) Const. Porphy., *Adm.*, c. 50, p. 226. — Sur l'Euphrate méridional (Aratsani ou Mourad-sou) entre Kharpout et Palou, non loin des sources du Tigre. Ne pas la confondre avec Samosate, sur l'Euphrate, entre Édesse et Mélitène. Voir Gelzer, *Geo. Cyp.*, p. 171-172, Id., *M. Abh.* 21, p. 567, Hübschmann, *Ortsn.*, p. 406, Le Strange, *Lands*, p. 116, Ghazarian, p. 72.

extrêmes d'Erzeroum et d'Ani, le thème d'Ibérie couvrait le pays repris aux Ibères (1), à la mort du curopalate David (2), c'est-à-dire les montagnes qui dominent le cours du Tchorokh et celles qui donnent naissance à l'Euphrate, au Kour et à l'Araxe, avec Olti comme centre. C'est en grande partie la province appelée Taykh par les Arméniens. C'est le passage obligé de toutes les invasions allant de Médie et de la Caspienne vers l'Asie occidentale; c'est aussi là qu'il est le plus facile de les arrêter. En conséquence le chef de cette province porte au onzième siècle l'un des titres de duc (3), de catépano (4), de stratège (5) et d'ἄρχων (6), qui tous indiquent son caractère militaire. Ce thème était hérissé de forteresses escarpées (7), au premier rang desquelles se trouvait Erzeroum ou Théodosiopolis (8). Il comprenait aussi Ani, qui, dès son annexion, fut mise en état de défense (9), notamment par le Bulgare Aaron, qui a commandé dans cette ville (10).

(1) Le thème d'Ibérie se compose « des pays dépendant chez les Ibères du gouvernement Romain », ZONARAS, XVII, c. 23, p. 626.

(2) AÇOGHIK, III, c. 43, p. 209, JEAN d'Antioche, p. 41, *Chronique géorgienne* p. 297, ARISDAGUÈS, p. 11, SCHLUMBERGER, *Ep.*, II, p. 164, 193 sqq.

(3) Duc d'Ibérie, CÉDRÉNUS, II, p. 481, 560, duc de Théodosiopolis, PETIT, *Typicon*, p. 13.

(4) Catépano d'Ibérie, CÉDRÉNUS, II, p. 519, de Théodosiopolis, ATTALIATÈS, p. 168.

(5) Stratège de Théodosiopolis, CÉDRÉNUS, II, p. 531.

(6) CÉDRÉNUS, II, p. 558.

(7) *Id.*, p. 590, GHÉVOND, p. 119.

(8) Erzeroum, convoitée par les Ibères dès le temps de Léon VI et de Romain Lécapène (886-911, 920-944, CONST. PORPHY., *Adm.*, c. 45, p. 200), a été cédée en 978 au curopalate d'Ibérie David, pour acheter son concours contre Bardas Scléros (AÇOGHIK, III, c. 15, p. 142, SCHLUMBERGER, *Ep.*, I, p. 419). Quand elle eut fait retour à Byzance, elle fut comprise dans l'Ibérie. Le pays environnant Théodosiopolis-Erzeroum est traité par Attaliatès, à propos d'événements de 1071, de « campagnes ibériennes », p. 166, et de « pays des Ibères », p. 147.

(9) ARISDAGUÈS, p. 71. Son premier gouverneur a été le célèbre Catacalon Kékauménos.

(10) Inscription de la cathédrale d'Ani, dans BROSSET, *Voyage*, I, p. 93 et pl. 23, n° 1 : « Moi Arhon Magistros, élevé aux honneurs par leurs Augustes Majestés, je vins en Orient, dans cette forteresse d'Ani, élégamment construite...; j'en exhaussai la muraille d'enceinte par des masses de pierre d'une solidité à toute épreuve et dépensai de grosses sommes de mes épargnes pour amener au milieu de la citadelle les eaux abondantes de la Dchaniv. J'obtins aussi de l'impératrice autocrate Porphy-

Ani est devenue alors le chef-lieu du thème (1) et elle a formé un commandement ducal (2).

Au sud de l'Ibérie, l'ancien Vaspouragan comprenait les deux thèmes de Haute (3) et de Basse-Médie (4), avec la forte place de Manzikert (5), sans que nous sachions précisément quel fut le territoire affecté à chacun d'eux.

Dans tous ces commandements de la frontière orientale, Byzance a envoyé, pendant longtemps, ses meilleures troupes. Elle y a parfois accumulé, outre une cavalerie locale

rogénète une bulle d'or de franchise; à la demande des princes, je supprimai le thastacin, d'une quantité de 8 litres, qu'ils donnaient annuellement, et le prélèvement de 2 litres, donnés par le mouthaib. » Ce prince bulgare était le beau-frère de l'empereur Isaac Comnène, CÉDRÉNUS, II, p. 628, MÄDLER, p. 13. Il a été gouverneur de Vaspouragan; il fut battu par les Turcs en 1048-1049, voir p. 22. Cette inscription nous apprend qu'il a été aussi gouverneur d'Ani et, par conséquent, d'Ibérie. L'impératrice autocrate Porphyrogénète est Théodora, 1054-1056. — Aaron, « proèdre et frère de l'impératrice » était duc de Mésopotamie en 1059, selon une note marginale du Coislin 263, f° 157ᵛ, éd. par SP. LAMBROS, νέος Ἑλληνομ. 7, 1910, p. 131.

(1) Exemple, CÉDRÉNUS, II, p. 580.

(2) ATTALIATÈS, p. 80. Le chef de ce gouvernement militaire est appelé parfois commandant d'Ani et d'Ibérie, CÉDRÉNUS, II, p. 574.

(3) La Haute-Médie est l'ancien Vaspouragan, CÉDRÉNUS, II, p. 464, 482, 512, 570, ZONARAS, XVII, c. 25, p. 636. C'est le pays cédé à Basile II par Sénakhérim, CÉDRÉNUS, II, p. 464. La capitale du thème est Van, CÉDRÉNUS, II, p. 580. Le pays est riche, CÉDRÉNUS, II, p. 571.

(4) En 1030, Georges Maniacès fut nommé catépano de Basse-Médie, CÉDRÉNUS, II, p. 494. — On a dit que le thème de Basse-Médie comprenait « les villes du haut Euphrate avec Samosate pour capitale », FINLAY, *Hist.* I, p. 474, BRÉHIER, *Maniacès*, p. 3, SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 89. On étaie cette assertion sur le passage cité de CÉDRÉNUS, où se trouve le nom de Basse-Médie, mais sans un mot de plus pour préciser soit la position de ce pays, soit son chef-lieu. Le texte de CÉDRÉNUS prouve qu'il y a eu un thème de Basse-Médie. En lui faisant dire plus, on fait une erreur dont voici l'explication : Georges Maniacès a exercé en quelques années, dans le pays de l'Euphrate, une série de fonctions de plus en plus importantes. Il fut d'abord stratège du thème de Téloukh (CÉDRÉNUS, II, p. 494, ligne 1), puis catépano de Basse-Médie (*Ibid.*, ligne 23). C'est seulement deux ou trois ans après qu'il fut stratège des « villes de l'Euphrate » avec résidence à Samosate (*Ibid.*, p. 500, ligne 17). Entre la Basse-Médie et Samosate Cédrénus n'a pas commis le rapprochement qu'on lui prête; il n'a pas fait de Samosate la capitale de ce thème; on n'a pas le droit de mettre à son compte une identification que la distance entre Samosate et Van et l'existence entre elles du thème de Mésopotamie rendent du reste invraisemblable.

(5) Manzikert est dans le thème de Vaspouragan, CÉDRÉNUS, II, p. 590. Manzikert est à l'Empire depuis l'an 1000, voir GELZER, *M.Abh.* 21, p. 583, d'après une notice épiscopale du onzième siècle.

de 60.000 hommes (1), toutes ses forces disponibles. Quand Constantin Monomaque mourut en 1054, l'armée d'Europe était employée tout entière en Asie contre Togrulbeg, sous le commandement de Nicéphore Bryenne et d'Isaac Comnène (2). En 1057, à Isaac Comnène, révolté contre Michel VI, Catacalon put amener de la frontière d'Orient cinq corps importants, composés deux de Francs, un de Russes, deux des contingents indigènes de Colonée et de Chaldée, sans compter les Arméniens de Sébaste, de Mélitène et de Téphrikè (3). Pendant longtemps les troupes n'ont donc pas manqué à l'Empire pour défendre l'Asie Mineure contre les Turcs.

Ont-elles du moins été bien commandées? Les Arméniens répondent unanimement que non. Le plus mishellène d'entre eux, Matthieu d'Édesse (4), a porté contre les Grecs de graves accusations : « L'Arménie, dit-il, a été livrée aux Turcs par l'impuissante, l'efféminée, l'ignoble nation des Grecs. Ils avaient dispersé les plus courageux d'entre les enfants de l'Arménie, après les avoir arrachés de leurs foyers. Puis, ils ne cessèrent de placer comme gardiens de notre pays des généraux et des soldats eunuques. Les Perses (= les Turcs) alors accoururent et, dans l'espace d'un an, parvinrent jusqu'aux portes de Constantinople. » Il apparaît à la seule lecture de ce document qu'il est rédigé avec une grande passion et que ses affirmations doivent être contrôlées avec soin. Plus d'une en effet ne résiste pas à l'examen. Il est certain par exemple que, pour arracher les Arméniens à leur pays, les Grecs avaient eu des raisons péremptoires, volontairement ignorées de Mat-

(1) Arisdaguès, p. 83. En 1037, les Turcs surprirent la cavalerie romaine de l'Apahounik près d'Ardzgué, sur le lac de Van, et tuèrent environ 24.000 hommes (*Ibid.*, p. 51).

(2) Cédrénus, II, p. 611, Gfrörer, III, p. 512-513.

(3) Cédrénus, II, p. 625, Psellos, p. 222.

(4) c. 84.

thieu (1); que les Turcs ont mis plus d'un an pour pénétrer depuis l'Arménie jusqu'à Constantinople et que Byzance n'avait pas l'habitude de recruter ses soldats parmi les eunuques.

Mais il semble qu'on puisse difficilement disculper le gouvernement grec du reproche d'avoir donné à des eunuques ses armées et ses provinces. Il avait pris l'habitude, au onzième siècle, de tenir compte, pour ces nominations, beaucoup moins des talents militaires que de l'ambition possible ou de la fidélité forcée du personnage choisi (2). Les eunuques, étant incapables d'aspirer au trône, présentaient aux empereurs le maximum de sécurité; on leur confia d'autant plus volontiers les armées qu'on craignait moins de les voir se servir d'elles pour renverser à leur profit le souverain régnant. Constantin VIII (1025-1028) envoya les eunuques Michel Spondyle gouverner Antioche (3) et Nicétas de Pisidie commander en Ibérie (4). Michel IV (1034-1041) fit de l'eunuque Constantin, son frère, un duc d'Antioche (5). Zoé et Constantin Monomaque (1042-1054) employèrent les eunuques partout, au commandement en chef des troupes d'Asie (6), à la guerre contre Ani (7), à celle contre les Petchenègues (8) ou contre Maniacès (9). Théodora (1054-1056) agit de même : elle mit l'eunuque Théodose à la tête des armées (10). Constan-

(1) Voir plus haut, p. 21.

(2) Constantin Monomaque envoya en Ibérie l'eunuque Nicéphore, désigné à son choix « non point par son activité ou par ses talents militaires, mais par sa seule fidélité à son maître », Cédrénus, II, p. 593; — même affirmation, sur les raisons du choix d'un eunuque, dans Psellos, p. 140.

(3) Cédrénus, II, p. 481.

(4) *Ibid.*, p. 481; Arisdaguès, p. 40.

(5) Cédrénus, II, p. 512.

(6) *Ibid.*, p. 541, 558 : l'eunuque Nicolas, ancien valet de chambre de Constantin VIII, puis l'eunuque Nicéphore, ex-chapelain impérial (*Ibid.*, p. 593).

(7) Nicolas, Cédrénus, II, p. 558, puis un collègue du nom de Constantin, *ibid.*, p. 560.

(8) Attaliatès, p. 33, 36, Cédrénus, II, p. 597, Attaliatès, p. 36.

(9) Psellos, p. 140.

(10) *Ibid.*, p. 216, Cédrénus, II, p. 611, Glycas, p. 599.

tin X Ducas (1059-1067) envoya l'eunuque Nicéphore à Antioche (1). Nicéphore Botaniatès (1078-1081) imposa comme général à son armée d'Asie un eunuque dont la gaucherie en équitation amusait les soldats (2). Aussi les Byzantins eux-mêmes ont-ils jugé que de tels généraux étaient, en face des Turcs, d'une infériorité notoire (3).

Pourtant, il ne faut pas, avec les contemporains, exagérer l'invasion du haut commandement par les eunuques, ni leur incapacité militaire, ni les désastres qui en furent la conséquence. D'abord, on ne leur a pas toujours abandonné les armées sans réserve; on leur adjoignit parfois un général de haute valeur. Ainsi les eunuques Nicéphore et Constantin, envoyés par Constantin Monomaque, le premier contre les Petchenègues, l'autre contre l'émir de Douin, étaient assistés d'un véritable homme de guerre, Catacalon Kékauménos (4). Michel VI, en donnant le commandement de l'armée qui allait combattre Isaac Comnène à l'eunuque Théodore, lui adjoignit le Bulgare Aaron (5), général de valeur, qui avait fait non sans éclat la guerre en Arménie contre les Turcs (6).

Mais les eunuques pouvaient être aussi d'excellents généraux. Depuis l'illustre Narsès, qui conquit l'Italie sous Justinien, la liste était longue de ceux qui avaient mené les armées byzantines à la victoire. Au onzième siècle encore, plusieurs d'entre eux furent de bons soldats : Constantin, frère de Michel IV, rendit de réels services militaires en Asie; il a sauvé Édesse d'une attaque des Arabes en 1037 (7). L'eunuque Nicéphore fut, au dire de Kékauménos, qui le connaissait bien pour l'avoir accom-

(1) Attaliatès, p. 180-181.
(2) Bryenne, IV, c. 31-32, p. 158-159.
(3) Attaliatès, p. 115.
(4) Cédrénus, II, p. 597 et 560.
(5) *Ibid.*, p. 628.
(6) *Ibid.*, p. 573 sqq., voir p. 22, 31, 32.
(7) *Ibid.*, p. 515.

pagné, « un homme supérieur, de sens très aigu et d'une grande expérience dans les affaires militaires comme dans celles du gouvernement » (1). Un autre Nicéphore battit les Turcs devant Douin (2).

Dès lors, on ne peut pas dire que l'emploi des eunuques dans le haut commandement a diminué la puissance défensive de la frontière byzantine et qu'il l'a ouverte aux invasions turques.

Les eunuques n'eurent pas du reste au onzième siècle le privilège exclusif de défendre l'Empire en Asie : Byzance n'a pas cessé d'y confier les postes importants à des hommes complets, distingués par leur naissance ou par leur valeur, Grecs, Arméniens ou Ibères. Dans les fastes des provinces d'Asie, on rencontre alors comme gouverneurs les hommes les plus illustres, en Ibérie, Aaron le Bulgare (3), Kékauménos (4) et Tornikios (5) ; en Vaspouragan, Mania-

(1) Kékauménos, c. 184, p. 73.

(2) Cédrénus, II, p. 594.

(3) Voir note 10, p. 31.

(4) Nicéphore Catacalon Kékauménos, d'une famille d'origine arménienne (Du Cange, *Familiæ*, p. 178, Gfrörer, III, p. 448-449), a commandé en 1040 le corps des Arméniaques devant Messine (Cédrénus, II, p. 523), qu'il a conservée aux Romains après la disgrâce de Maniacès (Zonaras, XVII, c. 15. p. 594). En 1043, étant à la tête « des villes et de la ligne du Danube », il a infligé une sanglante défaite aux Russes, revenant d'une expédition manquée contre Constantinople (Cédrénus, II, p. 555). En 1046, il a été fait duc d'Ibérie (*Ibid.*, p. 560, Arisdaguès, p. 71, 83); comme tel, il a battu et tué le Turc Asan en 1048 (Cédrénus, II, p. 575); il a mené en 1047 et en 1048 deux attaques contre l'émir de Douin (Matthieu, c. 70, Cédrénus, II, p. 580). Rappelé en Europe en 1049 contre les Petchenègues et fait général en chef des troupes d'Orient (Cédrénus, II, p. 597), il a été battu et blessé par suite de l'impéritie du général eunuque Nicéphore (Cédrénus, II, p. 599-600; remarquer cependant que Kékauménos a trouvé beaucoup de talent à cet eunuque, voir plus haut n. 1). Envoyé comme duc à Antioche, il fut destitué par Michel VI à son avènement en 1056 (Cédrénus, II, p. 615, Schlumberger, *Sig.*, p. 307) et il se retira dans ses terres en 1057 (Cédrénus II, p. 624). Aussi intrigua-t-il contre Michel VI dans les thèmes de Colonée, de Chaldée et des Arméniaques, où il se concilia les troupes avec lesquelles il assura en grande partie le succès de la révolte d'Isaac Comnène (Cédrénus, II, p. 624-626). Ce dernier lui donna en récompense le haut titre de curopalate (*Ibid.*, p. 637).

(5) Léon Tornikios est ce révolté de 1047 (Cédrénus, II, p. 561), qui a failli renverser Constantin IX Monomaque. Sur lui, voir Robert Schütte, *Der Aufstand des Leon Tornikes* im J. 1047, Progr. Plauen in V. 1896, 32 p. in-4°, Schlumberger *Ep.*, III, p. 498 sqq. Sur sa famille, issue d'illustres archontes arméniens, et non géorgiens ou ibères, comme le croit Petit, à cause de sa participation à la fondation du

cès (1), Nicéphore Comnène (2) et Kavasilas (3); en Mésopotamie, Aaron (4) et un Paléologue (5); à Théodosiopolis, Basilacès (6); à Antioche, Kékauménos (7), Trakhaniotès (8),

monastère d'Iviron à l'Athos, voir du Cange dans Anne, II, p. 425-426, Gfrörer, III, p. 385, et Petit, *Le Monastère de N.-D. de la Pitié en Macédoine*, extr. du *Bull. de l'Inst. archéol. russe* à Constantinople, t. VI, 1900, p. 141. Car son cas est semblable à celui de Pacourianos (voir n. 6, p. 42); il est Arménien de race, puisqu'il est de la famille des princes de Taron, qui sont des Arméniens. Mais on le dit Géorgien ou Ibère, parce qu'il appartient à la confession religieuse de Constantinople et que les Byzantins appellent Géorgiens ou Ibères tous les Arméniens qui communient avec eux. — Léon fut duc d'Ibérie (Psellos, p. 150, Cédrénus, II, p. 561, Zonaras, XVII, c. 23, p. 626).

(1) Sur Georges Maniacès, voir Louis Bréhier, *Maniacès*. — Maniacès a brillamment défendu Téloukh vers 1030 (Cédrénus, II, p. 494, Schlumberger, *Ep.*, III, p. 88 sqq.); il a commandé le thème de Basse-Médie (Cédrénus, II, p. 494); peu après, il a été stratège « des villes de l'Euphrate, avec résidence à Samosate » (*Ibid.*, p. 500); c'est alors qu'il s'empara d'Édesse (voir p. 21, n. 4) dont il devint commandant, puisque c'est de cette ville qu'on l'envoya dans son dernier poste en Asie, dans le gouvernement de Haute-Médie ou Vaspouragan (*Ibid.*, p. 512). Il conquit ensuite la Sicile en 1038 et années suivantes (Cédrénus, II, p. 520 sqq., J. Gay, p. 450 sqq., Chalandon, *Normands*, I, p. 92 sqq., Schlumberger, *Ep.*, III, p. 227 sqq.). Il mourut dans une tentative pour renverser Constantin Monomaque, Psellos, p. 137 sqq., qui a fait de Maniacès un grand éloge, Cédrénus, II, p. 548, Zonaras, XVII, c. 15, p. 591 sqq., et Schlumberger, *Ep.*, III, p. 436 sqq.

(2) Nicéphore Comnène était gouverneur de Vaspouragan quand, soupçonné d'aspirer à l'Empire, il fut arrêté et aveuglé, sous Constantin VIII (Cédrénus, II, p. 482, Schlumberger, *Ep.*, III, p. 10-12). C'était un « homme vaillant et belliqueux qui, placé par Basile à la tête de la province de Vaspouragan, s'était signalé par de brillants exploits contre les Perses et rendu célèbre dans tout l'Orient », Arisdaguès, p. 39. « Il avait donné aux Romains Ardjech et son territoire », *Ibid.*, p. 40.« Il réussit à soumettre de gré ou de force tout le pays à l'Empereur », Cédrénus, II, p. 464.

(3) Pergri a été enlevée aux Musulmans par « Gavasilas, gouverneur de Vaspouragan », Arisdaguès, p. 50. Un Alexandre Kavasilas fut général sous Alexis Comnène, cf. Sp. Lambros, *Alexander Kabasilas*, BZ, XII, 1903, p. 40-41.

(4) Voir p. 32, note.

(5) Georges Paléologue commanda en Mésopotamie avec son père Nicéphore en 1078, Bryenne, III, c. 15, p. 118. Beau-frère d'Alexis Comnène (Anne, II, c. 6, p. 105, c. 7, p. 110-111), il eut la plus grande part à l'avènement au trône d'Alexis (Anne, II, c. 11 sqq, p. 125 sqq.). Il le servit très heureusement dans la guerre contre Guiscard (Anne, III, c. 12, p. 181, IV, c. 1, p. 188, c. 4, p. 200, c. 5, p. 204, c. 8, p. 221, VI, c. 1, p. 270) et dans celle contre les Petchenègues (*Ibid.*, VII, c. 2, p. 334, c. 3, p. 342, c. 4, p. 350).

(6) En 1071, Attaliatès, p. 155, Bryenne, I, c. 14, p. 36; il se révolta contre Nicéphore Botaniatès, Bryenne, I, c. 16 sqq, 27 et 28.

(7) Le même que précédemment.

(8) De l'illustre famille qui a fondé le couvent de la Pammakaristos à Constantinople, voir Sp. Lambros, ἡ κτίσις κ. ὁ κτίτωρ τῆς ἐν Κ/πόλει μονῆς τῆς Παμμακαρίστου, Νέος Ἑλληνομνήμων, I, 1904, p. 280-294. Joseph Trakhaniotès fut duc d'Antioche peu après 1071, Bryenne II, c. 18, Schlumberger, *Sig.*, p. 311.

Nicéphore Botaniatès (1) et Isaac Comnène (2); en Cappadoce, Nicéphore Bryenne (3).

On remit même un pouvoir considérable aux chefs nationaux des Arméniens. De leurs anciens rois, l'un, Sénakhérim du Vaspouragan, fut duc de Mésopotamie et stratège de Cappadoce (4); il reçut en outre en domaine héréditaire Sébaste, Larissa et Abara (5). Ces villes passèrent (moins Larissa qui fut donnée en 1064 à l'ex-roi Kakig de Kars) à son fils David (6), puis aux cadets de celui-ci, Adom et Abouçahl (7). A Kakig, ancien roi d'Ani, on donna les domaines de Galombéghad et de Bizou, non loin de Césarée; des biens considérables dans les gouvernements de Cappadoce, de Kharsian et de Lycandos (8). Kakig, roi de Kars (9), fut installé à Amasée, Comana, Larissa et Tzamandos, où il eut sa résidence. On laissa même le patriarche arménien Grégoire II, nouvellement élu en 1064-1065, se réfugier auprès de lui. Tout le pays entre Sébaste, Casarée, Marach et Mélitène, si important à cause des routes qu'il commandait, fut donc confié par Byzance à la garde et à la bonne foi des rois qui avaient quitté la grande Arménie pour un établissement dans l'Empire.

Dans Ani même, après le départ du roi Kakig, Byzance a laissé des princes arméniens diriger leurs compatriotes;

(1) En 1067, Attaliatès, p. 96, 101, Skylitzès, p. 662-663. Fut empereur de 1078 à 1081.

(2) En 1074, Skylitzès, p. 718, Bryenne, II, c. 28. C'est le frère de l'empereur Alexis.

(3) Attaliatès, p. 54, Cédrénus, II, p. 616, Zonaras, XVIII, c. 2, p. 657. S'est révolté en 1057 contre Michel VI; a été pris et aveuglé.

(4) Cédrénus, p. 464, Kékauménos, c. 245.

(5) Arisdaguès, p. 31, Cédrénus, II, p. 464, Michel, III, p. 133, Aboulfaradj, *Syr.*, p. 213, Schlumberger, *Ep.*, II, p. 506.

(6) Matthieu, c. 39.

(7) *Ibid.*, c. 46.

(8) Voir p. 20, n. 1.

(9) Sur lui, voir Matthieu, c. 88, Tchamtchian-Avdall, II, p. 153, Lebeau, XIV, p. 446, Saint-Martin, I, p. 375 sqq., Gfrörer, III, p. 644, Chalandon, *Comnène*, p. 95.

ils ont obtenu d'elle, entre 1054 et 1056, la remise d'un impôt (1). Sous Constantin Ducas, entre 1059, date de l'avènement de cet empereur, et 1064, où Ani fut prise par les Turcs, il y eut à la tête de cette ville un « Bagrat magistros et catapan d'Orient », assisté de tanouters indigènes, dont l'un fut consul et les deux autres spatharocandidats. Ces Arméniens eurent le pouvoir de diminuer les impôts portant sur les produits agricoles, sur le péage des divers transports et sur la vente des bêtes pour la boucherie (2). Bagrat eut même, pensent les Grecs, assez d'autorité pour préparer la prise d'Ani par les Turcs. Dans le Vaspouragan, privé de son roi Sénakhérim, Byzance a laissé le « grand prince arménien Kakig » (3); il n'en fut sans doute pas gouverneur (4), car ce sont des Grecs qui commandaient en Vaspouragan lorsqu'il se fit tuer par les Turcs de Her en 1042. Mais il avait conservé un pouvoir considérable et c'est avec des troupes levées par eux que ses fils étaient en Europe au service de l'Empereur lorsqu'il mourut. Les Grecs ont donné à Grégoire Magistros le titre de duc de Vaspouragan et de Taron (5); ils lui ont confié le commandement de la cavalerie chargée de protéger l'Orient (6); ils ont fait de lui, après l'ex-roi Sénakhérim, un duc de Mésopotamie (7); lorsqu'il mourut (en 1058) (8), ils ont

(1) Inscription du Bulgare Aaron, dans Ani (Brosset, *Voyage*, I, p. 94) : « J'obtins de l'impératrice autocrate Porphyrogénète une bulle d'or de franchise; à la demande des princes, je supprimai le thastacin, d'une quantité de 8 litres, qu'ils devaient annuellement. »

(2) Inscription d'Ani, datée du règne de Constantin Ducas (Brosset, *Voyage*, I, p. 95). — Les Grecs ont accusé Bagrat d'avoir préparé la prise d'Ani par les Turcs, voir p. 74, n. 4 et 5.

(3) Matthieu, c. 63.

(4) C'est l'avis de Brosset dans Lebeau, XIV, p. 288, et de Schlumberger, *Ep.*, III, p. 480; aucun texte ne permet d'être si affirmatif.

(5) Dans l'intitulé d'une de ses lettres, publiée par Mkrttschian, p. 140; dans une inscription de lui à Cétcharous en 1050, Brosset, *Voyage*, I, p. 115; Id. *Mélanges asiatiques*, II, p. 137-8.

(6) Arisdaguès, p. 83.

(7) *Ibid.*

(8) Sur Grégoire Magistros, voir Tchamtchian-Avdall, II, p. 131 sqq., Langlois, *J. As.*, 1869, I, p. 8 sqq., Ev. Prud'homme dans Arisdaguès, p. 67, Mkrttschian, p. 88. — Grégoire Magistros Bahlavouni, Arsacide (Matthieu, c. 59), a fait

laissé cette belle province à son fils Vahram, qui la garda jusqu'à son élévation au patriarcat d'Arménie en 1065 (1). En outre, il y avait en Mésopotamie, comme en beaucoup d'autres provinces, des Arméniens pourvus d'un commandement secondaire, qui leur permettait de porter le titre d'une des antiques principautés arméniennes et d'entretenir une troupe nombreuse. L'un d'eux, Thornig, fils de Moucheg, prince de Sassoun, mit en déroute (en 1058, après le sac de Mélitène, en octobre) les Turcs revenant du pillage de Mélitène et leur reprit tout leur butin (2). Le gouvernement d'Édesse fut donné à l'Arménien Aboukab, qui avait été garde de la tente de David, curopalate d'Ibérie (3), et au Géorgien Georges

ses études à Constantinople. Il a laissé des lettres, une grammaire arménienne, une histoire de l'ancien et du nouveau Testament en 1.000 vers. Il avait traduit du syriaque et du grec des ouvrages de philosophie (Timée et Phédon de Platon), le livre d'Olympiodore, les poèmes de Callimaque, la géométrie d'Euclide, des traités de médecine, d'histoire naturelle, d'astrologie. Il enseigna la philosophie à beaucoup d'Arméniens. Il mourut en 1058 (Langlois, p. 17). Il avait laissé ses biens de Pedschni (au nord-est d'Ani) à l'Empereur et reçu en échange des domaines héréditaires en Mésopotamie (Arisdaguès, p. 68; — la cession de Grégoire lui a laissé des biens dans son pays d'origine, sans quoi il n'aurait pas construit à Cétcharous, comme il l'a fait, Brosset, *Mélang. Asiatiq.*, II, p. 138). Il agit comme gouverneur impérial de Mésopotamie dans un document traduit par Merttschian, p. 139. C'est comme tel qu'il a poursuivi sous Constantin Monomaque les Thondraciens (*Ibid.*, p. 145). Étienne dans Brosset, *Siounie*, dit de lui, p. 175 : « Le grand Grigor Magistros, marzpan, candidat, protospathaire, grand et sébaste de la grande Arménie. »

(1) Dulaurier, note à Matthieu, p. 411; vient sans doute de Tchamtchian, (éd. Avdall, II, p. 146); a été répété par Langlois, *J. As.*, 1869, p. 17; et chez tous sans référence aux sources.

(2) Matthieu, c. 81, p. 109, en 1058-1059, après le sac de Mélitène, les Turcs hivernent dans le canton de Hantzith. Au printemps (de 1058), ils envahirent le Daron. Le prince arménien Thornig, fils de Moucheg, leva des troupes dans le canton de Sassoun et les mit complètement en déroute; il leur reprit leur butin et les captifs de Mélitène. Sur lui, voir Lebeau, XIV, p. 439, Gfrörer, III, p. 819, Dulaurier, note à Matthieu, p. 407 : il avait reçu le gouvernement de Daron et Sassoun de Grégoire Magistros. Même affirmation, sans référence, dans Langlois, *J. As.*, 1869, I, p. 15; elle vient de Tchamtchian (éd. Avdall, II, p. 146). Elle est en contradiction, au moins jusqu'en 1065, avec les faits, car jusqu'à cette date, le successeur de Grégoire Magistros fut son fils Vahram, qui devint le catholicos Grégoire II en 1065. — Thornig possédait presque toute la Mésopotamie lorsque Philarète, après 1071, le fit tuer par un musulman, voir p. 88, n. 5.

(3) Il était un des principaux chefs de l'armée de Romain Argyre en Syrie, en 1030, Matthieu, c. 42. Il révéla à l'Empereur un complot contre sa vie, Matthieu, c. 42. Il reçut de Romain le commandement d'Édesse lors de la destitution de Maniacès (*Ibid.*, c. 43, p. 51); or le successeur immédiat de Maniacès en 1035 fut, selon Cédré-

Barazbatzé, celui-là même qui fonda le couvent d'Iviron au mont Athos (1). Antioche fut commandée par les Arméniens Bekhd (2) et Khatchatour (3) avant 1071 et par d'au-

NUS, II, p. 512, Léon Lépendrinos. Aboukab restaura Édesse après l'avoir trouvée dans un état de ruines, MATTHIEU, c. 116, p. 181. — Sur David, le Curopalate, voir p. 31, n. 2 et 8 et p. 51, note.

(1) Sur lui voir SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 102 et 198. CÉDRÉNUS, II, p. 520 : « En 6546 (sept. 1037-1038), indiction 6, il y eut une machination contre la ville d'Édesse; elle faillit être prise, mais Dieu la sauva. Son commandant était le protospathaire Varasvatzé l'Ibère; 12 chefs arabes, avec 500 cavaliers et 500 chameaux, chargés de 1.000 caisses renfermant 2.000 fantassins, arrivèrent à Édesse, se disant en route pour porter des présents à l'Empereur. Ils avaient l'intention, quand les caisses seraient dans la ville, d'en faire sortir les soldats pendant la nuit et de s'emparer de la cité. Mais le général, en invitant les chefs à sa table, refusa l'entrée de la ville aux cavaliers et aux caisses. Cependant un pauvre Arménien, qui savait l'Arabe, vint mendier au camp des Sarrazins et entendit l'un de ceux qui étaient dans les caisses demander où l'on était. Il avertit le général, qui accourut et tua tous les soldats arabes avec les cavaliers et les chameaux. Puis il rentra dans la ville, fit périr onze des chefs Arabes et n'en renvoya qu'un seul, les mains, les oreilles et le nez coupés, pour aller annoncer aux siens ce qui était arrivé.

(2) En 1065, l'Arménien Bekhd, duc d'Antioche, venu au secours d'Édesse, attaquée par les Turcs, est trahi par le gouverneur grec de cette ville, MATTHIEU, c. 91.

(3) Khatatourios, originaire d'Arménie (ATTALIATÈS, p. 172, BRYENNE, I, c. 21, SKYLITZÈS, p. 684, ZONARAS, XVIII, c. 15, p. 705; Arménien, PSELLOS, p. 284), était intelligent (PSELLOS, p. 284), courageux et illustre (ATTALIATÈS, p. 137, SKYLITZÈS, p. 684). Il reçut en 1068, de Romain Diogène, le commandement d'Antioche de Syrie, de la grande Antioche, comme dit ATTALIATÈS, p. 172 (voir PSELLOS, p. 284; BRYENNE, I, c. 21), et non d'Antiochette d'Isaurie, selon l'avis d'ALISCHAN (*Léon*, p. 12, *Sissouan*, p. 43). En 1069, Romain Diogène l'envoya occuper Mopsueste pour arrêter au passage les Turcs qui revenaient de piller Iconium; il les laissa échapper (ATTALIATÈS, p. 137, SKYLITZÈS, p. 684). Khatchatour montra sa reconnaissance à Diogène en le défendant en 1071-1072 contre les Ducas; il y perdit ses troupes, sa fonction et sa liberté, mais non sa vie, ATTALIATÈS, p. 174; PSELLOS, p. 284-286; ID., *Lettre*, dans *Rec. Gr.*, I, p. 47, BRYENNE, I, c. 24, SKYLITZÈS, p. 703 (le grec donne αἱροῦσιν qui signifie prendre et non tuer, comme le dit la traduction latine); ZONARAS, XVIII, c. 15, p. 705 (le grec ἀναιρεῖται signifie prendre, enlever, et non tuer, comme le dit la traduction latine, qui a fait des victimes). — Nous ne savons pas quand il mourut. — Khatchatour, vaincu par Andronic Ducas, paraît avoir été redoutable; PSELLOS écrit (*Rec. Gr.*, I, p. 47, *Biblioth.*, V, p. 393) au vainqueur : « Garde bien ce Basilisque, ce fourbe, cette bête sauvage, ne le laisse pas échapper; c'est la tête même du dragon et non une partie de la bête. » — Bekhd (qui précède) et Khatchatour ont été identifiés par LEBEAU, XIV, p. 440, 441; XV, p. 71 et DULAURIER, note 2, au c. 91 de MATTHIEU. Cette identification n'est pas justifiée : 1° elle ne repose sur aucun texte contemporain, à ma connaissance; 2° elle fait de Khatchatour, identifié avec Bekhd, un duc d'Antioche dès 1065, alors qu'ATTALIATÈS, p. 172, dit formellement que Khatchatour reçut cette dignité de Romain Diogène; 3° entre 1065, où Bekhd, est duc d'Antioche, et 1068, où Khatchatour le devint, il y eut pour commander à Antioche, d'abord l'eunuque Nicéphore (ATTALIATÈS, p. 181), puis le Magistros Nicéphore Botaniatès, qui fut destitué par Romain Diogène (*Ibid.*, p. 96, 101, SKYLITZÈS, p. 662-663); 4° la mort de Bekhd (MATTHIEU, c. 112) et celle de Khatchatour (il est mort prisonnier des Byzantins) sont diversement racontées et à des dates différentes (Bekhd, vers 1078-1079, voir p. 88, n. 4; Khatchatour, aux environs de 1072).

tres encore, et des plus notoires, après cette date (1). Il y eut peut-être à Tarse et en d'autres villes de Cilicie des seigneurs arméniens avant 1071 (2). A Erzindjan (3), sur l'Euphrate septentrional, l'Empire avait établi Ivanè, fils de ce Liparit qui fut pris par les Turcs en 1048 (4); il trahit, et dirigea des incursions turques sous Constantin Ducas (5). Grégoire Pacourianos, Géorgien d'origine (6) et d'une grande famille (7), qui fut Sébaste (8), commandant en chef des troupes d'Occident (9), qui a passé sa vie à combattre pour les Grecs sur tous les champs de bataille d'Asie et d'Europe (10), qui lutta victorieusement contre les Normands de Robert Guiscard (11) et qui finit par succomber dans un combat contre les Petchenègues (12), a commandé à Kars (13) et à Théodosiopolis (14). Son frère Apas, qui fut magistros (15), a peut-être reçu le gouvernement

(1) Cf. p. 84, n. 5.

(2) Cf. p. 85.

(3) Attaliatès, p. 111.

(4) Voir p. 22.

(5) Finlay, II, p. 20, Lebeau, XIV, p. 437 sqq, Saint-Martin, II, p. 230. Jean, fils de Liparit, signe encore en 1058, conjointement avec le catholicos de Géorgie, une donation à un couvent, Takaichwili, dans les *Zapiski* de la Section orientale de la *Société archéologique russe*, IX, 1896, p. 59 sqq.

(6) Petit dans Typicon, p. viii sqq. — Grégoire se dit Ibère (c'est-à-dire Géorgien); il agit en faveur des Ibères. Mais il signe en « lettres arméniennes » (Typicon, p. 56, lig. 13) le typicon de Batchkovo, écrit pourtant en grec, en ibérien et en arménien. Il doit être compté en conséquence comme un Arménien de langue et de race. Sa qualification officielle d'Ibère ne doit pas nous induire en erreur; elle signifie seulement que Grégoire était de religion orthodoxe grecque, comme les Ibères, et non un Arménien grégorien (c'est aussi l'opinion de Kurtz, BZ 16, 1907, p. 370, de Marr, *B. Chr.* 12, 1905, p. 20 sqq); qu'il était venu de la province grecque d'Ibérie, dont tous les habitants, en partie Arméniens, sont cependant qualifiés d'Ibères par les Grecs, du reste Pacourianos est « d'origine arménienne » pour Anne Comnène, II, c. 4, p. 96.

(7) Anne, II, c. 4, p. 96; son père était archonte des archontes, Typicon, p. 43, l. 12.

(8) Typicon, p. 1, ligne 19 sqq.

(9) Anne, IV, c. 6, p. 209, Typicon, p. 1, ligne 19 sqq.

(10) Typicon, p. 9, ligne 12 sqq.

(11) Anne, IV, c. 4, p. 197-198, V, c. 3, p. 232, c. 4, p. 239, c. 5, p. 243.

(12) Anne, VI, c. 14, p. 325, en 1086 Chalandon, *Al.*, p. 108-109.

(13) Typicon, p. 54.

(14) Où il fut duc, Typicon, p. 13.

(15) Typicon, p. 11, ligne 25.

d'Antioche, où il avait de grands biens (1). C'est un Arménien, Basile, fils d'Aboukab, qui commandait à Manzikert lorsque cette ville repoussa victorieusement une attaque de Togrulbeg en 1054 (2); en 1064-1065, il mena l'armée grecque contre les Ouzes sur le Danube (3); il commanda à Édesse de 1077 (4) à 1083 où il mourut (5). Romain Diogène a multiplié les commandants arméniens (6) : il établit à Hiérapolis Aboukab, déjà pourvu à Édesse (7); il envoya Khatchatour à Antioche (8); et c'est de lui que vint à Philarète le droit au commandement dont il se servit ensuite pour essayer de fonder un État dans le pays de Cilicie et de Syrie (9).

Il n'est pas un de ces généraux qui n'ait montré en quelque façon des talents militaires très suffisants pour combattre les armées turques, plus avides de butin et de pillage que d'ordre et de discipline. Ce ne sont donc pas les généraux capables de la défendre qui ont manqué à la frontière byzantine d'Asie. Comme elle était dotée d'une organisation défensive bien comprise et difficile à forcer, comment se fait-il que les Turcs l'aient franchie définitivement après la seule défaite importante de Manzikert en 1071 (10)?

(1) *Ibid.*, p. 12, ligne 1.

(2) Arisdaguès, p. 100, Matthieu, c. 78, Attaliatès, p. 46, Cédrénus, II, p. 591.

(3) Attaliatès, p. 83, Skylitzès, p. 654, Matthieu, c. 89.

(4) Matthieu, c. 116.

(5) *Ibid.*, c. 122.

(6) Arisdaguès, p. 141 : « L'Empereur (Romain Diogène) était irrité contre la nation arménienne et lançait sur les nôtres des regards pleins de courroux; mais quand il vit l'héroïque bravoure des Arméniens, il leur prodigua d'extravagantes démonstrations d'amitié et des promesses de récompenses irréalisables. » Ceci, dans le récit de la bataille de Manzikert.

(7) Attaliatès, p. 116.

(8) Voir p. 41. Il n'a pas donné de commandements aux anciens rois d'Arménie. Les chefs arméniens qu'il a choisis sont tous des personnages secondaires.

(9) Voir p. 81.

(10) Le 19 août 1071, de par Elmacin, qui seul donne, dans l'hégire, une date qui corresponde exactement, dans l'ère chrétienne, au jour de la semaine et au quantième du mois. — Attaliatès, p. 159 sqq., Psellos, p. 279, Bryenne, I, c. 16-17, p. 41-43, Skylitzès, p. 695 sqq., Zonaras, XVIII, c. 14, p. 699, Glycas, p. 610, Manassès,

Pourquoi les Byzantins n'ont-ils pas pu les arrêter dans le réseau des forteresses qui hérissaient les gouvernements orientaux? Pourquoi leurs chefs n'ont-ils pas réussi à rejeter rapidement les envahisseurs au delà de l'Euphrate et du Taurus? C'est que, pour défendre une frontière, les forteresses et les généraux sont impuissants lorsque manquent les soldats, les ressources et l'organisation. Or, après 1071, il n'y eut plus d'armée byzantine pour résister aux Turcs.

v. 6530-6597, ARISDAGUÈS, p. 145, MATTHIEU, c. 103, SAMUEL, p. 449-451, ELMACIN, p. 344 : le vendredi 20 dzoulcadah 463 hég., qui est le vendredi 19 août 1071. MICHEL, III, p. 169-170, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 268 : un vendredi. ABOULFÉDA, III, p. 213, IBN EL ATHIR, *Rec. Ori.* I, p. 238, TARIKHI-DEFRÉMERY, p. 438, MIRKHOND, p. 68 sqq. — voir les références aux sources occidentales dans DU CANGE, notes à BRYENNE, p. 210 sqq.. — MURALT, II, p. 20 : 26 août. FINLAY, II, p. 41, GFRÖRER, III, p. 779 : fin août; WEIL, III, p. 115 : le 26 août — voir encore DU CANGE, *notes* à BRYENNE, p. 210 sqq., LEBEAU, XIV, p. 496 sqq., HERTZBERG, p. 250, MÜLLER, II, p. 89. GELZER p. 1010, JORGA, I, p. 54 sqq. — Les Turcs eurent dès lors libre accès dans l'Empire. « Personne ne les arrêtant, ils se mirent à parcourir les thèmes romains, non plus par petits groupes et en se retirant comme jusqu'alors, mais en s'emparant en maîtres de ce qu'ils rencontraient », SKYLITZÈS, p. 708; ZONARAS, XVIII, c. 16, p. 709. « Les Turcs pillent tout l'Orient », BRYENNE, II, c. 3, p. 57. Les Romains, ayant été vaincus par les Turcs, ne purent plus jamais s'opposer à ceux-ci, MICHEL, III, p. 171. — Alp-Arslan donna comme prétexte aux incursions de ses troupes la nécessité de venger son allié l'empereur Romain Diogène, SKYLITZÈS, p. 707, MATTHIEU, c. 103, p. 170, BRYENNE, II, c. 3, p. 57.

CHAPITRE III

La Résistance grecque — Affaiblissement progressif de l'Empire

Sous Romain Diogène déjà l'armée grecque ne valait pas cher. Il ne put lui rendre en trois ans de règne la force qu'elle avait perdue sous ses prédécesseurs, dont la politique a été justement accusée d'avoir causé la ruine de l'Asie byzantine (1).

Byzance eut en effet le malheur de n'avoir pour souverains, de la mort de Basile II en 1025, à l'avènement d'Isaac Comnène, en 1057, que des hommes vieux, malades ou dominés par des femmes trop futiles (2). Il y eut parmi eux des fous; c'est le seul nom qui convienne à Michel V le Calfat (3) et à Michel VI Stratiotikos (4). Il y eut aussi des malades : Michel IV le Paphlagonien fut épileptique (5);

(1) Attaliatès, p. 193 sqq. : les empereurs n'ont pas eu l'idée de rechercher la cause des désastres inouïs qui affligeaient l'Empire et de la supprimer; les défaites ne leur ont pas ouvert les yeux.

(2) Les souverains byzantins de la première moitié du onzième siècle ne répondent guère au type d'empereur clairvoyant, avisé et renseigné que rêvait Kékauménos (c. 259), ou au souverain activement belliqueux vanté en Romain Diogène par Attaliatès (p. 106), Skylitzès (p. 671) et Zonaras (XVIII, c. 11, p. 689). De 1025 à 1057, bien que la succession à l'Empire ait été assurée plus souvent par le choix que par l'hérédité, le pouvoir échut presque uniformément à de piètres individus, Psellos, p. 238, 241, Attaliatès, p. 193-194, Synopsis Sathas, p. 183; sur eux, voir le t. III de Schlumberger, *Ep.* et Diehl, *Fig*, I, p. 245 sqq.

(3) Il se plut à exaspérer son entourage, sa famille, l'impératrice Zoé et le peuple de Constantinople. Après quatre mois de règne, on lui creva les yeux, Psellos, p. 81 à 101, Attaliatès, p. 17, Cédrénus, II, p. 513, 535, 540, Zonaras, XVII, c. 18, p. 606 et 19, p. 609, Glycas, p. 590.

(4) Dès sa première réception, il mit les généraux dont il avait le plus besoin dans l'obligation de se révolter contre lui, Psellos, p. 210, 234, Cédrénus, II, p. 612, 615, 637.

(5) Psellos, p. 68, Cédrénus, II, p. 507-508, Glycas, p. 586.

Constantin IX Monomaque, goutteux et hydropique (1). Ils ont donné l'exemple du relâchement des mœurs et de la dépravation : Constantin VIII a trop aimé la table et les fêtes (2); Romain III Argyre ne sut défendre à son foyer ni sa dignité ni sa vie (3); Constantin IX Monomaque installa ouvertement sa concubine sur le trône à côté de l'Impératrice (4). Ils ont eu le tort commun d'abandonner la réalité du pouvoir à des ministres dont les historiens grecs nous ont fait le plus triste portrait. Pour eux, le gouvernement des eunuques, sous Constantin VIII, a ruiné l'Empire (5); ce furent des barbares, sans naissance, au langage incorrect (6). L'eunuque Jean, dont le crédit commença sous Romain III Argyre, fut le maître de Byzance sous le règne de son frère Michel IV le Paphlagonien; il commit au pouvoir de véritables brigandages (7) qui ont poussé les sujets à la révolte et perdu cet empereur (8). Michel V eut pour ministre indigne son oncle Constantin (9). Constantin IX Monomaque montra une coupable faiblesse envers son favori Boïlas, qui était un fou dangereux (10). Théodora remit à ses eunuques le gouvernement

(1) PSELLOS, p. 164 sqq., voir SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 651, DIEHL, *Fig.*, I, p. 282.

(2) PSELLOS, p. 238, CÉDRÉNUS, II, p. 480, GLYCAS, p. 579-580.

(3) Il n'a pas voulu voir les amours de l'impératrice Zoé avec le beau Michel de Paphlagonie, PSELLOS, p. 43-44; — on a hâté sa fin, avec l'assentiment de sa femme, *ibid.*, p. 47; — sa femme et son amant l'ont empoisonné, CÉDRÉNUS, II, p. 505; voir ZONARAS, XVII, c. 13, p. 583-585.

(4) PSELLOS, p. 126 sqq. Ses amours avec la princesse d'Alanie, *ibid.*, p. 177 sqq., ZONARAS, XVII, c. 28, p. 648. Économie sur les dépenses militaires, prodigalité pour la construction des Manganes, luxure, débordement des passions, amitiés inavouables : voilà le bilan du règne de Monomaque, à en croire CÉDRÉNUS, II, p. 608-609. Il n'a songé qu'à boire, à manger et à forniquer, ARISDAGUÈS, p. 101-102. Son portrait, d'après ces auteurs, dans DIEHL, *Fig.*, I, p. 272 sqq., et dans SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 396 sqq.

(5) CÉDRÉNUS, II, p. 481.

(6) PSELLOS, p. 25, ZONARAS, XVII, c. 10, p. 569, SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 5 sqq.

(7) KÉKAUMÉNOS, c. 250.

(8) CÉDRÉNUS, II, p. 531, SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 150 sqq, 271 sqq.

(9) PSELLOS, p. 80 sqq., SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 230 sqq., 359 sqq.

(10) PSELLOS, p. 170 sqq., CÉDRÉNUS, II, p. 605, SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 655 sqq.

et les armées (1), et Michel VI n'arriva au pouvoir qu'en leur promettant de gouverner par eux (2).

Dans ces conditions, le trésor a été vidé, sans grand profit pour l'état, sous Constantin VIII, par ses favoris (3); sous Romain Argyre, pour les églises et le clergé (4); sous Michel IV, par son frère l'eunuque Jean (5); sous Constantin Monomaque, par les impératrices Zoé et Théodora, par la favorite Skléréna (6). C'est le temps où la fortune de l'État fut employée à enrichir les sénateurs et les courtisans de Constantinople et à construire des églises et des couvents où le peuple, imitant les chefs, multiplia les preuves d'égoïsme, les violences et les rapines, pendant que les cadres de l'armée se vidaient et s'évanouissaient (7).

Il est possible que les historiens grecs aient fortement noirci le tableau, qu'ils se soient mal défendus dans leurs jugements contre les rancunes de caste ou les haines personnelles, et qu'il soit prudent de ne pas prendre à la lettre toutes leurs accusations. Il faut pourtant reconnaître que les hommes incriminés par eux n'ont pas su maintenir la grandeur assurée à Byzance au dixième siècle par les valeureux soldats et les énergiques administrateurs que furent Basile Ier (8), Romain Lécapène (9), Nicéphore Phocas, Jean Tzimiscès et Basile II (10).

(1) Psellos, p. 216, Cédrénus, II, p. 611, Glycas, p. 599, Schlumberger, *Ep.*, III, p. 751, 759.

(2) Cédrénus, II, p. 612, Schlumberger, *Ep.*, III, p. 764.

(3) Psellos, p. 23, 238, Cédrénus, II, p. 480-481, Glycas, p. 579-580, Zonaras, XVII, c. 10, p. 569.

(4) Psellos, p. 37-38, 40, Cédrénus, II, p. 497, Glycas, p. 580-581, Zonaras, XVII, c. 11, p. 573-574, c. 12, p. 578-579.

(5) Kékauménos, c. 250, Psellos, p. 67, Cédrénus, p. 530, 608-609, Zonaras, XVII, c. 15, p. 595, c. 17, p. 600 et 27, p. 646 sqq., Glycas, p. 587-589, 593.

(6) Psellos, p. 131.

(7) Psellos, p. 241, Attaliatès, p. 185-186.

(8) Voir le livre de Vogt sur Basile Ier.

(9) Sur lui, Rambaud, *Constantin*, *passim*, notamment p. 5 sqq., 18 sqq., 308.

(10) Voir, sur eux, le *Nicéphore Phocas* et les trois volumes de l'*Épopée byzantine* de G. Schlumberger.

Par leur gouvernement intérieur, empereurs et ministres du onzième siècle ont soulevé contre eux des haines multiples et laissé les ambitions personnelles s'agiter constamment autour du trône : les révoltes n'ont jamais été plus nombreuses à Byzance que dans cette première moitié du onzième siècle.

Elles étaient favorisées par l'élévation d'empereurs roturiers comme Michel IV (1) et Michel V (2); par l'antimilitarisme d'un Michel VI (3) et du parti civil de la cour et de l'administration (4); par la série des gouvernements de jouisseurs, de femmes ou de malades qui ont alors dirigé Byzance; et par l'absence de règle fixe pour la succession au trône : en permettant toutes les ambitions (5), elle légitimait toutes les défiances de l'Empereur en fonction; elle acculait parfois les plus innocents à la révolte, unique chance de salut contre le péril terrible encouru par eux sur les soupçons les plus injustifiés (6).

Pour toutes ces raisons, les compétitions au trône furent si nombreuses au onzième siècle que Kékauménos a cru devoir donner, dans son traité sur l'éducation, des conseils fort longs (7) sur la conduite à tenir en pareil cas. C'est à elles qu'Attaliatès (8) attribue la perte de l'Empire.

Elles ont commencé dès la mort de Basile II : sous Cons-

(1) Arisdaguès, p. 48 : « Michel (IV le Paphlagonien) ne gouvernait pas comme un fils de roi. Le souverain qui tient son pouvoir de ses aïeux est de fer; mais l'étranger, qui n'est pas de race royale, est d'argile. Cette diversité se manifeste fréquemment chez les Grecs. »

(2) Cédrénus, II, p. 507, le qualifie « d'homme du commun, de la catégorie des gagne-petit » χυδαῖος καὶ τριωβολιμαῖος ἄνθρωπος.

(3) Voir note 4, p. 45.

(4) Neumann, *Emp.*, p. 79 sqq.; voir p. 55 sqq.

(5) Ibn Khordadbeh, p. 81 : à Constantinople, le roi ne doit son trône, ni au droit d'héritage, ni à quelque règle de succession. La royauté appartient à celui qui s'en rend maître et peut être exercée par les femmes aussi bien que par les hommes.

(6) Exemples et réflexions à ce sujet dans du Cange, notes à Bryenne, p. 203, Rambaud, *Constantin*, p. 25 sqq., Schlumberger, *Ep.*, I, p. 350.

(7) c. 168-186.

(8) p. 193, 198.

tantin VIII, Nicéphore Comnène a été aveuglé pour s'être révolté (1); sous Romain III Argyre, Théodora, sœur de l'impératrice Zoé, reléguée par prudence dans un couvent (2), n'en a pas moins aidé la révolte de Constantin Diogène, qui dut se suicider (3), et celle du Bulgare Prousianos (4); Basile Skléros, beau-frère presque de l'Empereur, fut exilé de Constantinople à cause de ses intrigues (5). Sous Michel IV le Paphlagonien, il fallut réprimer les soulèvements ou les conspirations d'Alousianos (6), de Constantin Dalassène (7), de Gabras, Mésanactès et Grégoire Taronite (8). Le règne commun de Zoé et de Théodora, en 1042, quoique très court, fut troublé par leur mésintelligence (9). Sous Monomaque, la grande révolte de Léon Tornikios arrêta les succès que remportait l'Empire contre l'émir de Douin (10); il fallut réduire les révoltes de Georges Maniacès (11), de Théophile Eroticos à Chypre (12), de l'eunuque Étienne et de Léon, gouverneur de Mélitène (13), de Constantin Barys (14). Pendant un règne très court, Michel VI a dû combattre le proèdre Théodose (15), Nicéphore Bryenne (16), le Franc Hervé, qui s'entendit avec les Turcs (17); il a été renversé par la révolte d'Isaac Com-

(1) Schlumberger, *Ep.*, III, p. 10 sqq.
(2) Cédrénus, II, p. 498.
(3) Schlumberger, *Ep.*, III, p. 101 sqq., 122.
(4) *Ibid.*, p. 99.
(5) *Ibid.*, p. 17, 130.
(6) *Ibid.*, p. 298 sqq.
(7) *Ibid.*, p. 166 sqq., 187, 209.
(8) *Ibid.*, p. 310.
(9) *Ibid.*, p. 386 sqq.
(10) Cédrénus, II, p. 561, Schlumberger, *Ep.*, III, p. 498 sqq.
(11) Schlumberger, *Ep.*, III, p. 436 sqq.
(12) *Ibid.*, p. 459 sqq.
(13) *Ibid.*, p. 476.
(14) *Vie de Saint-Lazare de Galésion*, BChr. 4, p. 377.
(15) Schlumberger, *Ep.*, III, p. 767 sqq.
(16) *Ibid.*, p. 754, 782.
(17) Voir p. 65, n. 1.

nène (1) qui, pour triompher, a dégarni la frontière orientale de ses défenseurs (2).

Malgré ces guerres civiles trop fréquentes, malgré le mauvais gouvernement de ministres prodigues et de souverains peu militaires, l'empire Byzantin était si bien organisé qu'il résista longtemps à ces causes de désagrégation. En 1057, il n'avait encore rien perdu de la force militaire que lui avait laissée Basile II en 1025.

On accuse, il est vrai, Constantin Monomaque d'avoir fortement diminué la puissance défensive de l'Empire en Asie Mineure (3) en y remplaçant par un impôt le service personnel et les milices territoriales (4). Mais cette mesure, qui n'a pas été inaugurée par lui, se justifiait par des raisons politiques très sérieuses : il fallait se garder et contre les trahisons possibles des soldats du pays, Arméniens (5)

(1) SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 785 sqq.

(2) Il a emmené les troupes de Colonée, de Chaldée, de Sébaste, de Mélitène, de Téphrikè, CÉDRÉNUS, II, p. 625-626.

(3) Il a ouvert l'Empire aux Barbares, KÉKAUMÉNOS, c. 50, ATTALIATÈS, p. 44, 80, CÉDRÉNUS, II, p. 609, ZONARAS, XVII, c. 27, p. 647, GLYCAS, p. 598. Il l'a ruiné, PSELLOS, p. 240, KÉKAUMÉNOS, c. 250. — Ces accusations sont d'ordinaire répétées et acceptées par les historiens modernes, FINLAY, I, p. 504, GELZER dans Kr., p. 1005, SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 501-502, 553. NEUMANN, presque seul jusqu'ici (des idées semblables ont été émises par GIRARD, *Sivas*. ROC, X, 1905, p. 283 sqq.), a reconnu qu'il « faut chercher ailleurs les vraies causes de la rapide décadence » de l'Empire et que l'organisation militaire « fut suffisante sous Monomaque et sous ses premiers successeurs » *Emp.*, p. 74.

(4) Le système, commencé dès le temps de Nicéphore Phocas (voir p. 52) fut généralisé sous Constantin Monomaque. — ZONARAS, XVII, c. 27, p. 647 : il y avait des pays qui, moyennant l'exemption des impôts, gardaient la frontière et repoussaient les incursions des Barbares. Monomaque supprima ce service de garde et le remplaça par des impôts. Et dès lors, l'accès de l'Empire fut facile pour les Barbares. — Monomaque supprima notamment les contingents d'Ibérie et de Mésopotamie et les remplaça par des impôts, KÉKAUMÉNOS, c. 50, ATTALIATÈS, p. 44, 80, CÉDRÉNUS, II, p. 608, GLYCAS, p. 598. Voir NEUMANN, *Emp.*, p. 70-71. Sur l'organisation des milices territoriales, voir GFRÖRER, III, p. 398 sqq., VOGT, *Basile*, p. 339 sqq.

(5) Les Arméniens, installés dans l'Empire pour le défendre, l'avaient souvent trahi. Les faits de ce genre abondent : Sembat Bagratide avait reçu de l'Empereur, vers 705, avec le titre de curopalate, un établissement à Poti en Colchide. Peu après, il s'échappa de l'Empire en pillant la ville, le trésor et les églises, et il alla rejoindre les Arabes, GHÉVOND, p. 34. Les Arméniens qui sortirent de l'Empire à cause de la persécution de Philippicus (711-712), furent établis par les Arabes vers Mélitène, où ils furent désormais les ennemis acharnés des Romains, MICHEL, II, p. 482. — Tadjat Antzévatsiq, après avoir servi l'Empire pendant vingt-deux ans, le trahit

et Syriens (1), et contre les dangers pour l'Empereur régnant de la trop grande puissance militaire des principales familles d'Asie Mineure (2). En renonçant à utiliser leurs services dans des corps locaux, composés exclusivement de ces dangereux sujets, l'empereur débarrassait l'Asie de ces troupes à demi indépendantes dont le zèle était peu

et passa aux Arabes, GHÉVOND, p. 150 : Il avait commandé 60.000 hommes contre les Bulgares. Puis il quitta le pays byzantin pour les Arabes. Lorsque le calife lui donna le généralat d'Arménie, les grands refusèrent d'être commandés par un homme si prompt à changer de camp. — Beaucoup des Arméniens, installés dans les fiefs militaires du Taurus, désertaient sous Nicéphore Phocas et allaient en Syrie (ZACHARIÆ, III, p. 291), où se trouvaient les Arabes. L'Empereur dut ordonner de confisquer sans délai leurs biens propres en même temps que leur fief (*Ibid.*, p. 291). — L'Empire, après avoir payé par la cession de provinces entières (une grande partie du pays compris entre Erzeroum, Olti et le lac de Van, AÇOGHIK, p. 142, SCHLUMBERGER, *Ep.*, I, p. 415 sqq.) le prince David d'Arméno-Géorgie pour avoir son aide contre le rebelle Bardas Skléros en 978 (Inscription du Géorgien Ivané, fils de Soula, rappelant cette guerre, dans BROSSET, *Voyage*, II, p. 134), vit ensuite ce vassal si bien traité se tourner contre lui en 987-988 avec Bardas Phocas, SCHLUMBERGER, *Ep.*, I, p. 692, 747. — Les Arméniens que Basile II établit en Macédoine contre les Bulgares passèrent à l'ennemi (AÇOGHIK, III, c. 22, p. 186, SCHLUMBERGER, *Ep.*, II, p. 55). — Au onzième siècle enfin, les vassaux arméniens de l'Empire allaient bientôt justifier la méfiance des Grecs en facilitant l'invasion turque (voir p. 74 sqq.). — Byzance ne pouvait pas confier la défense de l'Arménie à une armée nationale; c'eût été imprudent (voir plus haut p. 21 et GIRARD, *Sivas*, *ROC*, X, 1905, p. 284 sqq.). — Il est juste de ne pas oublier, en énumérant les méfaits des Arméniens, que les Grecs ont provoqué toutes ces trahisons en persécutant leurs vassaux arméniens pour les amener à se soumettre à l'obédience du patriarche de Constantinople, voir p. 71 sqq.

(1) La joie des Syriens fut grande, lorsque Romain III Argyre, vaincu par les Arabes auprès d'Alep, faillit être pris par eux. MICHEL, III, p. 136 : « L'empereur Romain fut vaincu par les Taiyayè et prit la fuite et les Taiyayè pénétrèrent dans son camp... Ces Grecs iniques ne comprirent pas que les empereurs, prédécesseurs de ceux-ci, s'étant abstenus de persécuter les chrétiens en tous lieux, avaient grandement prospéré, tandis que maintenant qu'ils étaient revenus à leurs anciennes habitudes et qu'ils jetaient en exil le patriarche et les évêques, le Seigneur les brisa en face de leurs ennemis; et ceux qui les détestaient dominèrent partout sur eux. » ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 229. — Les Syriens ne cachent pas leurs préférences pour les Musulmans. Sous Constantin X Ducas « tandis qu'au dehors les chrétiens étaient persécutés par les déprédations et les pillages des Turcs, au dedans, ils étaient encore plus opprimés par les Chalcédoniens; ce que la justice ne toléra pas. Que celui qui lit comprenne ! », MICHEL, III, p. 166. — « Si nous avons subi quelque dommage », dit MICHEL, II, p. 412, « du fait de la conquête de la Syrie par les Arabes, cependant ce ne fut pas un léger avantage pour nous d'être délivrés de la cruauté des Romains, de leur méchanceté, de leur colère, de leur zèle cruel contre nous, et de nous trouver en repos ». — En 1031, le patriarche syrien de Mélitène se réfugia à Amida. Les Grecs ne purent obtenir de l'émir de cette ville qu'il leur rendît le patriarche. « Notre loi ne nous permet pas, lui fait dire MICHEL, III, p. 147, de prendre celui qui s'est réfugié chez nous pour le livrer à son ennemi, ni de violenter quelqu'un à cause de sa foi. »

(2) Voir sur elles, p. 103-104. — Malgré leurs forces et leurs révoltes, elles n'ont rien pu en définitive au onzième siècle, avant Alexis Comnène, contre le gouvernement civil de Constantinople, NEUMANN, *Emp.*, p. 76.

sûr (1), dont le dévouement à une race et à un homme permettait de les utiliser parfois contre l'Empire avec ses

(1) Les habitants de la Cappadoce sont d'ordinaire indociles, dit PSELLOS, *Biblioth. gr.*, V, p. 355.

De bonne heure, l'Empire se plaignit des fantaisies des Arméniens qu'il avait installés en nombre dans le Taurus, à condition de servir dans l'armée et de garder les défilés et la frontière. Au dixième siècle, Nicéphore Phocas, constatant que ces Arméniens ne faisaient pas leur devoir, avait pris contre eux la mesure qu'on reprocha tant par la suite à Constantin Monomaque : il avait demandé à ces récalcitrants, au lieu de leur service en armes, de l'argent, avec lequel on paya des mercenaires recrutés ailleurs. « Il faut lever et enrégimenter des hommes choisis qui recevront une solde prise sur l'armée, puisque l'armée ne fait pas ce service », *De velitatione belli.*, c. 3, p. 188, SCHLUMBERGER, *Nic.*, p. 177-178.

Il arrivait à ces Arméniens, amis du changement et des courses errantes (τὸ γὰρ τῶν 'Αρμενίων ἄστατον καὶ πολυπλανές), ZACHARIÆ, p. 290, d'abandonner pendant des années entières leur fief et la garde du pays où ils se trouvaient. Nicéphore Phocas décida la confiscation des lots dont les bénéficiaires auraient disparu depuis trois ans et auraient été remplacés par de plus dignes qu'eux (ZACHARIÆ, III, p. 290, SCHLUMBERGER, *Nic.*, p. 394).

Le fait est que les Arméniens ne tenaient pas en place dans l'Empire; pour échapper au formalisme administratif ou au prosélytisme religieux des Grecs, ils se donnaient à une vie libre, errante et vagabonde; ils tenaient sans cesse la campagne, où il leur fallait bien vivre de leur épée; la guerre civile, à son défaut le brigandage, voilà quelle était leur occupation favorite. Les feudataires arméniens de l'Empire se livraient facilement au meurtre; les hommes de toute une famille partaient ensemble pour ces expéditions; lorsqu'ils étaient pris et punis, il fallait faire passer le fief en d'autres mains, tous les héritiers du titulaire coupable étant tombés comme lui sous le coup de la loi et ne pouvant le recueillir, ZACHARIÆ, III, p. 291. — Jusque dans les rangs des Byzantins, les Arméniens se montrèrent des pillards éhontés. Leurs généraux les plus illustres n'épargnaient ni leurs compatriotes ni les églises : Jean Curcuas, Arménien au service de Byzance, pilla sous Romain Lécapène, le pays très authentiquement arménien de Phasiane, à l'est d'Erzeroum, sous prétexte qu'il était au pouvoir des Sarrazins, CONST. PORPHY., *Adm.*, p. 198. Le même Jean Curcuas aurait, au dire de LÉON DIACRE, IX, c. 5, p. 148, dans une guerre contre les Russes, enlevé aux églises de Mésie leurs vases et leurs objets précieux, voir SCHLUMBERGER, *Ep.*, I, p. 134. — En 962, les Arméniens de l'armée du domestique Nicéphore Phocas attaquèrent le convoi des femmes sorties d'une ville de Cilicie, qui s'était rendue, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 199. — En 963, pendant que leur général pille le pays d'Alep, ils vont opérer pour leur compte dans celui d'Édesse, qui est peuplé de chrétiens; ils en reviennent avec 1.000 brebis, 500 taureaux et 10 prisonniers arabes, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 200. — Dans toutes les expéditions de Nicéphore Phocas, les Arméniens établis dans l'Empire vers Sébaste et servant dans l'armée byzantine, se distinguèrent par la réussite et l'intensité de leurs pillages, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 200-201. — L'empereur Nicéphore Phocas dut un jour (en 965) faire un exemple contre les Arméniens qui attaquaient les caravanes sorties des villes ayant capitulé; il les fit battre, on leur coupa en outre les mains et le nez, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 202, SCHLUMBERGER, *Nic.*, p. 498. — Après les guerres civiles menées successivement par Bardas Skléros, puis par Bardas Phocas contre Basile II, JEAN GÉOMÈTRE put faire, sur les Arméno-Ibères, qui avaient pris part à la lutte dans les deux camps, des vers intitulés : *Sur les brigandages des Ibères*, où il déplorait les méfaits de ceux-ci : « Pourquoi nous plaindre des Scythes, alors que nous voyons nos anciens amis et alliés se conduire de telle sorte? » Éd. CRAMER, *Anecdota*, IV, p. 282, voir SCHLUMBERGER, *Ep.*, II, p. 34.

ennemis (1) ou contre le souverain au profit de leur chef (2). Il suffisait, pour rendre cette mesure très efficace, que le pouvoir central employât l'argent reçu par elle à lever des troupes à sa convenance. Elle lui permettait, sans renoncer à demander aux provinces d'Asie une large contribution au recrutement de l'armée (3), de répartir plus librement les levées entre les corps, d'augmenter la proportion des soldats venus en Asie de la partie européenne de l'Empire (4) ou soudoyés parmi les valeureux barbares d'Occident (5). Si bien qu'après la suppression des milices

(1) Ce fut souvent le cas pour les Arméniens. Voir p. 50, n. 5.

(2) Le dévouement de leurs troupes a fait le succès des révoltes d'Alexis et d'Isaac Comnène et de Nicéphore Botaniatès. — Il a suscité les ambitions de beaucoup d'autres généraux et multiplié les tentatives pour s'emparer du trône à main armée. Voir p. 48. — Il a permis aux mercenaires occidentaux d'essayer la conquête de l'Asie Mineure (voir p. 65 sqq.), aux Arméniens du onzième siècle, de se rendre indépendants des Grecs dans l'Empire (voir p. 71 sqq.). — Il avait mis leurs précécesseurs au service des révoltés qu'ils aimaient. Les Arméniens formèrent sans doute une grande partie de ces hommes « désespérés, prêts à tout pour la gloire, les dignités et la richesse », que réunit autour de lui, à Césarée de Cappadoce, Bardas Phocas, révolté en 971 contre Jean Tzimiscès (Léon Diacre, p. 113, Schlumberger, *Ep.*, I, p. 62 sqq.). Les Arméniens, vassaux de l'Empire, se levèrent en masse pour Bardas Skléros, du pays de Mélitène au lac de Van et à la Géorgie; lorsque ce général leur proposa en 976 de marcher contre le gouvernement de Constantinople, il entraîna les princes de Taron, de Moghk et des Géorgiens, Açoghik, p. 141, Schlumberger, *Ep.*, I, p. 362.

(3) Les corps asiatiques ont été utilisés très souvent et en Europe et en Asie; on les voit à Messine en 1040 (Cédrénus, II, p. 523 : Catacalon Kékauménos y commande à 300 cavaliers et à 500 fantassins du thème arméniaque), sur le Danube en 1050-1051 (Cédrénus, II, p. 602 : 20.000 archers à cheval de Téloukh et autres pays), dans les armées de Romain Diogène, notamment en 1068 (Attaliatès, p. 113 : des Cappadociens, des Arméniens) et en 1069 (*Ibid.*, p. 126 : des Lycaoniens).

(4) Quand Constantin Monomaque mourut (1054), les corps byzantins d'Europe étaient tous en Orient (Cédrénus, II, p. 611). Il y avait des Byzantins d'Europe dans les armées de Romain Diogène (Attaliatès, p. 122 : il laissa en Asie dans des quartiers d'hiver les troupes de l'Occident, ne ramenant avec lui à Constantinople que les Byzantins, la garde du palais et la garde du corps; *ibid.*, p. 126 : « Un des corps occidentaux. »)

(5) En 1000, les Russes de l'armée de Basile II attaquèrent les Arméniens pendant les pourparlers de l'Empereur avec les dynastes du pays, Arisdaguès, p. 9, Açoghik, III, c. 43, p. 209. Jean d'Antioche, p. 41, *Chronique géorgienne*, p. 297, Schlumberger, *Ep.*, II, p. 190 sqq. — Sous Michel IV, des Varanges hivernent dans le thème des Thracésiens (Glycas, p. 587). — Constantin Monomaque dispersa des Francs et des Varanges dans les diverses garnisons de Chaldée et d'Ibérie (Cédrénus, II, p. 606). Un de leurs chefs, Hervé, avait en 1057 des propriétés, c'est-à-dire son fief, à Dabarama, dans le thème arméniaque, Cédrénus, II, p. 617. A la défense de Manzikert contre les Turcs en 1054, c'est un Latin qui alla jusque dans le camp ennemi incendier la plus dangereuse machine de siège (Attaliatès, p. 46, Matthieu, c. 78, p. 100). — Les Francs formaient une grande partie de l'armée qui se réunit en Asie en 1057

locales l'Empire aurait pu avoir en Asie une armée plus forte, plus homogène et plus fidèle.

Et en fait, jusqu'en 1059, les économies réalisées aux dépens de l'armée n'amenèrent pas de désagréments sérieux; c'est qu'il ne faut pas, avec les contemporains, en exagérer l'importance, et, par exemple, répéter, sans examen, avec Psellos (1), que l'armée a été négligée de Basile II à Isaac Comnène. Sans doute on a peu dépensé pour elle pendant les trois ans du règne de Constantin VIII (2). Mais Michel IV le Paphlagonien l'a fortifiée, de l'aveu de Psellos lui-même (3). Constantin Monomaque, au dire de ses détracteurs, a désarmé l'État (4); il ignorait tout ce qui touche à la guerre (5); il haïssait les soldats (6); il a affamé l'armée d'Ibérie en lui retirant ses terres (7). Mais il arrive aux mêmes historiens d'avouer qu'il s'est préoccupé de la défense de l'Empire, qu'il a organisé la frontière contre Togrul-beg (8), qu'il l'a couverte en occupant et en fortifiant Ani (9), qu'il a entretenu dans le pays du haut Euphrate une cavalerie de 60.000 hommes (10), qu'il y avait dans Antioche en 1050-1051 une garnison

autour d'Isaac Comnène et qui lui conquit le trône (Cédrénus, II, p. 625, Psellos, p. 222). — Nous les trouvons en 1065 sous les ordres du duc d'Antioche à la défense d'Édesse contre les Turcs (Matthieu, c. 91, p. 130). — Sous Romain Diogène, ils constituaient encore la principale force défensive de l'Orient, en rase campagne et dans les forteresses (Attaliatès, p. 107 : l'Empereur donne tous les Francs au général qui commande à Mélitène; p. 122 : le Franc Crispin tient garnison en Bithynie avec les hommes venus par mer en sa compagnie; il part pour la frontière avec l'Empereur; p. 127 : des Francs dans l'armée d'opération de Romain Diogène contre les Turcs). — Les Francs donnés à Philarète par l'Empereur formèrent le noyau de son armée; ils étaient au nombre de 8.000, voir p. 82. — Les Francs sont sanguinaires et belliqueux, Attaliatès, p. 107.

(1) p. 241-242.

(2) Psellos, p. 238, Cédrénus, II, p. 480-481, Glycas, p. 579-580.

(3) p. 58.

(4) Cédrénus, II, p. 608-609; il a gaspillé l'argent qui aurait dû servir à la défense de l'Empire, Arisdaguès, p. 102.

(5) Glycas, p. 593.

(6) Zonaras, XVII, c. 23, p. 627.

(7) Attaliatès, p. 44.

(8) Cédrénus, II, p. 581.

(9) Attaliatès, p. 80, voir p. 31.

(10) Arisdaguès, p. 83.

permanente de 4.000 hommes, envoyés de Byzance (1), et qu'en fait, les Turcs n'ont pas pu s'installer dans l'Empire sous son règne. Après lui, Michel VI semble avoir été peu prodigue envers les soldats (2); mais il fut remplacé par l'un d'eux, qui répara le mal (3). Si bien que, jusqu'à l'abdication d'Isaac Comnène, l'armée byzantine est restée bonne et ses généraux suffisants (4).

Mais elle fut ruinée depuis lors, et en très peu de temps, parce que le pouvoir appartint exclusivement à des hommes qui la redoutaient. Ce fut une conséquence des règnes peu militaires des empereurs de la première moitié du onzième siècle; sous eux, les grandes dignités de l'État et les principaux postes de l'administration avaient été peu à peu occupés par leurs favoris de la cour ou des bureaux. Le gouvernement finit par n'être plus composé, dans les conseils où l'on arrêtait les ordres, et dans les hauts emplois, d'où l'on en réglait et surveillait l'exécution, que par des gens tout à fait étrangers à l'armée : c'étaient des chambellans, des eunuques, des moines ou des hommes de lettres qui avaient désormais à décider des questions militaires, à nommer les généraux, à disposer de leur avancement et à leur assigner une tâche (5); on leur confia même, nous l'avons vu, les armées et les provinces (6).

Lorsque les militaires, en partie dépossédés de leurs commandements, s'aperçurent qu'ils avaient perdu leur prestige et qu'ils n'étaient plus les maîtres du gouvernement, les hommes de cour, qui tenaient le pouvoir à Constantinople depuis la mort de Basile II, étaient désormais en mesure de se défendre et de garder la direction de l'État.

(1) IBN BOUTLAN, p. 370, dans RÖHRICHT, *IK*, p. 242-246.

(2) PSELLOS, p. 210, 262; CÉDRÉNUS, II, p. 615-619, ZONARAS, XVIII, c. I, p. 654-655.

(3) PSELLOS, p. 212, 242.

(4) Voir HEISENBERG, dans BZ, 7, 1898, p. 441, NEUMANN, *Emp.*, p. 74 sqq.

(5) Voir plus haut, p. 46.

(6) Voir p. 34 sqq.

Ils ne donnèrent le trône à Michel VI qu'après lui avoir fait promettre de gouverner par eux (1). L'armée d'Asie réussit bien, par un coup de surprise, à leur imposer Isaac Comnène en 1057. Ils durent alors se résigner pour un temps à l'inévitable, car l'Empereur choisi par l'armée (2) avait été acclamé, à son entrée à Constantinople, par la foule et par le clergé (3). Il se recommandait du reste par son intégrité, sa valeur militaire et sa bonne volonté (4). Mais il mécontenta vite ceux qui avaient profité des faiblesses ou des vices de ses prédécesseurs. Quand on le vit exiler le patriarche (5), fermer le trésor aux pillards (6) de l'administration, de la cour ou de la ville, vouloir ramener l'entourage impérial à une vie plus digne, plus correcte et plus pieuse (7), ceux qui regrettaient les empereurs du passé eurent beau jeu de grouper tout le monde contre lui (8). Il s'irrita d'abord; puis, quand la maladie l'atteignit (9), il céda facilement le trône à Constantin Ducas (10).

Toutes les faveurs de la cour et de la ville allèrent alors à cet empereur selon leur goût, qui savait siéger au tribunal, y décider vite et bien dans les affaires difficiles, qui se piquait de philosophie et de rhétorique, mais qu'on ne

(1) Voir p. 47.

(2) Psellos, p. 211 sqq., Attaliatès, p. 53-54, Cédrénus, II, p. 631.

(3) Psellos, p. 232-233, Attaliatès, p. 55, Cédrénus, p. 635-636.

(4) Skylitzès, p. 650, Zonaras, XVII, c. 7, p. 673-674.

(5) Mädler, p. 14, Bréhier, *Schisme*, p. 283 sqq., Id., RÉG, 1903 et 1904, *Un Discours inédit de Psellos*, p. 9 sqq. du tirage à part.

(6) Psellos, p. 242 sqq., Skylitzès, p. 642, Zonaras, XVIII, c. 4, p. 667-668.

(7) Skylitzès, p. 648, Glycas, p. 603.

(8) Psellos, p. 242, Zonaras, XVIII, c. 4, p. 668, Neumann, *Emp.*, p. 75.

(9) Psellos, p. 251 sqq., Bryenne, I, c. 4, Skylitzès, p. 647, Zonaras, XVIII, c. 7, p. 672-673, Glycas, p. 603.

(10) Son abdication (voir Chalandon, *Al.*, p. 22, Neumann, *Emp.*, p. 74), due à l'esprit de pénitence selon Skylitzès (p. 648), suivie du refus du trône par son frère Jean selon Bryenne (I, c. 3 et 4), est beaucoup plutôt le résultat des menaces de la bureaucratie mécontente (Psellos, p. 262 sqq.) et de Constantin Ducas, impatient de régner (Mädler, p. 50); elle prévint un soulèvement préparé en Orient (Anne, III, c. 8, p. 168).

vit jamais comme empereur à la tête d'une armée (1), qui ne sut pas faire pour les soldats les dépenses nécessaires et qui mit en pleine décadence les forces militaires de l'Empire (2). Sous lui, la réaction civile triomphante réserva les revenus de l'État aux plaisirs et aux profits des privilégiés de Constantinople (3). On réduisit autant que possible les dépenses militaires, en achetant la paix aux Barbares moins cher que n'aurait coûté la guerre (4). On négligea le recrutement (5); on laissa les corps tomber au-dessous de l'effectif normal (6); on ne pourvut ni aux approvisionnements des arsenaux, ni à l'armement des troupes (7), ni à la défense des places (8), ni au paiement des

(1) PSELLOS, p. 259; l'éloge de ses qualités civiles se trouve encore dans SKYLITZÈS, p. 651-652, ZONARAS, XVIII, c. 8, p. 676-677. — Il avait le gouvernement militaire d'Édesse quand il fut appelé à l'Empire, MATTHIEU, c. 80.

(2) La réaction civile contre les militaires triompha avec Constantin Ducas, ATTALIATÈS, p. 310, SKYLITZÈS, p. 652, 663, NEUMANN, *Emp.*, p. 82, 104. — Il ne s'occupa de l'armée que pour en réduire l'effectif et les frais (PSELLOS, p. 259 et 265-266, ATTALIATÈS, p. 194, 196). Tous ceux qui avaient de l'ambition la quittèrent pour les emplois civils (ATTALIATÈS, p. 79, SKYLITZÈS, p. 652-653). Voir les notes suivantes, qui presque toutes se rapportent à Constantin Ducas. — Il a pourtant relevé les murailles de Mélitène, MICHEL, III, p. 165-166; celles de Théodosiopolis l'étaient en 1071 (ATTALIATÈS, p. 148); il y avait une garnison permanente de cinq régiments dans le thème arméniaque (CÉDRÉNUS, p. 625-626, ATTALIATÈS, p. 123).

(3) Pour avoir essayé de défendre les revenus publics contre l'avidité des égoïstes (PSELLOS, p. 260), il s'est fait la réputation d'un avare sordide (ZONARAS, XVIII, c. 8, p. 676).

(4) PSELLOS, p. 265 : « Il ne voulut pas faire la guerre aux étrangers; il préférait leur envoyer des cadeaux et d'autres amitiés afin de ne rien dépenser pour l'armée et de gouverner aussi paisiblement que possible »; ZONARAS, XVIII, c. 8, p. 677.

(5) Sous Constantin Ducas (ATTALIATÈS, p. 77, 194, 198); en 1067, l'armée était composée de recrues très récentes (ATTALIATÈS, p. 96).

(6) ATTALIATÈS, p. 141, 214.

(7) L'armée en 1067 n'a pas d'équipement régulier; elle s'enfuit, ATTALIATÈS, p. 96, SKYLITZÈS, p. 662-663.

(8) Ont été laissées sans murailles par les Byzantins les villes d'Erzeroum (CÉDRÉNUS, II, p. 577; mais la reconstruction des murs était faite en 1071, ATTALIATÈS, p. 148), de Mélitène (MICHEL, III, p. 122-123, 158; la reconstruction date de Constantin Ducas, MICHEL, III, p. 165-166), de Sébaste (MATTHIEU, c. 84). — Ce fut peut-être moins par suite d'une négligence byzantine sans excuse que par prudence politique contre les agissements possibles des habitants de ces pays, voir p. 50, n. 5. — Il semble aussi qu'Ani a succombé en 1064 parce qu'on avait mal organisé sa défense (ATTALIATÈS, p. 80, SKYLITZÈS, p. 653-654); mais il ne faut pas oublier non plus qu'en 1064 l'Empire dut employer toutes ses forces en Europe à repousser une incursion des Ouzes, qui le mit en grave péril, voir MURALT, II, p. 9; et que Samuel d'Ani (p. 447) rend responsable de la perte d'Ani l'impolitique hostilité entre les principaux Arméniens de la ville.

soldats (1), qui tombèrent dans l'indiscipline (2) et qui devinrent la terreur du pays (3).

Aussi, quand l'amour de l'Impératrice (4), d'accord avec l'intérêt supérieur de l'État (5), eut fait un empereur de ce Romain Diogène, qui était si digne de l'être par son intelligence, par son activité et par ses qualités militaires (6), le nouveau souverain dut emmener contre les Turcs, devenus menaçants tout à coup, une cohue (7) de 100.000 hommes (8), où les soldats exercés n'étaient pas nombreux; où dominaient les recrues levées de la veille; où cavaliers et fantassins n'avaient pas tous les armes et l'équipement réglementaires (9); où les différents corps, amenés des pays les plus divers (10) et brusquement juxtaposés, se jalou-

(1) On n'a une bonne armée qu'en la payant bien, dit Kékauménos, c. 241; or l'armée byzantine fut mal payée sous Constantin Ducas (Attaliatès, p. 79); les soldats de Mélitène, laissés sans solde, se firent battre en 1067 (Attaliatès, p. 93, Skylitzès, p. 660); la même année, pour la même raison, Amertikè passa aux Turcs (Attaliatès, p. 95, Skylitzès, p. 661); une autre armée non payée s'enfuit en 1067 (Attaliatès, p. 96), ses soldats retournèent chez eux (Skylitzès, p. 662).

(2) Voir n. 1 à propos du manque de solde; n. 3 pour les révoltes militaires, et pour les pillages dans l'Empire; n. 1 et 2, p. 59 pour l'hostilité entre les différents corps; n. 5, p. 59 pour l'abandon de poste devant l'ennemi.

(3) L'armée byzantine pille son propre pays (Attaliatès, p. 146-147, 195-196); on y accueille sa défaite comme un soulagement (Attaliatès, p. 196). — Ces excès étaient l'œuvre de tous, Byzantins alliés aux Turcs (Attaliatès, p. 306), et mercenaires francs : les soldats de Crispin révolté ravagèrent la Mésopotamie en 1069 (Attaliatès, p. 125); ceux de Roussel ont brûlé Chrysopolis, en face de Byzance (Attaliatès, p. 188).

(4) Psellos, p. 273, Id., *Biblioth. gr.*, V, p. 224, Skylitzès, p. 663-666.

(5) Attaliatès, p. 96, 99, 100, Skylitzès, p. 666.

(6) Son éloge dans Psellos, *Biblioth. gr.*, V, p. 223, Attaliatès, p. 99, Skylitzès, p. 664.

(7) A la fin de 1068, Afchin, après être allé jusqu'à Amorium, fit savoir au Sultan que l'armée de Romain Diogène n'était pas à redouter et que les Grecs ne pouvaient pas lui résister (Aboulfaradj, *Syr.*, p. 267); et pourtant cette armée était la plus digne de ce nom que Byzance eût possédée en Asie depuis longtemps (Attaliatès, p. 119, Skylitzès, p. 677); — en 1070, Romain Diogène n'osa pas encore l'utiliser pour chasser les Turcs de Khonæ et de Phrygie (Attaliatès, p. 141).

(8) Aboulfaradj (*Syr.*, p. 265) lui donne 200.000 cavaliers dans sa campagne de Syrie en 1068; il avait 100.000 hommes en 1071, Gfrörer, III, p. 786, Hertzberg, *BuO*, p. 250.

(9) Attaliatès, p. 103-104, Skylitzès, p. 668-669, Zonaras, XVIII, c. 11, p. 689.

(10) Aboulféda signale (III, p. 213) le mélange des nationalités dans l'armée de Romain Diogène; — Skylitzès (p.668) : elle comprenait des Francs, des Scythes, des Macédoniens, des Cappadociens, des gens du thème des Anatoliques; — Matthieu, c. 103 : des Goths, des Bulgares, des habitants des îles, de la Cappadoce, de Bithynie, de Cilicie, d'Antioche, de Trébizonde, des Arméniens, des Barbares.

saient entre eux (1) et ne voulaient pas se soutenir dans le combat (2); où les chefs songeaient plus à se pousser vers la richesse (3), l'indépendance ou le pouvoir qu'à soutenir l'Empereur (4) ou à faire leur devoir millitaire. Trahi par ses soldats (5) et par ses généraux (6), Romain Diogène tomba entre les mains des Turcs et son armée fut dispersée (7). De longtemps, Byzance ne devait pas réussir à en organiser une autre (8), du moins contre les Turcs.

(1) D'une manière générale, les Byzantins étaient jaloux des faveurs accordées par l'Empereur aux mercenaires étrangers, voir Kékauménos, c. 242-246. Dans l'armée de Romain Diogène en particulier, il n'y avait, hors de sa présence, aucune cohésion entre les corps, Skylitzès, p. 683.

(2) Exemples de manque de solidarité devant l'ennemi en 1067, Attaliatès, p. 93, Skylitzès, p. 660-661; en 1068, Attaliatès, p. 113; en 1069, Attaliatès, p. 127.

(3) Dans les camps, tout comme à la cour, on n'avait que le souci du gain, Attaliatès, p. 195, Skylitzès, p. 683.

(4) On méprisait et on raillait les efforts de Romain Diogène pour défendre l'Empire, voir Psellos, p. 275-277.

(5) En été 1069, les soldats de la garnison de Mélitène abandonnèrent leur poste, Attaliatès, p. 134; à Manzikert, les Scythes passèrent à l'ennemi, *ibid.*, p. 157; voir note 10, p. 75.

(6) Attaliatès, p. 158, 161, 168, Skylitzès, p. 695, 698, Zonaras, XVIII, c. 14, p. 699. — Romain Diogène, avant d'être empereur par la volonté de l'impératrice Eudoxie, avait été un sujet dangereux; il a essayé de s'emparer du pouvoir par la force (Attaliatès, p. 97 sqq., Skylitzès, p. 664 sqq.). Mais il a dû à son tour se défendre contre les ambitieux ou les mécontents. Il lui a fallu faire rentrer dans le devoir le Franc Crispin révolté (Attaliatès, p. 122 sqq., 170-171, Psellos, p. 285, du Cange, notes à Bryenne, p. 214-217); il a été poursuivi par les menées de son entourage (Attaliatès, p. 101, Skylitzès, p. 667-668, Bryenne, I, c. 18), notamment par celles des Ducas, qui avaient espéré jouer un rôle plus actif sous son règne (Psellos, p. 276-278, Bryenne, I, c. 13, 14, 16, 18, Zonaras, XVIII, c. 11, p. 688, 692, Michel, III, p. 170). Les précautions qu'il a prises contre eux (Psellos, p. 278, Attaliatès, p. 139, 140, 144, 145, Skylitzès, p. 670, 690) ne lui ont évité ni la défaite de Manzikert où il a été trahi (références au début de cette note), ni les calomnies des historiens qui, par amitié pour ses adversaires, ont essayé de justifier les crimes qui leur ont valu la victoire sur lui. Ainsi Psellos (p. 276 sqq.) et Bryenne (I, c. 13 sqq.) ignorent la trahison d'Andronic Ducas à Manzikert; mais ils insistent sur l'entêtement de Romain Diogène à n'écouter que de mauvais conseillers, comprenez à ne pas se conduire selon l'avis des Ducas. Une dernière lutte contre Diogène, relâché par le sultan Alp-Arslan, aboutit à sa défaite et à sa mort, c'est-à-dire à l'impunité pour ceux qui, l'ayant abandonné devant l'ennemi pour le supplanter à Constantinople, ne pouvaient attendre de lui aucune pitié (Voir p. 61).

(7) Voir la note 10, p. 43. — A Manzikert le 19 août 1071.

(8) Sur les difficultés du recrutement grec en Asie Mineure en 1081, Anne, III, c. 9, p. 171, Bryenne, IV, c. 4.

DEUXIÈME PARTIE

BYZANCE ET LES TURCS SELDJOUCIDES EN ASIE OCCIDENTALE DE 1071 A 1081

CHAPITRE I

Fin de la résistance grecque

On vit encore, entre 1071 et 1081, des armées byzantines sur les routes de l'Asie Mineure; mais elles n'étaient plus occupées qu'à se faire la guerre entre elles (1). Lutte de l'empereur Romain Diogène contre les Ducas, qui l'ont déclaré déchu (2); lutte de l'empereur Michel VII Ducas (3) contre son oncle Jean (4), contre les généraux révoltés

(1) Attaliatès l'a constaté, p. 193 sqq., 198.

(2) Quand Romain Diogène eut été pris à Manzikert par Alp-Arslan, à Constantinople on le crut disparu pour toujours et on lui donna pour successeur son beau-fils Michel VII Ducas. Lorsque Diogène revint dans l'Empire, on le trouva de trop et on le mit hors la loi. Ces mesures aboutirent à une guerre, où Romain Diogène, vaincu près d'Amasée, fut pris à Adana, puis enfermé dans l'île de Proti; on lui creva les yeux si cruellement qu'il en mourut. Ce fut l'œuvre des Ducas et de leurs amis (Psellos, p. 279 sqq., Skylitzès, p. 702 sqq., Zonaras, XVIII, c. 15, p. 704 sqq., Glycas, p. 611-612, Michel, III, p. 170, Aboulfaradj, *Syr.*, p. 271). Malgré les affirmations peu précises d'Attaliatès (p. 168 sqq.) et de Bryenne (I, c. 18), il est certain (Hertzberg, *BuO*, p. 251) que l'impératrice Eudoxie, femme de Romain Diogène, mais veuve de Constantin Ducas qui lui avait donné le jeune Michel VII, n'a pas contribué à la déchéance et au supplice de Diogène, puisqu'elle a été victime du triomphe des Ducas, au dire même d'Attaliatès, p. 169 et de Bryenne, I, c. 20. Voir un exposé sur ces faits dans Lebeau, XIV, p. 500 sqq., Finlay, II, p. 43 sqq. Diogène serait mort fin de 1072, Gfrörer, III, p. 844. La note finale du ms. 27 d'Iviron, f° 293, date ce travail de 6580, ind. 10, c'est-à-dire de 1072, « l'année où l'on arracha les yeux à l'empereur Romain Diogène et où eut lieu la venue des Turcs sans Dieu », Lambros, *Catalog.*, II, p. 285 et Νέος Ἑλληνομνήμων, VII, 1911, p. 131.

(3) Ajouter sous ce règne la révolte de Nestor et des villes du Danube (Attaliatès, p. 204-205, 208-209) et les guerres contre les sujets rebelles prétendant non au trône, mais à l'indépendance, voir p. 67.

(4) Attaliatès, p. 189 sqq., Bryenne, II, c. 16 sqq. C'est un épisode de la lutte de l'Empereur contre le Franc Roussel, voir p. 66. Jean Ducas, nommé César par son frère Constantin X (Psellos, p. 269, Skylitzès, p. 659), oncle de Michel VII

Nicéphore Botaniatès (1) et Nicéphore Bryenne (2); lutte de l'empereur Botaniatès contre ce Bryenne, contre Basilacès (3), contre Constantin Ducas frère de Michel VII (4),

(Bryenne, I, c. 20), a été, au dire de Psellos (p. 295-296), un bon général, un habile politique, un grand chasseur et un savant (Voir aussi Bryenne, II, c. 2). Il a intrigué contre Romain Diogène (Attaliatès, p. 101, Skylitzès, p. 667-668, Bryenne, I, c. 18); il l'a renversé ainsi que l'impératrice mère Eudoxie (Attaliatès, p. 168, Bryenne, I, c. 20). Il a mené pendant un temps le gouvernement sous Michel VII (Bryenne, II, c. 1 à 14). Supplanté dans la faveur de l'Empereur par l'eunuque Nicéphoritze (Bryenne, II, c. 14), il a été envoyé avec une armée contre les Turcs (Attaliatès, p. 184). Il s'est fait battre et prendre au pont du Zompi par Roussel (Attaliatès, p. 195, Bryenne, II, c. 15). Il a été proclamé empereur par ce dernier (Attaliatès, p. 189, Bryenne, II, c. 16-17). Pris et battu avec lui, par les Turcs, près de Nicodémie (Attaliatès, p. 191, Bryenne, II, c. 18), il a été racheté par son neveu l'empereur Michel VII; il s'est fait moine avant de reparaître devant lui (Attaliatès p. 193, Bryenne, II, c. 18). Voir Lebeau, XV, p. 12 sqq.

(1) Nicéphore Botaniatès « l'emportait autant en vertu, en grandeur d'âme, en valeur et en gloire militaire que (Michel VII Ducas) en méchanceté, en petitesse et en bassesse » (Attaliatès, p. 213). Il avait perdu toutes ces qualités lorsqu'il devint empereur, au dire de Bryenne (p. 5), gendre de celui qui l'a renversé. Il était de grande noblesse; il descendait des Phocas et, par eux, prétendait-on à Byzance, des Fabii et des Scipions (Attaliatès, p. 185, 213, 217, 219). On disait aussi qu'il avait du sang espagnol dans les veines, les Phocas ayant transporté les Ibères d'Espagne au Caucase sous le grand Constantin (Attaliatès, p. 221). Il a combattu les Ouzes sur le Danube en 1065 (Skylitzès, p. 654); il a, dans ce pays, sauvé la vie de Romain Diogène (Attaliatès, p. 96); aussi fut-il nommé par cet empereur magistros et duc d'Antioche (Attaliatès, p. 96, 101, Skylitzès, p. 662-663). Mais il a été soupçonné par Romain Diogène de pactiser avec ses ennemis (Skylitzès, p. 690). Et en fait, il a été nommé curopalate en 1073 par Michel VII; il a sauvé du désastre de Jean Ducas au Zompi une partie de l'armée qu'il a ramenée sur ses terres (Attaliatès, p. 185; il recula au lieu de courir au danger, dit Bryenne, II, c. 15). Il était stratège des Anatoliques lorsqu'il se révolta en 1077 (Attaliatès, p. 213, Bryenne, III, c. 15 sqq.) pour supprimer les malheurs de l'invasion turque et l'arbitraire du gouvernement (Attaliatès, p. 213-214; par méchanceté et par fourberie, dit Bryenne, p. 5). Il revêtit les insignes impériaux dans sa province le 2 juillet 1077 (Attaliatès, p. 215); il fut acclamé empereur dans Sainte-Sophie, le 7 janvier 1078 (Attaliatès, p. 256-258); il y fut solennellement proclamé le 24 mars (Attaliatès, p. 270). Voir Lebeau, XV, p. 45 sqq., Chalandon, *Al.*, p. 32.

(2) Nicéphore Bryenne fut blessé à Manzikert (Bryenne, I, c. 15), où il a peut-être trahi Romain Diogène (*Ibid.*, c. 16; Attaliatès, p. 154). Étant duc de Dyrrachium, il s'est révolté contre Michel VII, à la fin de 1077, en même temps que Nicéphore Botaniatès (Attaliatès, p. 242 sqq., Bryenne, IV, c. 2 sqq., Anne, I, c. 4, p. 23 sqq.). Battu et pris par Alexis Comnène, au nom de Nicéphore Botaniatès (Attaliatès, p. 291, Bryenne, IV, c. 17), il eut les yeux crevés par ordre de ce dernier (Attaliatès, p. 292, Bryenne, IV, c. 17-18, Anne, I, c. 6, p. 37-38). Il est le grand-père du mari d'Anne Comnène (Anne, VII, c. 2, p. 236). Voir Lebeau, XV, p. 37 sqq., Chalandon, *Al.*, p. 32 sqq.

(3) Basilacès, magistros, catépano de Théodosiopolis, pris par les Turcs à Manzikert (Attaliatès, p. 155, Bryenne, I, c. 14), s'est révolté avec Nicéphore Bryenne contre Michel VII, puis contre Nicéphore Botaniatès (Bryenne, IV, c. 16 sqq.); il a été pris par Alexis Comnène (Bryenne, IV, c. 27) et aveuglé sur l'ordre de Nicéphore Botaniatès (*Ibid.*, IV, c. 28). Voir Lebeau, XV, p. 66; Chalandon, *Al.*, p. 36 sqq.

(4) Constantin Ducas s'est opposé aux Comnènes sous le règne de son frère Mi-

contre Mélissène (1) et enfin contre Alexis Comnène, qui dut le trône à une révolte (2); voilà en quelle misérable série de guerres civiles pour la possession du pouvoir les Byzantins gaspillèrent (3), pendant dix ans, les forces et les armées qui leur restaient.

Pendant ce temps l'empereur Michel VII Ducas méritait les éloges de Psellos (4), son maître, pour sa retenue, sa pudeur, son amour des lettres et son horreur du sang. Souverain « inexistant » (5), il laissa le gouvernement aux mains de conseillers dont il fut le jouet (6). Il ne mena jamais l'armée à l'ennemi; on a même pu l'accuser d'avoir

chel VII (BRYENNE, III, c. 6, 22). Il a été en froid avec Botaniatès (*Ibid.*, III, c. 22) contre lequel il s'est révolté alors qu'il était à la tête de l'armée d'Asie contre les Turcs (ATTALIATÈS, p. 307-308, SKYLITZÈS, II, p. 742, ZONARAS, XVIII, c. 19, p. 724). Il fut tué en combattant contre les Normands, avec Alexis Comnène, à Dyrrachium (ANNE, IV, c. 6, p. 212). Il avait des qualités morales et une résistance physique renommées (PSELLOS, p. 295). Voir LEBEAU, XV, p. 73.

(1) Nicéphore Mélissène a été pris par les Turcs avec son beau-frère Manuel Comnène en 1070 (BRYENNE, I, c. 11). Il s'est révolté contre Nicéphore Botaniatès en Asie (*Ibid.*, IV, c. 31 sqq.); il a négocié avec Alexis Comnène, révolté en même temps que lui (ANNE, II, c. 8, p. 114-118, c. 10, p. 121-122). Sa flotte ayant passé aux Comnènes (ANNE, II, c. 11, p. 125-127), il s'entendit avec Alexis, moyennant le titre de César (ANNE, III, c. 14, p. 147). Voir LEBEAU, XV, p. 77 sqq., CHALANDON, *Al.*, p. 40 sqq.

(2) Alexis Comnène s'est révolté contre Nicéphore Botaniatès au nom des droits qu'il tenait de son oncle l'empereur Isaac Comnène (BRYENNE, p. 11 sqq.). Il a prévenu, par son soulèvement, les poursuites dont il était menacé par les favoris de Nicéphore Botaniatès (*Ibid.*, p. 8 sqq., ANNE, II, c. 1, p. 83 sqq., c. 4, p. 93 sqq.; le 14 février 1081, *ibid.*, II, c. 4, p. 98). Il a été soutenu par les mercenaires turcs (ANNE, II, c. 6, p. 109). Il est entré à Constantinople le 1er avril 1081 (*Ibid.*, II, c. 10, p. 124). Voir CHALANDON, *Al.*, p. 40 sqq.

(3) ANNE, I, c. 10, p. 49; — en 1077, quand Botaniatès se révolta contre Michel VII, il n'y avait plus d'armée, les soldats étant pour la plupart morts, pris ou découragés (ATTALIATÈS, p. 214). — Bryenne, révolté en 1077-1078, disposant des forces de tout l'Occident, n'avait pas plus de 100.000 hommes (BRYENNE, IV, c. 6). — Alexis, à son avènement, était sans armée par la faute de ses prédécesseurs (ANNE, III, c. 9, p. 170, voir CHALANDON, *Al.*, p. 65). — De la guerre civile contre Romain Diogène libéré de captivité, date la défaite définitive de l'Empire (ARISDAGUÈS, p. 46).

(4) P. 288 sqq.

(5) ATTALIATÈS, p. 180.

(6) Sous Michel VII Ducas, l'Empire fut dirigé par l'archevêque Jean de Sidè (ATTALIATÈS, p. 180), par Nicéphoritze (*Ibid.*, p. 182, 200 sqq., KÉKAUMÉNOS, c. 184; BRYENNE, II, c. 1 sqq., ZONARAS, XVIII, c. 16, p. 707) et par le César Jean Ducas, oncle de l'Empereur (PSELLOS, p. 295 sqq., ATTALIATÈS, p. 168, 184 sqq., BRYENNE, II, c. 1 sqq, 14 sqq., ZONARAS, XVIII, c. 16, p. 707). Le ministre Nicéphoritze est accusé d'avoir gaspillé les finances (ATTALIATÈS, p. 182, 188, 200 sqq., 212, 260, GLYCAS, p. 614-615, SKYLITZÈS, p. 714, ZONARAS, XVIII, c. 16, p. 712); il n'a pas essayé de soulager la misère publique pendant la peste de Constantinople (ATTALIATÈS, p. 211).

fait des iambes pendant que l'Empire était dépecé par les Barbares (1). Il put néanmoins régner pendant près de huit ans, tout comme son père Constantin X (2), tandis qu'on mettait fin beaucoup plus vite au règne des empereurs qui auraient pu sauver l'État.

Nous avons vu plus haut combien celui d'Isaac Comnène fut court (3). On ne laissa pas beaucoup plus de temps à Nicéphore Botaniatès (4). Son avènement fut bien salué par les acclamations de l'armée (5), des grands (6), du clergé (7) et de la foule (8), mais il perdit cette popularité dès qu'il voulut dominer les égoïsmes. On l'accusa de ne pas tenir ses promesses (9), de mépriser ses meilleurs amis (10) et d'avoir des favoris indignes (11). Civils (12) et militaires (13) s'entendirent contre lui : il eut bientôt à combattre plusieurs révoltes, qui amenèrent sa chute et l'avènement d'Alexis Comnène.

On comprend que, dans ces conditions, les plus braves et les plus hardis des soldats ou des sujets de Byzance se soient lassés de cette agitation stérile et de ce gouvernement sans vigueur, qu'ils aient cessé d'obéir aux ordres de

(1) Glycas, p. 615.

(2) De 1071 à 1078; Constantin Ducas a régné de 1059 à 1067; il faillit cependant être noyé par des conjurés (Skylitzès, p. 651).

(3) P. 56.

(4) Son éloge dans Attaliatès, p. 213 sqq, 185, ses défauts dans Bryenne, p. 5, IV, c. 29, Anne, III, c. 1, p. 134.

(5) Attaliatès, p. 215, Michel, III, p. 176.

(6) Attaliatès, p. 239, Bryenne, III, c. 16, 21, Zonaras, XVIII, c. 18, p. 719.

(7) Attaliatès, p. 256, 258, 260, Zonaras, XVIII, c. 18, p. 719.

(8) Attaliatès, p. 238, 256, 270, Bryenne, p. 5, III, c. 11, 12, 17.

(9) Bryenne, p. 5.

(10) *Ibid.*, p. 5, IV, c. 29, Glycas, p. 618.

(11) Nicéphore Botaniatès a laissé piller le trésor par tous, grands et petits (Attaliatès, p. 274 sqq., Bryenne, IV, c. 1, 2, Anne, V, c. 1, p. 225). Ses favoris furent Borille et Germanos dont la réputation est détestable, au dire de leurs ennemis les Comnènes (Bryenne, p. 2, III, c. 22, IV, c. 16, Anne, I, c. 16, p. 76-78, Skylitzès, p. 743, Zonaras, XVIII, c. 19, p. 725, Glycas, p. 618, voir Neumann, *BZ* 3, 1891, p. 383).

(12) Psellos, *Rec. gr.*, I, p. 88-90.

(13) Bryenne, Basilacès, Constantin Ducas, Nicéphore Mélissène, Alexis Comnène, voir n. p. 62 et 63.

Constantinople, qu'ils aient entrepris pour leur compte, en toute indépendance, la défense de leur pays contre les Turcs, ou qu'ils se soient entendus avec eux pour s'assurer une complète autonomie. L'exemple fut donné par les mercenaires francs, Crispin vers Colonée, et Roussel de Bailleul dans le Pont (1).

Crispin, dont le bras était particulièrement solide et la bravoure indiscutable, avait donné, par ses exploits au service de l'Empire, une haute idée de son audace et de sa valeur (2). Mais il n'était venu d'Italie avec une troupe d'aventuriers que pour faire fortune (3); estimant que Romain Diogène ne lui payait pas ses services à leur prix, il se révolta en Asie, avec le désir de se rendre indépendant et de s'y substituer au gouvernement impérial. Il chercha à se concilier les Grecs dont il voulait faire ses sujets; aussi ne mit-il pas leurs propriétés au pillage; il haranguait ses prisonniers, il soignait leurs blessures avec sollicitude. Entre temps, il massacra en masse les bandes turques qu'il put atteindre, après avoir du reste travaillé à leur succès en obligeant l'Empereur à rassembler contre lui les meilleures troupes de l'armée d'Asie, qu'il battit ou dispersa (4). Sa popularité devint si grande que, lorsqu'il voulut se réconcilier avec l'Empereur, on se contenta de l'obliger à se retirer dans Abydos (5). Il en sortit après Manzikert. Il revint alors à l'armée, pour le compte de Michel VII Ducas, contre Romain Diogène déchu, auquel il n'avait sans doute pas pardonné ses griefs d'antan et dont il précipita la ruine (6).

(1) Avant eux déjà le Franc Hervé, qui commandait à ses compatriotes en 1049 dans la guerre contre les Petchenègues (Cédrénus, II, p. 597) et qui fut depuis général en chef d'Orient (sceau dans Schlumberger, p. 295), trahit l'Empire et passa aux Turcs de Khliat, qui l'arrêtèrent (Cédrénus, II, p. 617 sqq. — Voir Schlumberger, *RH* 16, 1886, p. 292 sqq.).

(2) Attaliatès, p. 171.

(3) *Ibid.*, p. 122.

(4) *Ibid.*, p. 122 sqq. : en avril 1069.

(5) *Ibid.*, p. 170.

(6) *Ibid.*, p. 171-173, Psellos, p. 285, Bryenne, I, c. 24.

Lorsqu'il mourut vers 1073, ses Francs passèrent sous le commandement (1) de l'un d'eux, Roussel de Bailleul.

Celui-ci (2) reprit les projets d'indépendance de Crispin, mais en profitant de son expérience, si bien qu'il fut très près de réussir. Il trahit successivement Romain Diogène avant Manzikert (3), Isaac Comnène avant Césarée (4) et l'empereur Michel VII, après avoir battu et pris pour son compte le César Jean Ducas (5). Il fit alors de son prisonnier un empereur (6), qui lui servit à donner les apparences d'une entreprise nationale byzantine à sa révolte de mercenaire ambitieux. Il se procura de l'argent en pillant l'Empire (7); il brûla même Chrysopolis en face de Constantinople (8). Mais il se garda bien de maltraiter le thème arméniaque, dont il avait fait le centre de son gouvernement (9). Il en chassa avec succès toutes les bandes turques (10); aussi fut-il très aimé dans ce pays (11). Quand Alexis Comnène vint l'arrêter dans Amasée, il dut agir de ruse pour arracher son prisonnier à l'amour d'une foule, capable de se battre pour garder son favori (12).

L'exemple donné par ces étrangers fut suivi par des Grecs. Mais il serait exagéré de transformer en révoltés tous les gouverneurs grecs dont nous connaissons alors l'existence en Asie Mineure (13). C'est l'invasion seldjoucide qui rendit indépendants de fait les Asiatiques dont les

(1) Bryenne, II, c. 4. Sur lui, voir du Cange, notes à Bryenne, p. 214-217, *Rec. gr.*, I, p. 114; Finlay, II, p. 34 sqq.
(2) Sur Roussel, voir Schlumberger, *RH* 16, 1886, p. 297 sqq.
(3) Attaliatès, p. 158; sur cette bataille, voir p. 43.
(4) Attaliatès, p. 183, Bryenne, II, c. 3, voir p. 92, n. 1.
(5) Attaliatès, p. 186, 188, voir n. 4, p. 61.
(6) Attaliatès, p. 189, Bryenne, II, c. 17.
(7) Anne, I, c. 1, p. 14.
(8) Attaliatès, p. 188.
(9) *Ibid.*, p. 185, 198, Bryenne, II, c. 14, 19, 22, Anne, I, c. 1, p. 14.
(10) Attaliatès, p. 199.
(11) *Ibid.*, p. 185, 199, 288, Bryenne, II, c. 23 sqq.
(12) Bryenne, II, c. 24, Anne, I, c. 1-3, p. 15 sqq., Neumann, *Emp.*, p. 112 constate que, malgré les obscurités des historiens de Byzance, « le fait que les villes prirent parti pour lui est manifeste ».
(13) Comme le fait Fischer, p. 183 sqq.

Turcs ne poursuivirent pas l'anéantissement, et qui, coupés de toute communication avec Constantinople, durent se gouverner à leur guise (1). Pourtant Théodore Gabras, qui « avait repris Trébizonde aux Turcs, qui la considérait comme son héritage paternel et qui y était invincible » (2), paraît bien avoir songé à devenir autonome.

Quant aux Arméniens du Taurus, ils résistèrent isolément à l'invasion turque, ou ils pactisèrent avec elle, le tout en pleine indépendance de Constantinople, au moins depuis la mort de Romain Diogène.

Ils occupaient alors les provinces orientales de l'Empire. Ils formaient la presque totalité de la population dans le thème d'Ibérie (vallée de l'Euphrate septentrional) et dans celui de Mésopotamie (Euphrate méridional), qui étaient des pays proprement arméniens. Mais ils habitaient aussi en grand nombre la contrée à l'ouest de l'Euphrate, colonisée par eux (3); ils tenaient le Taurus, entre Mélitène, Sébaste, Césarée de Cappadoce et Tarse, la Syrie septentrionale et le pays d'Édesse.

De Mélitène à Sébaste, en petite Arménie, les Arméniens avaient de tout temps été très nombreux. Mais le Moyen-Age les rendit les maîtres absolus de ce pays. C'est là, entre Mélitène et Téphrikè, que se réunirent les Arméniens expulsés de l'Empire en 711-713 (4); là que les Pauliciens, dont les rangs comptaient tant d'Arméniens, résistèrent à Basile Ier et furent vaincus par lui. Il les dispersa ou les

(1) *EH*, p. 65, n. 37.

(2) ANNE, VIII, c. 9, p. 147, FINLAY, *Med. Gr.*, p. 362, FISCHER, p. 182, CHALANDON, *Al.*, p. 12, 146. — Trébizonde était encore aux Grecs fin 1071 (ATTALIATÈS, p. 167); elle leur était revenue dès 1075 (FISCHER, *l. c.*). Théodore Gabras a été mis au rang des martyrs par les Grecs pour être tombé en combattant les Turcs, PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, *B. Chr.*, 12, 1906, p. 132 sqq. Quatre vers sur un reliquaire contenant un fragment de sa tête, d'après le Marc. 524, f° 18 v., dans le Νέος Ἑλληνομνήμων, 8, 1911 p. 17.

(3) MICHEL, III, p. 198 : « A l'époque (il s'agit du dixième siècle) où les Grecs enlevèrent des villes aux Arabes en Cappadoce, en (petite) Arménie et en Syrie, ils tirèrent et amenèrent de la grande Arménie une foule de peuples. Ceux-ci se fixèrent en ces lieux et se multiplièrent. »

(4) ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 121, MICHEL, II, p. 482.

emmena loin de leurs chères montagnes (1). Mais leurs bandes s'étaient vite reformées dans ce pays dépeuplé par eux et par les guerres qu'on avait faites autour d'eux et contre eux. C'était un repaire idéal pour ces brigands. Ils y pouvaient vivre facilement, car il renfermait des pâturages nombreux pour les troupeaux qui devaient les nourrir et les chevaux qui devaient les porter (2). Ils y avaient trouvé dans l'Arménien Mleh le chef qui leur convenait. « Il était, dit l'empereur Constantin Porphyrogénète (3), industrieux et habile au brigandage. » Il eut tôt fait, avec sa bande, d'occuper la colline de Lycandos et les quelques sommets voisins. Des châteaux forts qu'il y construisit, sa troupe, rapidement accrue, accapara tout ce pays. Comme il s'attaqua aux émirs arabes du voisinage, auxquels il causait des « embarras et des pertes considérables » (4), l'Empereur le prit sous sa protection, transforma les domaines de ces brigands en un thème officiel et fit de leur chef le stratège de ce nouveau gouvernement (5).

Dans ce pays de Lycandos, de Tzamandos, de Larissa et de Symposion, déjà colonisé par Mleh, on installa au onzième siècle Sénakhérim, roi de Vaspouragan (6), puis Kakig, roi de Kars (7). Dès 872, l'Arménien Kourtikios possédait la vallée du haut Tokma-sou, où il se soumit à Basile Ier (8). Enfin Sébaste fut le chef-lieu des possessions concédées à Sénakhérim de Vaspouragan (9). Aussi les soldats emmenés par Isaac Comnène, de Sébaste, de

(1) Vasilief, II, p. 31 sqq., Vogt, p. 324, Anderson, *Campaigns*, p. 138; — ils ont été dispersés, Kodama, p. 194; — ils ont servi l'Empire en Italie, Théoph. Contin, V, c. 71, Gay, p. 133, Vogt, p. 336; — ils ont été transportés en Thrace, Vogt, p. 298.

(2) Const. Porphyr., *Them.*, p. 33.

(3) *Ibid.*

(4) Kodama, p. 194.

(5) Const. Porphyr., *Them.*, p. 33, 35, Id., *Adm.*, p. 228, voir Schlumberger, *Sig.*, p. 273; Gelzer, *MAbh.*, 21, p. 562.

(6) Voir p. 17.

(7) Voir p. 38.

(8) Téoph. Cont., c. 38, p. 267-268, Cédrénus, II, p. 207, Vasilief, II, p. 31.

(9) Voir p. 17.

Mélitène et de Téphrikè, contre Michel VI Stratiotikos, étaient-ils des Arméniens (1).

Ils avaient, dans la Cappadoce méridionale, d'importantes colonies de soldats, qui avaient fait donner le nom d'Arméniaque à la division militaire de ce pays (2). C'est en Cappadoce que le roi Kakig d'Ani reçut une partie des compensations qu'on lui donna pour l'abandon de son royaume (3). Au delà de Sébaste et de Césarée, vers l'ouest, la véritable colonisation arménienne cessait. On n'y trouvait plus d'Arméniens que sous la forme de garnisons proprement dites (4). Les environs mêmes de Césarée ont toujours été plus grecs qu'arméniens (5).

En revanche, dans le Taurus méridional et en Cilicie, les Arméniens étaient établis depuis le règne de Nicéphore Phocas (6). Ceux des environs de Séleucie ont été invités en 1069 par l'empereur Romain Diogène à coopérer à son action contre les Turcs (7). A Attalia de Pamphylie des matelots arméniens achetèrent à des pirates arabes Saint-Lazare de Galésion, mort en 1054 (8).

Dans la Syrie du Nord, les Arméniens s'étaient implantés en grand nombre. En 978, ils étaient assez forts à Antioche pour y tenter une révolte et envahir le palais du

(1) En 1057, Cédrénus, II, p. 628.

(2) Gelzer, *Themenverf*, p. 96 : la plus grande partie de la division militaire du thème arméniaque est alors formée d'Arméniens émigrés. — Il est curieux de constater ce qu'un Grec moderne, et non des moindres, a pu écrire à ce sujet. Sathas, *Digénis*, p. LXIX : « Vers 800, les Arméniens, enfants gâtés de l'empire Grec, avaient envahi la Cappadoce, y avaient fondé des colonies militaires et, pour humilier l'élément national, avaient imposé leur nom à cette province. »

(3) Voir p. 20.

(4) Const. Porphyr., *Cer.*, II, c. 44, 45; Rambaud, p. 251.

(5) A Soghanly Déré, à Göremé, un peu au sud-ouest de Césarée, les inscriptions des églises et les noms de personnes démontrent que le pays est grec. Les voyageurs ne nous y signalent pas de noms arméniens. Ces inscriptions sont de 1061 et années suivantes. En 1293, les inscriptions et les noms propres y sont encore grecs et non arméniens. Voir Grégoire, *Voyage*, p. 95 sqq., de Jerphanion, *RA*, 1908, II, p. 1 sqq., qui donnent la bibliographie antérieure.

(6) Aboulfaradj, *Syr.*, p. 200.

(7) Attaliatès, p. 137, Skylitzès, p. 684.

(8) Loparev, *BChr.*, 4, p. 367.

gouverneur (1). Quand les Turcs s'emparèrent de la ville à la fin du onzième siècle, c'est aux Arméniens qu'ils l'enlevèrent, assure Matthieu d'Édesse (2). Il y avait des Arméniens à Césarée sur l'Oronte depuis 999 (3), à Hiérapolis depuis 1068 (4) et à Téloukh (5). Édesse était à demi arménienne (6). Sur l'autre rive de l'Euphrate, entre ce fleuve et Mélitène, les Syriens n'avaient pas tenu partout (7) contre les aventuriers arméniens et contre leur manière de procéder. En 1065 encore une bande de pillards arméniens obtint de l'Empereur la concession par diplôme d'une partie du pays de Goubbos et de Claudia; et cela afin « d'être en paix avec eux » (8). L'occupation arménienne de ce pays se poursuivait depuis longtemps : sous Léon le Sage, un Arménien du nom de Tautoucas avait reçu Samosate en échange de ses forteresses de Mésopotamie (9).

Dès lors on comprend qu'Attaliatès ait constaté (10) que, vers 1060, les « hérétiques arméniens remplissaient l'Ibérie, la Mésopotamie jusqu'à Lycandos, Mélitène et lieux voisins ». Pour lui, Romain Diogène, revenant de Syrie en 1069, lorsqu'il eut passé à Tarse, puis à Podandos « rentra

(1) JEAN d'Antioche, p. 5, SCHLUMBERGER, *Ep.*, I, p. 416.
(2) c. 155.
(3) JEAN d'Antioche, p, 40, SCHLUMBERGER, *Ep.*, II, p. 151.
(4) ATTALIATÈS, p. 116.
(5) *Ibid.*, p. 107.
(6) CONDER, *Kingdom*, p. 39, GINDLER, *Baudouin*, I, p. 39, REY, *Colonies*, p. 308 (mais p. 302 : l'élément syrien jacobite y dominait). Un Arménien du peuple sauve Édesse des Arabes en 1038, CÉDRÉNUS, p. 520-521 (voir p. 41). L'Arménien Aboukab et son fils Basile semblent avoir eu un grand pouvoir dans Édesse (Voir p. 43, 84) depuis 1038 jusqu'à la chute de Philarète, où il y aurait eu une réaction syrienne contre les Arméniens. — Les habitants d'Édesse sont Arméniens, Syriens et Grecs, ORDERIC VITAL, (édit. de la Société de l'Hist. de France), III, p. 565. — Ce sont des Nestoriens, des Monophysites et des Chalcédoniens, dit VON DOBSCHÜTZ, p. 364 sqq. — Ils sont Arméniens en majorité, IBN EL-ATHIR, *Kamel*, p. 208, VON DOBSCHÜTZ, p. 365. — Les églises de la ville sont réparties à peu près également entre les Arméniens et les Syriens, REY, *Colonies*, p. 309 et GINDLER, *Baudouin*, I, p. 44. — Sur l'archevêché arménien d'Édesse, voir p. 72.
(7) Dans le pays de Mélitène, il y a de nombreux Syriens depuis le règne de Nicéphore Phocas, MICHEL, III, p. 130 sqq., ABOULFARADJ, *Eccles.*, p. 413-414. Ils y ont encore des monastères en 1033, ABOULFARADJ, *ibid.*, p. 434, et en 1089, *ibid.*, p. 460.
(8) MICHEL, III, p. 163. — Au bord de l'Euphrate, au sud-ouest de Mélitène.
(9) Const. PORPHYR., *Them.*, p. 30; *Adm.*, p. 226; SCHLUMBERGER, *Sig.*, p. 316.
(10) P. 97.

dans le pays des Romains », τῃ Ρωμαίων (1), c'est bien dire qu'il sortait d'un pays étranger, de celui des Arméniens. Les Croisés, du reste, venus peu après, se dirent en pays arménien dès qu'ils eurent quitté Héraclée de Cappadoce (2). Pour Michel le Syrien (3), une fois Sénakhérim installé dans Sébaste, les Arméniens « se répandirent dans toute la Cappadoce, dans la Cilicie et dans la Syrie ». Si bien qu'au douzième siècle, Saint-Nersès de Lampron était en somme très près de la vérité en écrivant (4) : « A l'époque où les Francs arrivèrent, toute la Mésopotamie, la Syrie, la Cælésyrie, la Cilicie, la Pamphylie, la Cappadoce et tout le pays de Kamir étaient peuplés d'Arméniens. »

Saint-Nersès ajoute que tous ces Arméniens avaient « des chefs à leur tête », ce qui est parfaitement exact. Car ces soldats turbulents et indisciplinés, que l'Empire avait installés ou supportés dans tout le massif montagneux de Mélitène et de Sébaste, à Tarse et à Antioche, avaient gardé leur organisation nationale et ne s'étaient pas soumis à celle de Byzance.

Ils avaient obstinément refusé de s'entendre avec le clergé grec (5). Ils avaient donc leurs évêques propres dès le

(1) P. 120.

(2) TUDEBODE (dans *Rec. occ.*, III), IV, 2, p. 30, 4, p. 32, ÉTIENNE DE BLOIS, *Lettre 2, HEp.*, p. 150.

(3) III, p. 133.

(4) *Rec. Arm.*, I, p. 576.

(5) Sur la question de la mésintelligence religieuse entre les Grecs et les Arméniens voir la bibliographie et une orientation générale dans GELZER, *Anfänge* et *Armenien*, qui est impartial, dans PETIT, *Arménie*, et dans TOURNEBIZE, p. 533 sqq., qui jugent en catholiques romains, et dans ORMANIAN (*L'Église arménienne*, Paris, 1910. in-8, *passim*), qui présente l'opinion commune arménienne.

Entre les Grecs et les Arméniens, il y a de nombreuses discussions sur le culte et sur le dogme. La principale querelle porte sur la formule adoptée par le concile de Chalcédoine pour définir la dualité des natures dans la personne du Christ. Les Arméniens la rejettent et, avec elle, le concile. — Les Arméniens poursuivaient impitoyablement ceux des leurs qu'ils soupçonnaient de travailler à l'union avec les Grecs. Pour cette raison, ils déposèrent le patriarche Vahan en 969 (MIKELIAN, p. 77). Ils maltraitèrent en 977 saint Grégoire de Narec (LEBEAU, XIV, p. 176), qui n'obtint le repos qu'en faisant envoler des pigeons qu'il avait fait servir rôtis sur sa table un vendredi. Ils considèrent Philarète, de religion orthodoxe grecque comme un étranger, MATTHIEU, c. 106.

De leur côté, les Grecs déploraient l'hérésie arménienne; ils l'accusaient d'avoir

dixième siècle, à Sébaste, à Larissa, à Tarse, à Antioche (1). Au onzième siècle, leur archevêque d'Édesse avait des suf-

attiré la colère de Dieu sur l'Empire. Attaliatès, p. 97, à propos des malheurs de 1067 : « Il est évident qu'un tel bouleversement de peuples, une telle perte de sujets pour l'Empire est un effet de la colère divine contre les hérétiques d'Ibérie, de Mésopotamie, jusqu'à Lycandos, à Mélitène et aux contrées voisines, contre ces Arméniens, sectateurs de Nestorius et partisans des acéphales. Quand le péril atteignit les orthodoxes, les vrais fidèles étaient désorganisés. » Mêmes idées dans Skylitzès, p. 687. — Elles ont conduit les Grecs à faire de grands efforts pour ramener les Arméniens à la vraie foi. Comme les Arméniens se défendirent avec indignation, il y eut lutte, véritable persécution et redoublement de haine entre les deux confessions et les deux races. La tolérance a été rare chez les Byzantins. Celle de Basile II lui a valu une telle reconnaissance de la part des Arméniens qu'ils l'ont d'emblée converti à leur rite, Kiracos, p. 47. Le fait est qu'il a obligé le clergé grec de petite Arménie à laisser en repos le clergé arménien de ce pays, Açoghik, III, c. 43, p. 210, voir Gelzer, *MAbh.* 21, p. 584 et Schlumberger, *Ep.*, II, p. 172. — Les Grecs ont envoyé des dissertations aux Arméniens qui répondirent longuement. En 986, il y eut un échange d'arguments entre le métropolitain grec de Mélitène et le patriarche arménien Katchig, Matthieu, c. 25, Açoghik, III, c. 20 et 21, p. 148 sqq. — La polémique des Grecs contre les Arméniens fut très active au milieu du onzième siècle, Bréhier, *Schisme*, p. II-III, 243, Kr., p. 154-155, Dimitrakopoulos, 'Εκκλ. Βιβλιοθ., p. έ-ή.

Les Grecs ont persécuté le clergé arménien à Antioche, sous Tzimiscès (Michel, III, p. 132), dans les provinces de Sébaste et de Mélitène en 986 (Açoghik, III, c. 20, p. 149), dans l'Amanus, où Romain III Argyre réquisitionna tous les moines pour faire d'eux des archers en 1031 (Arisdaguès, p. 41-42). Après l'annexion d'Ani, le catholicos Pierre fut retenu trois ans (1048-1051) à Constantinople avant d'être autorisé à se rendre à Sébaste, auprès des fils de Sénakhérim du Vaspouragan, où il mourut en 1058 (Matthieu, c. 74, 81, Arisdaguès, p. 69, 71, 86, Kiracos, p. 50, Samuel, a. 1054, Gfrörer, III, p. 655-656, Schlumberger, *Ep.*, III, p. 491, 494). A la mort du patriarche arménien Pierre, à Sébaste, l'Empereur fit venir à Constantinople le vicaire qu'il s'était donné de son vivant, son neveu Kakig, le menaça de déposition et le poursuivit en vain pendant trois ans, pour l'amener à l'union avec l'église grecque. En 1063, Kakig fut enfin autorisé à s'établir à Tavplour, près de Koukousos, Arisdaguès, p. 88 (Tavplour près de Darenda) et p. 89, Samuel, a. 1060 sqq., — Tavplour doit être Khurman-Kaleh, entre Azizieh et Albistan, Wilson, *Handbook*, p. 272, — Matthieu, c. 85, 89 : « Nous avons entendu dire que les Romains le soumirent à l'épreuve du feu et qu'il traversa les flammes sain et sauf. Ils racontent eux-mêmes ce fait sans pouvoir cacher leur dépit », Gfrörer, III, p. 656, Bréhier, *Schisme*, p. 244, croit qu'il y eut alors une longue vacance du siège patriarcal arménien. Kakig mourut en 1065-1066, Matthieu, c. 89.

Les Arméniens ont dû aller fréquemment soutenir des discussions religieuses à Constantinople. Ils n'ont pas eu toujours à y pâtir par trop de l'ardeur religieuse des Grecs; ce fut le cas du docteur arménien Léon, en 974 (Matthieu, c. 16) et du docteur Samuel, mandé à Constantinople par l'empereur Basile II vers 1007 (*Ibid.*, c. 33-34). Mais les princes Adom et Abouçahl, et l'ancien roi Kakig d'Ani furent mortifiés d'être retenus à Constantinople pendant trois ans, de 1060 à 1063, comme des coupables; d'y être menacés de recevoir le baptême grec, comme s'ils n'étaient pas déjà chrétiens, et d'y être soumis à des réquisitoires fréquents contre leur foi, Matthieu, c. 85, 93.

En 1071, les efforts des Grecs pour convertir les Arméniens avaient échoué; leur seul résultat avait été d'augmenter la division entre eux.

(1) Sébaste et Larissa, Açoghik, III, c. 20, p. 149 en 986; Tarse et Antioche, *Ibid.*, c. 31, p. 196; sur tous, voir Gelzer, *MAbh.* 21, p. 563.

fragants à Mélitène, à Gaban, à Gargar et à Samosate (1). Leur patriarche les avait suivis; il s'était installé à Sébaste en 1051, puis à Tavplour en 1063 (2), puis à Tzamandos (3). Il avait surtout commis un acte d'indépendance que les Byzantins devaient taxer de trahison; il était entré en rapports amicaux avec Rome (4). Par là, les Arméniens montraient clairement qu'ils renonçaient à s'entendre religieusement avec Byzance.

Ils ne lui étaient pas beaucoup plus liés en politique. Car ils avaient conservé à leur tête leurs chefs et leurs rois; ceux-ci concluaient entre eux, sur terre d'empire, des alliances de famille (5). Jusque par-devant l'Empereur, s'il faut en croire un Arménien, ses compatriotes prétendaient ne dépendre que de leur Kakig (6), ancien roi d'Ani, présentement simple fonctionnaire impérial, aux yeux des Byzantins, en Cappadoce et dans le Taurus.

L'obéissance de pareils sujets, groupés en si grand nombre dans un pays étendu et propice à la défense, ne fut jamais que très précaire. Dès que les circonstances le leur permirent, elle fit place à l'indépendance, à la révolte et à la trahison. Cette attitude des Arméniens fut la conséquence de l'invasion turque (7). Celle-ci, en décimant l'ar-

(1) REY, *Colonies*, p. 302, VON DOBSCHÜTZ, p. 364 sqq.

(2) Voir note de la p. 72.

(3) Grégoire II, élu en 1065-1066, établit son siège à Tzamandos, MATTHIEU, c. 89.

(4) Les Arméniens, entre 1071 et 1080, ont cherché des secours, même à Rome. Lettres de Grégoire VII à Grégoire II Bahlavouni, JAFFÉ-LÖW., n° 5171-5172, éd. dans JAFFE, *Biblioth.*, II, 421 et 423. Voir MIKÉLIAN, p. 107 (Simada est Tzamandos et non Symnada) et BRÉHIER, *Schisme*, p. 244.

(5) *Kakig, ancien roi* d'Ani, *a épousé la fille de David, fils de Sénakhérim, ancien* roi du Vaspouragan (MATTHIEU, c. 93, ARISDAGUÈS, p. 70). Son fils a épousé la fille d'Aboulgarib de Tarse (DULAURIER, dans MATTHIEU, p. 420; le renseignement lui vient de TCHAMTCHIAN, éd. AVDALL, II, p. 162. Je ne sais de quelle source il est tiré).

(6) Adom et Abouçahl, maltraités par Constantin Ducas qui veut les amener au baptême grec, lui répondent (MATTHIEU, c. 93) : « Nous ne pouvons rien sans Kakig, fils d'Achod, car... il est notre souverain et notre beau-fils (il avait épousé leur nièce); envoie-le chercher, parce que, si nous faisions quelque chose sans lui, il nous ferait brûler à notre retour chez nous. » Kakig dit à l'Empereur : « Je suis souverain moi-même et fils de souverains d'Arménie, et tout ce royaume est sous mes ordres. »

(7) Quand les Grecs se retirèrent vaincus par les Turcs, les Arméniens se maintin-

mée grecque, en affaiblissant l'autorité impériale dans ces régions éloignées de Constantinople, rendit les services militaires des Arméniens plus nécessaires que jamais, obligea l'Empire à fermer les yeux sur leurs agissements et leur permit de se conduire impunément, suivant les circonstances, en pillards éhontés, en révoltés ou en ennemis.

Ils se sont réjouis des progrès des Seldjoucides, qu'ils ont même favorisés (1). Les Arméniens d'Ibérie et de Mésopotamie parurent peu redoutables aux Turcs, contre lesquels ils ne voulaient pas se battre pour Byzance (2). Ils ont déserté en masse et amené les Turcs dans l'Empire (3). La perte d'Ani, enlevée aux Grecs par les Turcs en 1064, paraît bien n'avoir pas été consommée sans quelque connivence et de l'Arménien Pancrace, qui laissa cette place sans approvisionnements et sans soldats (4), et des habitants, qui essayèrent d'acheter la clémence de l'ennemi (5). En 1065, les Arméniens « Benè Bazrig » profitèrent de l'invasion turque pour se révolter contre l'Empereur et traiter en brigands le pays de Claudia et de

rent dans les montagnes et les forteresses; ils avaient reçu le commandement des Grecs (Aboulfaradj, *Syr.*, p. 302-303).

(1) Les Arméniens ont désiré et favorisé l'invasion turque, Gfrörer, III, p. 818, Fischer, p. 179, Merttschian, p. 94 sqq., Chalandon, *Al.*, p. 12, Bréhier, *Schisme*, p. 242, Tournebize, p. 138, Jorga, I, p. 41, 67-68-69 : « Par les Arméniens, la route fut facilitée aux Turcs des monts d'Arménie au Taurus Cilicien, du Tigre à la Méditerranée. » Outre les textes cités dans les notes qui suivent, voir aussi *EH*, II, c. 4, p. 59, Aboulfaradj, qui, racontant la défaite de Romain Diogène à Manzikert, s'écrie (*Syr.*, p. 268) : « Dieu soit loué ! qui a abaissé les orgueilleux. » Éloge de Mélikchah, qui a donné le repos à l'Arménie (dans Matthieu, c. 104, Samuel citant Sarkavag, p. 451), qui a bien accueilli le patriarche arménien (Sarkavag, *ibid.*, p. 455). Sur la tolérance religieuse des Turcs, qui fut politiquement très habile, voir A. Müller, II, p. 86.

(2) Cédrénus, II, p. 571, Zonaras, XVII, c. 25, p. 637.

(3) Kékauménos, c. 50.

(4) Attaliatès, p. 80.

(5) *Ibid.* p. 81. Pancrace ou Bagrat a peut-être été calomnié par les Grecs. Sa conduite apparaît tout autrement désintéressée et prévoyante dans une inscription d'Ani (Voir p. 37). Il faut aussi reconnaître que, contrairement aux affirmations des Arméniens, Byzance n'a pas accablé d'impôts, sans organiser leur défense, la ville d'Ani et le pays arménien annexés à l'Empire. Ani a été fortifiée par un gouverneur byzantin (Voir p. 33). Elle a vu ce même personnage, puis les Arméniens que Byzance avait mis à sa tête, diminuer les impôts (Voir p. 39).

Goubbos (1); ils attaquèrent les voyageurs, les villages, les couvents et ils vinrent jusque dans Mélitène piller le palais du gouverneur (2). L'Empire, ne pouvant les châtier, leur concéda les terres où ils s'étaient établis. Vers le même temps, non loin d'Erzeroum, Ivanè, fils de ce « Liparit qui avait vaillamment combattu pour les Grecs en 1049 » (3), mécontent de l'Empire, appela les Turcs et dirigea leurs incursions en Chaldée (4).

Les Grecs accusent les Arméniens de l'armée de les avoir trahis à Hiérapolis en 1068 (5) et de n'avoir alors reçu cette ville de l'Empereur que pour le bonheur de l'ennemi (6). Ils reprochent à ceux de Tzamandos de n'avoir pas secouru Amorium, attaquée et pillée par les Turcs pendant que l'Empereur était en Syrie en 1068-1069 (7); à ceux de la Mésopotamie occidentale, entre Mélitène et Kélésinè, d'avoir massacré les Grecs de l'armée de Philarète, mise en déroute par les Turcs non loin de Mélitène (8). Il n'est pas impossible que les Arméniens aient volontairement laissé échapper en Cilicie les Turcs revenant du sac d'Iconium en 1069 (9), et même qu'ils aient contribué par une trahison sur le champ de bataille au désastre de Romain Diogène à Manzikert (10).

(1) MICHEL, III, p. 162 sqq. — JORGA, I, p. 47 : vers 1065-1067, les Turcs ont trouvé aux environs d'Alep, dans les rebelles indigènes soulevés contre la fiscalité et les agissements des fonctionnaires byzantins, leurs alliés naturels. Ils y ont été accueillis, comme en Arménie, en libérateurs, par la population, qui était arabe ou syrienne et dès lors ennemie de Byzance orthodoxe.

(2) MICHEL, III, p. 164.

(3) Voir p. 22 pour Liparit et p. 42 pour Ivanè.

(4) ARISDAGUÈS, p. 111-113.

(5) *Ibid.*, p. 113, SKYLITZÈS, II, p. 674.

(6) ATTALIATÈS, p. 116.

(7) Voir GFRÖRER, III, p. 714.

(8) ATTALIATÈS, p. 135, GFRÖRER, III, p. 727. 738. Le refus des troupes de Mélitène de rejoindre celles de Mésopotamie en 1067 (ATTALIATÈS, p. 93) ne serait-il pas un acte indigène anti-grec?

(9) GFRÖRER, III, p. 736.

(10) Romain Diogène, ayant passé le Sangar, renvoya beaucoup de troupes du pays : « Il craignait de voir leurs chefs désirer la victoire de l'ennemi », SKYLITZÈS, p. 690

Un peu auparavant, les fils de Sénakhérim, Adom et Abouçahl, s'étaient attirés la colère de Romain Diogène par leur conduite équivoque, lorsque l'armée de Manuel Comnène fut écrasée par les Turcs en 1070, près de Sébaste, leur capitale (1). A l'arrivée de l'Empereur dans cette ville en 1071, les Grecs du pays vinrent lui dire : « Lorsque nous fûmes vaincus par l'émir, les Arméniens étaient plus acharnés contre nous que les Turcs eux-mêmes. » C'était, dit l'Arménien Matthieu d'Édesse, une « calomnie ». Mais l'Empereur n'en jugea pas ainsi : il fit mettre à sac la ville de Sébaste et il en chassa les deux princes Ardzrouni, « jurant qu'à son retour de la guerre, il détruirait la royauté des Arméniens » (2). Adom et Abouçahl ne durent leur salut et la prolongation de leur règne qu'au désastre de l'Empereur à Manzikert. Leur histoire, depuis lors, nous est inconnue (3); mais lorsqu'ils moururent de mort violente vers 1079 ou 1080 (4), il est fort probable qu'ils avaient su obtenir des Turcs la reconnaissance de leur autonomie

(Gfrörer, III, p. 762 : Ces chefs sont les Arméniens de Sébaste, Bizou et Tzamentav). — Michel, III, p. 169 : « Les troupes des Arméniens, que les Grecs voulaient contraindre à adopter leur hérésie, prirent la fuite les premières et tournèrent le dos dans la bataille. » A Manzikert « les Cappadociens » ont lâché pied (Attaliatès, p. 161, Skylitzès, p. 698; ce sont des Arméniens, appelés Cappadociens par habitude des Byzantins d'éviter le mot Arménien, Gfrörer, III, p. 784). — L'Arménien Arisdaguès tient un tout autre langage (p. 144) : « Malgré les menaces faites par l'Empereur contre notre nation, il dut admirer l'héroïque bravoure des Arméniens, auxquels il fit alors d'extravagantes démonstrations d'amitié et des promesses irréalisables. » — En 1071-1072, le patrice arménien Aristagès passe aux Turcs, Aboulfaradj, *Syr.*, p. 264.

(1) Remarquer qu'Attaliatès, racontant (p. 147) la marche de Romain Diogène en 1071, dit que, près de Sébaste, il a vu les traces du désastre de Manuel Comnène en 1070; même chose dans Skylitzès, p. 691.

(2) Matthieu, c. 103.

(3) Aboulfaradj raconte (*Syr.*, p. 272) que Romain Diogène, dans la lutte qu'il soutint contre les Ducas après avoir été libéré par le sultan des Turcs « arracha les yeux au patrice de Petite Arménie, Bar Sanchérib, qui était venu à lui ». Cependant Matthieu, contemporain des faits et très porté à recueillir tout ce qui peut grossir son réquisitoire contre les Grecs, n'a rien raconté de tel.

(4) Matthieu place indirectement en 1079-1080 la disparition des rois arméniens, en racontant à cette date et en disant avoir vu de ses yeux, la fuite en masse de toute la population, terrorisée par les Turcs, vers Tarse, Marach et Télouk (c. 118), villes alors occupées par Philarète. On accourait vers lui, parce qu'il était le seul défenseur qui restât aux Arméniens.

et qu'ils allaient chercher leur mot d'ordre, moins à Constantinople qu'auprès de Kakig, l'ex-roi d'Ani (1).

Celui-ci n'avait jamais été satisfait du traitement que lui firent les Grecs. Ils l'avaient nommé magistros; ils lui avaient donné un palais à Constantinople, une pension annuelle, de grands domaines en Cappadoce et dans le Taurus (2); ils le laissèrent épouser la fille de David Ardzrouni, seigneur de Sébaste et héritière des possessions de ce prince (3). S'ils crurent, par ces prévenances, l'avoir solidement attaché à eux, ils tombèrent dans une grave erreur. Car l'ancien roi d'Ani n'était pas content de son sort (4) : il ne se croyait pas assez payé de ce qu'il avait cédé à l'Empire (5); il se sentait un exilé au milieu des Grecs (6); il s'indignait d'avoir à leur expliquer sans cesse pourquoi il voulait garder sa confession religieuse. Il voyait avec colère les Grecs assaillir constamment ses compatriotes de leurs promesses ou de leurs menaces pour les amener à leur foi. Une dernière visite à Constantinople, où il lui fallut subir les assauts des théologiens grecs, fit de lui leur ennemi acharné (7). Il dissimula sa colère tant qu'il le fallut (8); on le vit même assister, auprès de Romain

(1) En 1078-1079, Adom et Abouçahl vivaient encore; ils essayèrent en cette année d'arracher le roi Kakig d'Ani aux Grecs qui l'avaient pris et le firent mourir (Voir p. 81).

(2) Voir p. 20.

(3) Arisdaguès, p. 70. — S'il faut en croire Vardan, p. 84, l'impératrice Théodora aurait proposé à Gagic de passer à la religion grecque afin de pouvoir, en l'épousant, devenir empereur de Byzance (dans Tchamtchian, éd. arménienne, II, p. 1039, citée par Brosset, *Ruines*, p. 119, qui doute, non sans raison, de la réalité de cette étrange histoire).

(4) Voici l'avis contraire : Cédrénus, II, p. 559 : il vit en paix dans l'Empire; Attaliatès, p. 80 : il vit dès lors heureux chez l'Empereur qui a tenu sa parole. Pas un mot de récrimination dans Thomas continué, éd. Brosset, p. 248, ni dans Vahram, *Rec. arm.*, I, v. 121 sqq. — L'hostilité de Kakig contre les Grecs est constatée par Rambaud, p. 518 : théologien barbare, fanatique, féroce ergoteur; par Gelzer, *MAbh*, 21, p. 562 : ingrat.

(5) Voir p. 20.

(6) Le roi Kakig d'Ani « séjourna comme un exilé au milieu de la cruelle et perfide nation des Grecs », Matthieu, c. 65, — il fut détenu dans une île, Samuel, p. 445.

(7) Voir p. 72.

(8) Haine de Kakig contre le métropolitain grec de Césarée; mais, comme « Kakig habitait au milieu des Grecs, il n'avait rien pu lui faire », Matthieu, c. 94.

Diogène, au sac de Sébaste et à la punition des Ardzrouni de cette ville en 1071 (1). Mais, quand cet empereur eut été vaincu et pris par les Turcs, quand surtout il eut été battu, emmené et si maltraité par les siens qu'il en mourut (2), les Arméniens se prirent d'une pitié intéressée pour ce malheureux (3); ils se révoltèrent au nom d'un souverain vaincu, qu'ils avaient cordialement haï et sans doute trahi quand il était fort (4). Kakig fut le premier à donner libre cours à son ressentiment (5).

Il commença par se venger du plus haut représentant en Cappadoce, de ce clergé grec qui avait tant poursuivi ses Arméniens; il saisit l'archevêque de Césarée et il le fit mourir en l'enfermant dans un sac avec son propre chien qu'on affola en le battant (6). Les Arméniens ont essayé

(1) MATTHIEU, c. 103.

(2) Voir p. 61.

(3) MATTHIEU s'exprime en termes haineux sur les persécutions de Romain Diogène; en revanche il le pleure après son supplice, c. 103.

(4) Cela se voit par ce même ch. 103 de MATTHIEU.

(5) On place diversement cette révolte de Kakig. Les uns la mettent en 1066, à la suite de MATTHIEU, qui raconte, c. 94, l'action de Kakig contre le métropolitain grec de Césarée et son entente avec Alp-Arslan, entre des événements de 1065 et 1066; c'est l'avis notamment de GELZER, *MAhb.* 21, p. 563. Il est impossible d'accepter cette date; car, si Kakig avait commis de pareilles atrocités en 1066, jamais Romain Diogène n'aurait eu avec lui en 1071 les rapports pacifiques que nous connaissons (Voir MATTHIEU, c. 103). MATTHIEU nous a du reste dit que Kakig a dû longtemps différer sa vengeance, c. 94. Kakig n'a pas pu commettre toutes les horreurs que lui prête MATTHIEU (c. 94) avant la défaite des Grecs à Manzikert en 1071 (LEBEAU, XV, p. 12). — Mais quand ont-elles eu lieu, entre cette année 1071 et sa mort en 1079-1080? LEBEAU, XV, p. 12 ne précise pas, ni GFRÖRER, III, p. 820. Pour TCHAMTCHIAN (AVDALL, II, p. 159), les violences de Kakig sont de 1078 ou 1079; elles s'expliquent par l'assassinat de Vaçag à Antioche en 1078 (Voir p. 88) et par celui de Khatchatour (ou plutôt Bekhdou Ebikhd, voir p. 41) à Andrioun en 1078-1079 (Voir p. 88). Faute de renseignements précis dans les sources, il est imprudent de choisir une date entre 1072 et 1079 pour les excès de Kakig contre les Grecs.

(6) MATTHIEU, c. 94 : « Le chah Kakig étant parti de la cour de Constantinople, s'en revint en triomphe avec sa suite dans son pays. Il arriva à Césarée de Cappadoce. Déjà irrité contre les Grecs, il fit tomber tout le poids de sa colère sur le métropolite de cette ville, nommé Marc, schismatique et blasphémateur au plus haut point, impie et pervers hérétique. Cet infâme poussait l'effronterie si loin qu'il avait donné à son chien le nom d'Armen... Partout où passa Kakig et où il s'arrêta pour prendre gîte, il ordonnait aux troupes arméniennes de violer les plus illustres dames romaines, voulant ainsi outrager cette nation, car il avait l'intention de ne plus jamais revenir à Constantinople, et d'aller trouver Alp-Arslan et de reprendre possession du trône d'Arménie... Lorsque Kakig fut près de la résidence du métropolite, il eut envie d'aller

d'excuser ce meurtre en insistant sur les persécutions que cet archevêque leur avait infligées et en affirmant qu'il avait par dérision nommé son chien « Armen » (1). La faute eût été bien légère pour une telle punition ! Mais qu'avaient fait à Kakig « ces illustres dames romaines » qu'il fit violer par ses soldats (2) ? En quoi la passion religieuse des Grecs le forçait-elle à les piller (3) et à s'entendre avec les Turcs (4) ? Au vrai, ce sont là des actes de guerre, des actes féroces comme on en commettait beaucoup en ce temps-là. Ils prouvent que Kakig s'est révolté contre les Grecs après la chute de Romain Diogène, qu'il a travaillé au succès des Turcs contre l'Empire et que, dans le pays où il s'est

loger chez lui, et lui envoya les chefs de ses archers. Kyr Marc fit disposer sa maison pour le recevoir, et, de bon gré ou non, il alla au-devant de Kakig avec une escorte de prêtres. Il l'installa dans sa maison et lui servit un magnifique festin... Lorsque le Roi fut un peu excité par le vin, s'adressant au métropolite : « On m'a rapporté, lui dit-il, que tu as un très beau chien. Nous voudrions bien le voir. » Le prélat, comprenant que ces paroles étaient une provocation, les laissa passer sans y répondre. Kakig ayant réitéré sa demande, on appela le chien ; mais il n'accourut pas, car ils n'osaient pas prononcer son nom d'Armen. « Eh quoi, ajouta Kakig, appelez-le par le nom auquel il répond. » Marc, dominé par le vin, appela : « Armen ! Armen ! » Aussitôt l'animal fit un bond avec la rapidité d'un lion ; Kakig, en le voyant, dit : « Ce chien porte donc le nom d'Armen ? » Marc, rougissant, reprit : « Il est gentil, c'est pour cela que nous l'appelons Armen. — Maintenant, nous allons voir, dit Kakig, quel est le plus gentil de l'Arménien ou du Romain. » Un grand sac avait été préparé ; les fantassins de Kakig y précipitèrent l'animal. A cette vue, Marc, persuadé qu'ils voulaient l'emporter, entra en fureur et apostropha durement les gens de service. Kakig fit signe de la main aux siens. Aussitôt, ils saisirent l'infâme métropolite et le jetèrent violemment et en le maltraitant dans le sac, en compagnie de son chien Armen. Et Kakig ordonna de frapper rudement l'animal. Celui-ci furieux se jeta sur son maître et se mit à le déchirer à belles dents. Ils continuèrent une bonne partie de la journée à battre le chien, qui, dans sa rage, faisait couler le sang du maudit hérétique. Marc ne cessait de pousser des cris affreux et des lamentations... Ce fut de cette mort horrible que périt le blasphémateur... Kakig fit ainsi au milieu des Romains ce que jamais personne n'osa faire avant ni après lui. Depuis lors, il ne reparut plus à Constantinople, et refusa constamment de se rendre à l'appel des Romains. » VAHRAM, p. 497, v. 137 sqq ; DARDEL (*Chronique*, dans *Rec. arm.*, t. II), c. 5 ; KIRACOS, p. 53.

(1) MATTHIEU, c. 94 ; voir note précédente.

(2) *Ibid.*

(3) MATTHIEU, c. 94 : « Kakig fit mettre au pillage toute la maison (de l'évêque Marc) ; car c'était un homme fort riche et d'un rang très élevé. S'étant emparé d'immenses trésors d'or et d'argent, ainsi que de ses troupeaux, qui se composaient de 6.000 brebis, 40 paires de buffles et 10 paires de bœufs, il s'en revint chez lui, emmenant en même temps quantité de chevaux et de mulets. »

(4) MATTHIEU, c. 94, cité note 6, p. 78.

maintenu, il n'a cessé de poursuivre l'extermination des Grecs (1). Aussi, le jour où trois d'entre eux, « les fils de Mandalè », parvinrent à l'attirer dans leur fort de Guizisdara, malgré la venue sous leurs murs des Ardzrouni, de Kakig de Kars et de Philarète, empressés à réclamer la délivrance de leur roi, au risque de succomber dans leur isolement sous la coalition de tous ces Arméniens, ils se donnèrent la joie de faire périr leur ennemi et de montrer à ses compatriotes son cadavre suspendu en haut de leurs murailles (2).

Le profit de pareils événements était surtout pour les Turcs, car ils ne pouvaient que gagner à ce que les Grecs et les Arméniens fussent en guerre. Ceux-ci du moins auraient pu, en se tenant étroitement unis, opposer une forte résistance à l'invasion turque; mais il n'en fut rien, car entre les chefs des Arméniens l'entente et la paix ne régnèrent pas.

L'ex-roi d'Ani, époux de la fille de David, fils de Sénakhérim, fut brouillé par ce mariage avec ses beaux-frères, jaloux de voir aller à ce prince une partie de l'héritage paternel (3). Quand les Turcs attaquèrent Sébaste et forcèrent les Ardzrouni à se réfugier à Kavadanek, Kakig, à notre connaissance, ne fit rien pour les défendre (4). En

(1) Comme le prouve la manière dont ceux-ci l'ont traité; voir note suivante.

(2) Sur la mort de Kakig, voir MATTHIEU, c. 119, SAMUEL, p. 453, VAHRAM, p. 497, SAINT-MARTIN, I, p. 376, TCHAMTCHIAN-AVDALL, II, p. 161, DULAURIER, *Rec. arm.*, I, p. 576, LEBEAU, XV, p. 75, SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 490.

Guizisdara n'est pas la ville de Cybistra ou Cyzistra, sur les pentes du Taurus regardant la Cappadoce (Cicéron, *Ad famil.* XV, 4; Ptolémée, V, VI, 15; VII, 7), la Sidéropolis de MAÇOUDI (*Avertiss.*, p. 242), que les Arabes appellent Dhoulkila ou Djosastaroun, IBN KHORDADBEH, p. 80; voir sur cette ville et sur cette identification : DULAURIER, *Rec. arm.*, I, 1869, p. 511, GFRÖRER, III, p. 316, GELZER, *Themenverf.*, p. 48, ID., *MAbh.*, 21, p. 593, RAMSAY, *Asia*, p. 357, LE STRANGE, *Lands*, p. 138, GRÉGOIRE, *BCH.*, 1909, p. 167, TOURNEBIZE, p. 172. — Il faut placer beaucoup plus à l'est, dans la haute vallée du Saros, le fort de Guizisdara ou de Guentrosgavis (TOMASCHEK, *Klein-Asien*, p. 85, ALISCHAN, *Sissouan*, p. 14, 179, 187), où les fils de Mandalè ont été punis de ce meurtre longtemps après, par le prince arménien Roupen (MATTHIEU, c. 207).

(3) Par ordre de l'Empereur, Kakig « entra en possession des domaines de David, mort sans héritier », ARISDAGUÈS, p. 70.

(4) Le fait est de 1059-1060, MATTHIEU, c. 84.

revanche, il était en 1071 auprès de Romain Diogène lorsque ce prince, mécontent d'Adom et d'Abouçahl, voulut les chasser de leur principauté (1). Aussi l'intervention de ces derniers pour obtenir la délivrance de Kakig, emprisonné par les fils de Mandalè, ne fut-elle pas efficace (2); il est probable qu'elle ne fut pas sincèrement active. Mais le principal élément de mort pour les principautés des anciens rois d'Arménie, transplantés par Byzance dans le Taurus, semble avoir été l'apparition et la croissance de celle de Philarète (3).

Cet Arménien (4), courageux et habile (5), bon soldat à ses heures (6), mais très avide et très ambitieux (7), avait été au service de Romain Diogène, qui le fit général en chef des troupes d'Orient (8) et qui lui confia le commandement de l'importante ligne de défense de Romanopolis à

(1) MATTHIEU, c. 103.

(2) *Ibid.*, c. 110.

(3) Généralités sur Philarète dans TCHAMTCHIAN, II, p. 997, éd. arménienne, cité par BROSSET dans LEBEAU, XV, p. 71, cf. LEBEAU, XV, p. 151, 185, SAINT-MARTIN, I, p. 200 (quelques mots seulement, répétant Tchamtchian); BROSSET dans LEBEAU, XV, p. 71-72, FINLAY, II, p. 50, GFRÖRER, III, p. 725 sqq., 772 sqq., CHALANDON, *Al.*, p. 95, JORGA, p. 68-69.

Philarète Vrakhamios dans SCHLUMBERGER, *Sig.*, p. 305, Vakhramés dans *ibid.*, p. 312, de la famille Vrachamios dans SKYLITZÈS, p. 681, ZONARAS, XVIII, c. 12, p. 693. C'est l'adaptation grecque du mot Vahram, qui se prononce avec l'h dure ou aspirée. Philardos ou Philartos dans MICHEL, III, p. 187, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 279, KIRACOS, p. 44, ABOULFARADJ, *Eccles*, p. 452; Farderus, Alfaroudas, dans les auteurs arabes cités par RÖHRIHT, *1 K*, p. 229.

(4) TCHAMTCHIAN, cité par BROSSET dans LEBEAU, XV, p. 71 et par CHALANDON, *Al.*, p. 95, le dit originaire du canton de Varajnounik dans le Vaspouragan; mais il n'y a rien de tel dans les auteurs qui me sont accessibles. Il est simplement « originaire d'Arménie » dans ABOULFARADJ, *Eccles.*, p. 452; « Arménien » dans ANNE, VI, c. 9, p. 299; son enfance s'était écoulée auprès de son oncle, dans le couvent de Zorvri-Gozern, au district de Hisn-Mansour, dit MATTHIEU (c. 106) qui fut son contemporain; et nous voici loin du Varajnounik et du Vaspouragan. Il était originaire du Chirag, au dire de MICHEL (III, p. 173), qui est beaucoup plus récent et qui a raconté sur les débuts de Philarète le véritable roman signalé p. 83.

(5) « De grand courage et de grand sens », ANNE, VI, c. 9, p. 299.

(6) Bon général, il fut cependant battu dans les grandes circonstances et méprisé, ATTALIATÈS, p. 132, SKYLITZÈS, p. 681, ZONARAS, XVIII, c. 12, p. 693.

(7) De vie honteuse, son amour du gain et de la solde le faisait courir après un commandement, ATTALIATÈS, p. 132, SKYLITZÈS, p. 681, ZONARAS, XVIII, c. 12, p. 693.

(8) ANNE, VI, c. 9, p. 299.

Mélitène et à Antioche (1). Il fut battu par les Turcs en 1069 et chassé par eux de Mélitène (2). Il ne semble pas avoir efficacement lutté à Manzikert pour Romain Diogène, ni avoir participé, comme le fit Khatchadour, à sa dernière lutte contre Michel Ducas (3).

C'est pourtant au nom de Romain Diogène, et pour protester contre la fin misérable que lui infligèrent ses ennemis qu'il refusa de reconnaître Michel VII (4) et qu'il agit à sa guise en Cilicie et en Syrie (5). Il a été combattu par Michel à Antioche et en Mésopotamie, mais sans aucun succès (6). Car il avait avec lui une troupe capable d'opérer heureusement et contre les soldats de l'Empereur et contre les bandes turques isolées, et de tenir la montagne contre des armées plus fortes.

Le noyau en était formé par un corps de 8.000 Francs sous Raimbaud (7), qui étaient sous ses ordres au mo-

(1) Mis par Romain Diogène à la garde de Romanopolis (Skylitzès, p. 681) avec une grande partie de son armée (Attaliatès, p. 132), voir Gfrörer, III, p. 725, 737, 772, Jorga, I, p. 68.

(2) Attaliatès, p. 133-134, Ibn el-Athir, *Kamel*, p. 237-238.

(3) Du moins les sources sont muettes à ce sujet.

(4) Indigné du traitement infligé à Romain Diogène, il se révolta, Anne, VI, c. 9, p. 300. Lorsqu'il se soumit à l'empereur Nicéphore Botaniatès, Philarète expliqua sa rébellion par l'avarice de Michel VII, Attaliatès, p. 301. Ses usurpations et sa tyrannie ont commencé en 1072, Matthieu, c. 106.

(5) Philarète était tout à fait indépendant, Attaliatès, p. 301.

(6) Il est possible que l'empereur grec n'ait pas voulu rompre avec Philarète et que, pour maintenir des relations qui pouvaient un jour être utiles à l'Empire, il lui ait envoyé des présents et le titre de sébaste (Petermann, *Beiträge*, p. 106, Chalandon, *Al.*, p. 96). Mais on ne trouve guère ces affirmations que dans le véritable roman raconté sur Philarète (Voir p. 83), par Michel et par Aboulfaradj. En revanche nous savons qu'Isaac Comnène, duc d'Antioche, eut pour mission spéciale de résister à Philarète et de déjouer ses intrigues (Bryenne, II, c. 28, p. 96, Chalandon, *Al.*, p. 96), et qu'en Mésopotamie, le Paléologue, qui revint de ce pays en 1078 (à la même date Isaac Comnène quittait Antioche; et c'est le moment où Philarète se réconcilie avec l'Empire et Nicéphore Botaniatès), y avait été envoyé après le meurtre de Thornig, seigneur de Sassoun, amené et voulu par Philarète, voir p. 88.

(7) Matthieu, c. 106, Ibn el-Athir, *Kamel*, p. 244 : « Au temps de Philarète, près de Karpert, une forteresse appartenait à un homme d'entre les Francs, appelé Afrandji, qui infestait les chemins et qui faisait une guerre à mort aux Musulmans. Hayc le Turcoman le prit par ruse et le fit écorcher. »

ment du désastre de Manzikert ou qui étaient venus le rejoindre depuis lors des diverses garnisons où ils étaient dispersés. Comme il était de tous les généraux byzantins investis par l'Empereur le seul qui fût resté dans le pays après la débâcle grecque de 1071, les individus et les villes fidèles à l'Empire se donnèrent à lui (1). Enfin une foule d'Arméniens et d'aventuriers d'autres nations vinrent volontairement le rejoindre (2). Il se trouva bientôt disposer de 20.000 soldats (3) déterminés à tout et qui, devant vivre sur le pays, en devinrent la terreur.

Voilà comment cet ancien général de l'Empire se transforma en un chef d'aventuriers. Les excès de ses troupes, les duretés de sa domination, les cruautés de sa politique envers les siens, comme envers les Syriens ou les Grecs, furent les seuls souvenirs qui restèrent de lui, après sa disparition, dans la mémoire de ceux qu'il avait fait trembler. On oublia qu'il avait été au service de Byzance pour ne plus voir en lui que l'audacieux et terrible chef de bande. Et l'on raconta à son sujet le roman que voici :

Philarète était un jeune Arménien, robuste, audacieux, hardi à piller et à tuer, que cinquante Arméniens, vivant de brigandage dans la région de Marach au temps de l'invasion turque, rencontrèrent, qu'ils trouvèrent à leur goût et dont ils firent leur chef. Le pays étant resté sans gouvernement régulier, Philarète a pu piller à sa volonté les chrétiens et les Turcs, s'emparer peu à peu de tous les endroits

(1) Pour MICHEL, III, p. 187. Philarète ne fut pas un révolté : « Quand les Turcs envahirent le pays sous Michel (Ducas), les Grecs donnèrent à Philardos l'autorité sur la Cilicie, afin qu'il résistât aux Turcs.. C'est depuis ce temps que les Arméniens furent maîtres des places en Cilicie et en Syrie. » P. 174 : « Dans d'autres manuscrits, nous avons trouvé que Philardos n'avait pas enlevé aux Turcs les pays et les villes, mais que les Grecs le firent régner sur elles pour qu'il les conservât. »

(2) « Une foule d'Arméniens et d'autres réfugiés (ξυγκλύδων ἀνδρῶν) lui formèrent une armée importante », ATTALIATÈS, p. 301. Il avait avec lui des Perses, des Turcs et des Arméniens, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 279.

(3) MATTHIEU, c. 106.

fortifiés de la Cilicie et s'imposer aux Grecs. Ceux-ci furent trop heureux de lui confirmer le commandement de ses conquêtes et de le nommer sébaste (1).

Tout n'est pas faux dans cette histoire populaire. Sans doute, elle a le tort d'ignorer le passé de Philarète au service de l'Empire; mais elle donne une idée assez juste de ce que fut sa vie lorsqu'il eut rompu avec les Grecs après 1071. Fortement retranché dans les défilés du Taurus (2), il se fit un rempart inexpugnable de Marach, qui était dans le commandement que Romain Diogène lui avait confié. Il se trouva bientôt commander depuis Romanopolis et Karpert en Mésopotamie, au delà de l'Euphrate, jusqu'à Mopsueste, à Anazarbe et à Tarse en Cilicie, en passant par Mélitène, Gargar, Ablastha, Raban, Kéçoun et Marach (3). Édesse passa sous son autorité (4). Lorsqu'il entra dans Antioche, qui l'avait appelé après l'assassinat de son duc Vaçag, fils de Grégoire Magistros (5), il était le chef d'un État arménien qui s'étendait de la Méditerranée jusque fort loin dans la vallée de l'Euphrate en couvrant la Cilicie, le Taurus et une partie de la Syrie.

Il n'y était pas le maître absolu, car il n'avait pas pu

(1) Michel, III, p. 173, Kiracos, p. 44, Aboulfaradj, *Syr.*, p. 279.

(2) Il multiplia les retranchements dans les défilés, il en fortifia les issues et il rendit ce pays inexpugnable, Attaliatès, p. 301. — Il se fortifia dans le pays de Djihan et de Mélitène, Michel, III, p. 173.

(3) Philarète vécut indépendant, réunissant à ses possessions les villes impériales et étendant son pouvoir, Attaliatès, p. 301. La nomenclature de ses possessions dans Matthieu, c. 106, 116, Michel, III, p. 173, Aboulfaradj, *Syr.*, p. 272 sqq.

(4) En 1077, Matthieu, c. 116 : « En 526 arm. (inc. le 2 mai 1077). Vasil, fils d'Aboukab, autrefois garde de la tente de David le Curopalate, roi de Géorgie, par ordre de Philarète, marcha sur Édesse. » Six mois d'attaques. Les habitants se soulevèrent contre leur commandant, Léon, frère de Tavadanos, et remirent la ville à Vasil. C'était un homme bon. Aboukab avait jadis résidé dans cette ville et l'avait restaurée. — A la mort de Vasil, Philarète eut encore à réoccuper Édesse en 1083, Matthieu, c. 122. Voir Michel, III, p. 173.

(5) Quand Vaçag, fils de Grégoire Magistros, gouverneur d'Antioche, fut assassiné en 527 arm. (inc. 2 mars 1078), « le corps de la noblesse appela Philarète et lui céda la ville », Matthieu, c. 111 (la noblesse « arménienne », Chalandon, *Al.*, p. 96, — les soldats de Vaçag, Tchamtchian dans Brosset-Lebeau, XV, p. 72). — Ibn el-Athir : Alfarondas, prince d'Antioche. — Philarète s'empara de la souveraineté sur Antioche, Anne, VI, c. 9, p. 300, et Michel, III, p. 173.

garder un pays si étendu sans le confier à des vassaux. A partir de 1072, en effet, on rencontre en Cilicie, lorsque cette province eut échappé à Khatchatour (1) au temps de la débâcle de Romain Diogène, quelques chefs arméniens. Les historiens nationaux se sont bien gardés de les rattacher à Philarète, car ces princes ont fondé des dynasties durables qui ne voulaient à aucun prix avoir eu quelque chose de commun avec ce traître, dont la mémoire était maudite par ses compatriotes (2). Ils ont pourtant été ses vassaux, car ils ont commandé, au temps de sa puissance, sur des territoires qui lui ont incontestablement appartenu (3). L'un d'eux, Abelgarib, serait le petit-fils de ce Kakig qui, resté en Vaspouragan après le départ de Sénakhérim Ardzrouni, s'y serait brillamment fait tuer par les Turcs vers 1042 (4). Il était seigneur de Tarse (5). C'est auprès de lui que se réfugia en 512 arm. (inc. 3 mars 1072) l'anticatholicos Georges, poursuivi par Grégoire II Bahlavouni (6). Il a donné sa fille en mariage à David, fils de Kakig, ancien roi d'Ani (7). Non loin de lui vivait un certain Oschin. Abandonnant ses domaines près de Gantzac, avec son frère Algan, sa femme et d'autres no-

(1) Voir p. 41.

(2) Voici les aménités accumulées contre Philarète en quelques pages par l'Arménien MATTHIEU, c. 106 : sa tyrannique domination; ses usurpations; il fit la guerre aux fidèles du Christ; il s'empara de nombreuses provinces et de villes; il devint l'abomination du désert; il fit périr une foule de personnes; chef impie et infâme; homme scélérat s'il en fut jamais; d'une humeur fantasque et perverse; premier-né de Satan; possédé par le démon; précurseur de l'immonde Antéchrist; quoique chrétien, il était sans foi : désavoué par les Arméniens et par les Romains, il avait la religion des Romains, mais par son père et sa mère, il était Arménien.

(3) SAINT-MARTIN, I, p. 387, LEBEAU, XV, p. 11, DULAURIER, *Rec. Arm.*, I, p. XLIX.

(4) MATTHIEU, c. 63 et 119.

(5) Seigneur de Tarse en 1072, MATTHIEU, c. 105, en 1073, SAMUEL, p. 453. — En 1042 d'après DULAURIER, *Rec. Arm.*, I, p. XLIX, SCHLUMBERGER, *Ep.*, III, p. 480 et CHALANDON, *Comnène*, II, p. 95; cette date est impossible, car Abelgharib n'a pas eu Tarse avant Khatchatour. — En 1072 selon SAINT-MARTIN, I, p. 387, LEBEAU, XV, p. 11. — Sans date précise dans TOURNEBIZE, p. 127, 136, 169. — Sous Alexis Comnène dans ALISCHAN, *Léon*, p. 11 et *Sissouan*, p. 72.

(6) MATTHIEU, c. 105.

(7) Voir p. 73.

bles, il serait venu en 1073 en Cilicie, où il aurait « enlevé aux Sarazins la bonne forteresse de Lampron ». Plus tard, l'empereur Alexis Comnène le reconnut seigneur de Lampron, puis de Tarse avec le titre de sébaste. Il était encore à Tarse à l'arrivée de Tancrède en 1097 (1). Il est la tige des princes arméno-ciliciens de Lampron et de Babéron (2). A Moudaçaroun, près de Kéçoun, commandait en 1072-1073 le prince Kakig, fils de Kourken (3). Dans la forteresse d'Andrioun, qu'il tenait des Romains, vécut jusqu'en 1078-1079 le prince arménien Ebikhd, originaire du Chirag (4). Tous ces princes ont commandé au temps de Philarète dans le pays même dont il fit son domaine; il est difficile qu'ils n'aient pas été en quelque manière ses alliés ou ses vassaux.

Mais il a laissé un si mauvais souvenir à ses administrés (5) qu'ils ont cherché à abolir ou à déformer sa mémoire; pour ne pas reconnaître qu'ils ont dû lui obéir, ils n'ont rien dit ou presque de sa puissance véritable. Il faut la retrouver sous leurs réticences ou sous leurs injures. Les Syriens de Mélitène et du pays d'Édesse ne lui pardonnent pas de les avoir tenus en bride et d'avoir essayé de mettre un terme à leurs interminables querelles religieuses (6). Les Arméniens lui reprochent la création sur ses domaines de deux antipatriarches complètement à sa dévo-

(1) Tchamtchian-Avdall, II, p. 156, Brosset, *Collection*, II, p. 453, Petermann, *Beiträge*, p. 107; Dulaurier, *Rec. Arm.*, I, p. 557; Chalandon, *Comnène*, II, p. 95.

(2) Dulaurier, *Rec. Arm.*, I, p. 558.

(3) Matthieu, c. 105.

(4) *Ibid.*, c. 112.

(5) Voir plus haut n. 2, p. 85 — Les gens d'Antioche haïssaient Philarète qui les pressurait pour payer son armée, Aboulfaradj, *Syr.*, p. 279.

(6) Philarète contraignit dix évêques syriens à ordonner patriarche Abdoun, dont il avait reçu de l'argent, Michel, III, p. 175 (en 1074), Aboulfaradj, *Eccles.* p. 452. — Il leur rendit la liberté de leur personne et de leur obédience moyennant 100 pièces d'or chacun, Aboulfaradj, *Eccles*, p. 452. — Puis il accepta l'élection du patriarche Denys, choisi parce que connu de Philarète, Michel, III, p. 177, Aboulfaradj, *Eccles.*, p. 454 (en avril 1077).

tion (1); ils ne voient guère en lui qu'un odieux usurpateur (2).

C'est qu'il semble n'avoir édifié son pouvoir que sur la ruine de beaucoup de ses compatriotes, en toute première ligne des anciens rois de l'Arménie, établis dans le Taurus. On ne nous a signalé de sa part aucun acte précis d'hostilité contre eux; car les complices de Philarète n'ont pas cru devoir, après sa mort, raconter de tels exploits auxquels ils avaient pris part ou dont ils avaient tiré profit. Pourtant il existe des indications certaines de ce que fut le rôle de Philarète et de ses partisans. Abelgarib, qui a agi contre Kakig d'Ani, était prince de Tarse (3), ville soumise à Philarète. Quand mourut Kakig d'Ani à Kyzistra, Philarète était présent et ne parvint pas ou ne tint pas à le sauver (4); à coup sûr, il ne chercha pas à le venger.

(1) MATTHIEU, c. 106 : Le catholicos Grégoire II a été envoyé par Philarète à Thornig de Sassoun pour l'amener à se soumettre à lui; Grégoire a échoué et n'est jamais revenu auprès de ce scélérat de Philarète. — Ch. 107 : Philarète invita Grégoire II à revenir à son siège. Refus. Mais Grégoire consentit à ce que Philarète donnât la dignité de catholicos au seigneur Sarkis, neveu du seigneur Pierre. Il envoya à Sarkis le voile, la crosse et la croix qui avaient appartenu à Pierre. Philarète ordonna qu'une réunion d'évêques, de pères de couvents et de moines eût lieu, et le seigneur Sarkis reçut l'onction à Honi, district de Dchahan. C'était un saint homme. — Ch. 115 : en 526 arm. (inc. 2 mars 1077), mort du catholicos Sarkis. Sur sa recommandation, on le remplaça par l'évêque Thoros, surnommé Alakoçig, son coadjuteur, qui était un habile musicien. La consécration se fit à Honi. — Ch. 124 : en 534 arm. (inc. 28 févr. 1085), l'émir Bouldadj enleva le Dchahan à Philarète. Sur le refus du catholicos Thoros d'aller rejoindre Philarète à Marach, celui-ci proposa la dignité de catholicos à Jean, archevêque du couvent de l'Image de la Sainte-Mère de Dieu. Refus. Puis « Paul, abbé du couvent de la Sainte-Croix-de-Varag, fut consacré catholicos à Marach, d'après l'ordre de Philarète ». Paul abandonna son siège au bout de quelques jours (note p. 422 : au bout de six mois; il mourut en 550 arm = inc. 24 février 1101, suivant VARTAN, en 1093, suivant MATTHIEU, c. 140). — Ch. 126 : « Le seigneur Paul siégea à Marach d'après l'ordre de Philarète, et non d'après la volonté de Dieu. »

(2) Voir n. 2, p. 85.

(3) MATTHIEU, ch. 119; — voir p. 85.

(4) MATTHIEU, c. 119 : En 1079-1080, prise de Kakig à Guizisdra par les fils de Mandalè. Huit jours après, les troupes arméniennes se réunirent pour attaquer cette place, avec Kakig, fils d'Apas, de Kars, ainsi que les fils de Sénakhérim, Adom et Abouçahl, et les autres chefs arméniens. Siège. Le scélérat Philarète fit dire aux ravisseurs : « Comment avez-vous osé attenter à la personne d'un souverain? Maintenant, que vous lui rendiez la liberté ou que vous le reteniez, ce sera votre perte. » Alors ces Romains étranglèrent le roi d'Arménie et suspendirent son corps au rempart. — Noter que les premières possessions de Philarète sont dans le pays de Kakig d'Ani, vers le sud et l'est de Lycandos.

Tous les Arméniens de haut lignage disparaissent alors en un an ou deux, dans des circonstances tragiques dont on ne nous a pas fait le récit détaillé et satisfaisant. Après Kakig d'Ani, la mort atteignit les Ardzrouni Adom et Abouçahl (1), puis Kakig de Kars (2); Vaçag, duc d'Antioche, périt assassiné (3); à Andrioun, Ébikhd fut empoisonné (4); dans le Sassoun, Thornig fut mis à mort par les Turcs (5). L'intervention de Philarète n'est affirmée que contre ce dernier, auquel il a fait la guerre et dont il accepta la tête, comme un présent précieux, de la part du Turc qui l'avait tué (6). Mais s'il ne nous est pas raconté qu'il ait agi contre les autres princes, nous savons bien que leur mort lui a été utile (7), qu'elle l'a débarrassé de concurrents très redoutables au commandement des Arméniens,

(1) Saint-Martin, I, p. 368, 376, Dulaurier, notes à Matthieu, p. 375, Id., *Rec. Arm.*, I, p. 576, n. 3.

(2) Kiracos (p. 55) le fait mourir sous Romain Diogène entre 1067 et 1071. Mais, comme il est signalé parmi les défenseurs de Kakig d'Ani en 1079 (Matthieu, c. 119) il est vraisemblable qu'il est mort peu après ce prince, Saint-Martin, I, p. 376.

(3) Matthieu, c. 111 : « A cette époque (527 arm = inc. 2 mars 1078), périt le prince, Vaçag, duc d'Antioche, fils de Grégoire Magistros et frère du seigneur Grégoire (le catholicos). Il fut tué dans la rue du Marché de cette ville, par les perfides Romains. Au moment où il passait dans cette rue, deux hastaires se présentèrent comme pour lui rendre hommage; ils tenaient une lettre supposée et, tandis qu'il s'inclinait pour la recevoir de leurs mains, ils le frappèrent d'un coup de hache sur le front, entre les yeux. Ainsi succomba Vaçag. »

(4) Matthieu, c. 112 : le prince arménien Ébikhd, guerrier illustre, originaire du Chirag, contraint au baptême par les Romains, malade dans sa forteresse d'Antrioun, fut empoisonné par un moine que l'Empereur lui avait donné, en 1078-1079.

(5) Ce Thornig réunit contre Philarète 50.000 fantassins et 6.000 cavaliers; il commandait à Arsamosate, dans le canton de Hanzith, Matthieu, c. 106. — Attaqué dans un banquet par Amer-Kapher, il « saisit un couteau et ouvrit le ventre de l'émir. Prenant les autres émirs par la tête, il la leur écrasa l'une contre l'autre ». Néanmoins, il succomba, *ibid.*, c. 107.

(6) Attaqué par Philarète, Thornig resta maître du champ de bataille, Matthieu, c. 106. — Après son meurtre, sa tête fut portée à Philarète, qui eut la barbarie de se faire une coupe de son crâne et d'envoyer le reste au prince de Népherkert, *ibid.*, c. 107. — Cela en 1077.

(7) Il y eut en cette année 1079 un grand bouleversement dans le Taurus. Les Arméniens y perdirent tous leurs anciens rois. Ils furent livrés sans défense « aux hordes sanguinaires et féroces des Turcs » et torturés par la famine, par le manque de sécurité et de repos. C'est alors qu'ils se réfugièrent « par masses et par milliers en Cilicie jusqu'à Tarse, à Marach, à Déloukh et dans les environs », c'est-à-dire sous la protection directe de Philarète (Matthieu, c. 118), dont la puissance et l'importance se trouvèrent dès lors considérablement accrues.

et qu'elle lui a valu, avec presque tous les domaines des disparus, la haine de leurs amis et de leurs historiens (1).

Il la mérita du reste par sa seule conduite envers les Turcs. Pour obtenir d'eux la permission de vivre, il leur paya tribut (2) et il travailla à leur livrer ceux de ses compatriotes qui lui résistèrent (3). Cependant, les villes de Cilicie, celles d'Antioche, d'Édesse et de Mélitène continuaient à se réclamer de l'Empire. Philarète n'y pouvait commander avec quelque chance de durée qu'au nom et comme mandataire de Byzance. Il réclama donc de Constantinople une investiture qu'il obtint facilement de Nicéphore Botaniatès, trop heureux de retrouver dans ces parages, où il ne commandait plus guère, avec un vassal, de puissance notoire, une armée qu'on pût enfin opposer aux Turcs au nom de l'empire grec (4).

Cependant, tandis que Philarète, en multipliant les intrigues, les meurtres et les coups de force, grandissait rapidement, tandis qu'il s'annexait les principautés des autres Arméniens, qu'il maîtrisait sur ses domaines Arméniens, Syriens et Grecs, qu'il ménageait les Turcs et qu'il se rapprochait de Byzance, les Turcs passaient à leur gré l'Euphrate et le Taurus et se précipitaient librement dans l'Empire; ils étaient sans inquiétude sur une intervention possible du pays arménien qu'ils laissaient derrière eux, car il était coupé de Constantinople, divisé par de profondes dissensions intestines et plus enclin à traiter avec eux qu'à les combattre.

Voilà comment les Arméniens, réunis sous le commandement de Philarète et revenus par lui à la suzeraineté

(1) Au vrai, Philarète a réuni contre lui les Turcs, que sa puissance inquiétait; les Grecs, qui n'avaient pas confiance en lui; les Syriens, qui étaient ses victimes; et les Arméniens, qui avaient beaucoup à lui reprocher.

(2) Aboulféda, III, p. 255, Weil, III, p. 129.

(3) Comme Thornig de Sassoun, voir p. 88.

(4) Attaliatès, p. 301, Skylitzès, p. 741; Chalandon, *Al.*, p. 96, Jorga, p. 69.

byzantine vers 1078, ne furent pas alors plus utiles à l'Empire contre les Turcs qu'ils ne l'avaient été avant 1071, lorsqu'ils se conduisaient en sujets indociles, ou après cette date lorsqu'ils s'étaient révoltés contre lui. Dans cette partie de l'État grec, contre l'invasion turque triomphante, la présence des Arméniens ne fut pour l'Empire ni un surcroît de force ni une défense plus efficace. Bien au contraire. En complétant le mal commencé par les mercenaires francs et par certains Grecs, elle acheva de désorganiser la résistance chrétienne dans l'Asie byzantine contre les Seldjoucides.

Les divers essais d'autonomie politique et d'action isolée contre les Turcs, tentés en Asie avec des fortunes diverses entre 1071 et 1081, soit par les Francs, soit par des Grecs, soit par les Arméniens, eurent ce résultat commun, même lorsqu'ils n'amenèrent pas la guerre entre leurs auteurs et Constantinople, d'augmenter la division des forces byzantines et de contribuer, en désarmant l'Empire où l'on se préoccupait peu alors de la défense commune, à précipiter l'invasion et le triomphe des Turcs (1).

(1) Arisdaguès, p. 111 : Les divisions grecques attirent les attaques turques.

CHAPITRE II

Occupation de l'Asie occidentale par les Turcs

Lorsque le gouvernement grec comprit qu'il lui fallait renoncer à repousser les Turcs, il imagina de les prendre à son service (1). Il leur dut son triomphe sur les rébellions, en Asie, du Franc Hervé (2) et du Franc Roussel, allié avec Jean Ducas (3); en Europe, de Nicéphore Bryenne et de Basilacès (4).

Ces étranges défenseurs de l'Empire eurent aussi la plus large part et le plus grand profit (5) aux révolutions qui amenèrent l'avènement de Nicéphore Botaniatès (6), puis celui d'Alexis Comnène (7).

Ce n'était pas une nouveauté à Byzance que l'enrôlement en masse des Barbares qui déchiraient l'État : jus-

(1) Il y avait longtemps que Constantinople occupait des Turcs à son service, voir p. 15. — Elle avait accueilli de son mieux les généraux turcs ou les princes seldjoucides en révolte contre le Sultan, voir p. 101. — L'empereur Romain Diogène était sorti de captivité en 1071 comme allié du Sultan (ATTALIATÈS, p. 166); il avait reçu de lui une escorte (*Ibid.*, p. 167); il attendit ses secours en Cilicie (*Ibid.*, p. 172, BRYENNE, I, c. 25, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 272).

(2) Sous Michel VI, voir n. 1, p. 65, CÉDRÉNUS, II, p. 617-619.

(3) Appel aux Turcs contre Roussel et Jean Ducas, ATTALIATÈS, p. 189, 192. BRYENNE, II, c. 17; — contre Roussel seul, ANNE, I, c. 1-3, p. 15-23, BRYENNE, II, c. 21-22; — voir p. 66.

(4) ATTALIATÈS, p. 288, 289, 291, BRYENNE, IV, c. 2, p. 10-12, voir p. 62.

(5) Entre les rivaux grecs en lutte, ils se vendirent au plus offrant, ATTALIATÈS, p. 199, 240-241, BRYENNE, II, c. 21-22, ANNE, I, c. 1, p. 14, c. 2, p. 16-17. — Ils y ont gagné beaucoup, NEUMANN, *Emp.*, p. 16, 17, 113.

(6) Les Turcs ont aidé à l'élévation de Nicéphore Botaniatès, ATTALIATÈS, p. 215, 239-241, 264-265, ZONARAS, XVIII, c. 18, p. 718, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 276; — il a même réussi à les amener en Europe, ATTALIATÈS, p. 71-72.

(7) Les Turcs ont aidé Alexis contre Botaniatès, ATTALIATÈS, p. 306, ANNE, II, c. 6, p. 109, — ils l'avaient déjà soutenu contre Roussel en Asie (note 2) et contre Bryenne en Europe (note 4).

qu'alors on n'avait eu qu'à se louer de ce procédé, qui remontait à l'empire païen. Il avait permis d'arrêter les invasions, de repeupler des contrées dévastées par la guerre et d'assurer à l'armée un recrutement de premier ordre. Mais cette fois Byzance avait affaire à un peuple qui ne se laissa pas détourner de ses habitudes propres; il conserva au service de l'Empereur son amour pour la vie sauvage et libre des nomades de la steppe. En recrutant leurs armées parmi les Turcs, les chefs byzantins ont tout simplement achevé de perdre l'Asie Mineure.

Déjà les Turcs, depuis leur victoire de Manzikert en 1071, n'avaient cessé de battre, dans l'Asie byzantine désorganisée et divisée, tous ceux qui osaient tenter d'arrêter leurs courses vagabondes. Près d'Antioche et près de Nicée, aux deux extrémités de la Péninsule, ils avaient mis en fuite leurs adversaires, pris les généraux grecs (1) et amené les forces impériales à renoncer à tenir la campagne contre eux (2).

Lorsque l'Empire les prit à son service, ils combattirent pour lui sans changer leur façon de vivre ou leur manière de traiter le pays. On eut alors le spectacle singulier du ravage presque légal de l'Empire par des étrangers qui se couvraient, dans leur action dévastatrice, du nom, des ordres et de la protection de l'Empereur (3). Ils surent profiter de leur titre officiel de soldats de Byzance (4) pour exploiter plus facilement l'Empire et pour y exercer, avec

(1) Isaac Comnène pris et battu près de Césarée vers 1073 (ATTALIATÈS, p. 184, BRYENNE, II, c. 5), le fut encore après 1074, non loin d'Antioche (BRYENNE, II, c. 29). — Le César Jean Ducas subit le même sort, vers 1074, non loin de Nicomédie (BRYENNE, II, c. 18).

(2) MICHEL, III, p. 172 : « Les Romains, ayant été vaincus par les Turcs, ne purent plus jamais s'opposer à ceux-ci; les forteresses et les villages que gardaient les Romains demeurèrent dans la crainte et la terreur. » — Il n'y avait plus d'armée byzantine en campagne en Asie Mineure (ATTALIATÈS, p. 267, ANNE, III, c. 11, p. 178). — En 1078, une armée grecque n'a pas pu dépasser Nicée (ATTALIATÈS, p. 309, BRYENNE, IV, c. 34-39). On ne pouvait plus recruter de soldats en Orient (BRYENNE, IV, c. 4).

(3) ATTALIATÈS, p. 192, 200.

(4) ATTALIATÈS dénonce (p. 306) le danger des traités faits avec des Turcs par des Romains qui s'entendaient contre leurs frères avec ces Barbares.

plus de sécurité, des ravages plus étendus et plus fréquents.

Aussi, comme les habitants des pays de l'Euphrate et de la Cappadoce les aidèrent (1) ou ne les combattirent pas, les Turcs, affranchis par ailleurs d'une résistance byzantine sérieuse, puis amenés par Byzance même, comme mercenaires, jusque dans les parties les plus occidentales du pays, eurent vite fait de couvrir l'Asie Mineure jusqu'à la mer, jusqu'en face de la capitale, de leurs hordes dévastatrices. Deux ans après leur victoire de Manzikert, au fond de l'Arménie, on les signale sur tous les points de la Péninsule (2), de Trébizonde à Milet (3), d'Antioche à Chrysopolis (4), tenant les routes, rançonnant le pays, mettant à contribution les voyageurs, les grands et les villes (5), tant leur succès avait été rapide, tant le champ de leurs pillages s'était facilement étendu.

(1) Voir p. 74 sqq. et EH, p. 65, n. 37, FINLAY, p. 51. HERTZBERG, *BuO*, p. 255, JORGA, I, p. 32 : « Partout on accueillit d'abord avec joie la conquête des Turcs, car ces maîtres vivant de peu, sous la tente, coûtaient moins cher à leurs sujets que les fastueuses monarchies de l'Orient. »

(2) A partir de la mort de Romain Diogène (ATTALIATÈS, p. 183); et surtout depuis la prise de Roussel (*Ibid.*, p. 198; BRYENNE, II, c. 3, SKYLITZÈS, p. 709); à partir de 1072, voir p. 92.

(3) Pour Trébizonde, voir p. 67. Près de Milet, le Mont Latros dut être abandonné par saint Christodule à cause des ravages des Turcs, MIKLOSICH, *Acta*, VI, p. 61-62.

(4) Pour Antioche, voir n. 1, p. 92. — Chrysopolis, depuis que les Turcs, appelés par Michel VII contre Roussel, sont venus à plus de 100.000 hommes jusque dans le pays de Nicomédie (ATTALIATÈS, p. 190), a été utilisée par eux comme un repaire (*Ibid.*, p. 267, 279); leurs incursions jusqu'à Constantinople même sont signalées par Grégoire VII dès 1074 dans des lettres du 1er mars, du 10 septembre et du 16 décembre (JAFFE-LÖWENFELD, n° 4826, 4876, 4911). CHALANDON (*Norm.*, I, p. 236) pense que, dans la lettre du 1er mars, il est question des ravages des Petchenègues en Europe et non de ceux des Turcs en Asie Mineure; les expressions de cette lettre (JAFFE, *Biblioth.*, II, p. 69) sont si vagues qu'à la prendre isolément, on peut accepter cette opinion. Mais il s'agit bien des Turcs dans les lettres du 10 septembre et du 16 décembre, où les ravages déplorés par Grégoire VII sont situés par lui *transmarinis partibus* : de plus, une lettre du 2 février 1074 (JAFFE-LÖW, n° 4823), où il est question d'aider Constantinople contre les Sarrasins, prouve que Grégoire VII pense à secourir l'Empire non point contre les Petchenègues, mais contre des Musulmans, en fait contre les Turcs.

(5) Alexis Comnène et son frère Isaac, après le désastre grec de Césarée (1073), faillirent être pris près de Nicomédie par un parti de 200 Turcs (BRYENNE, II, c. 9-10 sqq.). — Alexis Comnène, revenant d'Amasée avec Roussel de Bailleul (v. 1074), dut s'embarquer à Héraclée, les Turcs tenant la route par terre (BRYENNE, II, c. 27).

Mais ils avaient dévasté et ruiné l'Asie Mineure sans la conquérir. Ils n'avaient voulu ni quitter leur genre de vie préféré, ni échanger leur tente contre une maison, ni s'installer dans les villes pour garder plus sûrement les campagnes (1). Encore moins avaient-ils songé à obtenir de Byzance des cessions territoriales précises, les faisant seigneurs et maîtres d'un pays déterminé, officiellement annexé à leur empire. De tous les traités de ce genre (2), où

(1) Finlay, II, p. 24 : Les Turcs, en Asie Mineure, ont rendu la campagne inhabitable et déserte bien avant d'avoir la force de conquérir les villes. — Neumann, *Emp.*, p. 94, donne une vue rapide, mais très juste, sur la manière dont les courses turques aboutirent, à la longue, à une occupation et à la fondation d'États. — De Guignes, *Huns*, II, p. 186 : Les Turcs, maîtres des plus belles villes de l'Asie, les laissaient aux anciens habitants et vivaient sous des tentes, dans les campagnes voisines, avec leurs troupeaux, se retirant pendant l'été dans les pays les plus septentrionaux et, pendant l'hiver, revenant dans ceux du Midi. — Vambéry, p. 597 : pendant la domination seldjoucide en Asie Mineure, l'élément vraiment turc y a vécu en armes et sous la tente, avec ses troupeaux, abandonnant l'agriculture aux Grecs et aux Arméniens. Les Turcs seldjoucides n'ont pas assimilé la population; elle ne s'est transformée qu'à l'arrivée des Ottomans, au début du quatorzième siècle. — La répugnance des Turcs à se fixer sur le sol est constatée par Jorga, I, p. 33, 77.

(2) Voir sur ce sujet mon article dans Βυζαντίς, II, 1911, p. 101-126.

Les traités entre Byzance et les Turcs seraient les suivants : en 1049-1050, après la prise de Liparit par les Turcs (Voir p. 22), entre Constantin Monomaque et Togrul-beg; en 1071, après la défaite grecque de Manzikert (Voir p. 43) entre Romain Diogène et Alp-Arslan; en 1074, entre Michel VII Ducas et un chef turc dont le nom change suivant les sources; des traités de Soliman, en 1078 avec Nicéphore Botaniatès, en 1080 avec Nicéphore Mélissène.

Y eut-il un traité en 1049-1050? Parmi les Grecs, les uns ne se posent même pas la question (Psellos et Kékauménos, qui sont contemporains); d'autres affirment, que les négociations n'aboutirent pas (Cédrénus, p. 580-581, Zonaras, XVII, c. 25, p. 640-641); Attaliatès raconte même (p. 46) que les brigandages turcs n'ont pas cessé un instant pendant les pourparlers. — Les Arméniens ne connaissent pas de négociations entre Togrul-beg et l'Empereur (Arisdaguès, p. 86, Matthieu, c. 74, Vardan, p. 133-134, Étienne Orbelian dans Saint-Martin, II, p. 75). — Mais les Orientaux qui, musulmans ou chrétiens, vivaient dans l'empire arabe, connaissaient ce traité (Ibn el-Athir dans Saint-Martin, II, p. 216, Makrizi-Blochet, *ROL.*, 8, p. 194, Aboulféda, III, p. 131, Aboulfaradj, *Syr.*, p. 248). — Devant cette contradiction, il semble que les Grecs, ayant eu intérêt à taire un traité qui n'était pas à leur honneur, il faille accepter avec les Orientaux, malgré leur éloignement des faits dans le temps, l'existence de cette paix. C'est ce qu'ont fait Saint-Martin, II, p. 216-217, suivi par Gfrörer, III, p. 472, Weil, III, p. 88, Heyd, I, p. 51, Neumann, *Emp.*, p. 102, Röhricht, *1K*, p. 9. Mais Lebeau, XIV, p. 352, Finlay, I, p. 523, Schlumberger, *Ep.*, III, p. 564 et Jorga, I, p. 43 ne trouvent pas cette opinion des Orientaux suffisamment établie. Ibn el-Athir, Makrizi, Aboulféda et Aboulfaradj signalent en effet, comme clause essentielle de cette paix, la construction ou la restauration à Constantinople d'une mosquée où l'on dirait la prière au nom de Togrul (Aboulfaradj seul, un chrétien, ne parle que de mosquée). Or, une pareille concession a pu être difficilement demandée dès 1049 par Togrul, qui n'a été fait sultan par le calife qu'en 1050 (Aboulfaradj, *Syr.*, p. 249) et qui n'a sup-

l'on croit voir de l'un à l'autre les progrès de la conquête turque officiellement reconnus par le gouvernement de Constantinople, un seul, celui qui libéra Romain Diogène de sa captivité en 1071, comportait peut-être une cession de territoire (1). Aucun des autres ne fut conclu avec le

primé le dernier Bouide à Bagdad qu'en 1055. Il n'était pas alors en état d'imposer sa volonté à l'Empereur grec: il a dû, dès 1049, faire face vers l'est à la révolte d'Ibrahim Inal (A. Müller, II, p. 80, Weil, III, p. 90), puis poursuivre une longue lutte pour s'emparer de Bagdad, du calife et de la vallée du Tigre (Jorga, I, p. 37, voir p. 23). En outre, l'Empereur, qui faisait prier dans la mosquée de Constantinople au nom du calife d'Égypte depuis 1027 (Röhricht, *1 K*, p. 10, Schlumberger, *Ep.*, I, p. 731, III, p. 23, Βυζαντίς, II, p. 109-110, voir n. 1, p. 22), n'aurait pas pu lui adjoindre dans la prière le bras droit du calife de Bagdad sans se déclarer en fait contre celui d'Égypte et sans se brouiller avec lui. Or Constantin Monomaque a eu avec l'Égypte d'excellents rapports, constatés au Caire même par Nassir (p. 119) et regrettés presque, tant ils les trouvaient scandalisants de cordialité, par Psellos (p. 193) et par Skylitzès (p. 607). — La vérité sur cette histoire nous a été contée par Ibn Khallikan, III, p. 227 : « Voici une des honorables actions de Togrul-beg, enregistrées par l'histoire : il envoya le chérif Nasir ibn Ismail en ambassade à la reine des Grecs (à Théodora), qui était une infidèle: et le chérif lui demanda la permission de présider la réunion pour la prière du vendredi dans la mosquée de Constantinople. Ayant obtenu cette autorisation, il dit la prière et prononça la Khotba au nom de l'imam Kaïm. Ceci offensa beaucoup l'ambassadeur de Moustansir, le souverain fatimite de l'Égypte qui se trouvait présent; ce fut une des principales causes de la rupture entre les Égyptiens et les Grecs. » — Il apparaît dès lors que, si la prière fut dite en 1049 à Constantinople au nom du calife de Bagdad, ce fut par l'effet d'une surprise, par une véritable indiscrétion de l'ambassadeur de Togrul. Les Orientaux, en racontant cet acte, l'ont transformé ; quoi qu'ils en disent, l'action du chérif fut spontanée, irrégulière et ne fut pas régie par un traité. — Du reste, dans ce soi-disant traité, personne n'a introduit de clause stipulant une cession de territoire par Byzance.

(1) Le traité nous est mal connu dans ses clauses (A. Müller, II, p. 89). A-t-il comporté une cession de territoire aux Turcs? Les sources grecques répondent que non, Attaliatès, p. 166, Bryenne, I, c. 19, Skylitzès, p. 701. Les sources orientales ne parlent pas de la question, Michel, III, p. 170, Elmacin, p. 277-278, Ibn el-Athir, *Kamel*, p. 238, Aboulféda, III, p. 215, Tarikhi-Defrem, XI, p. 438, Mirkhond-Vüllers, p. 69. Seul Aboulfaradj dit très précisément (*Syr.*, p. 270) : « Diogène a promis de rendre Antioche, Édesse, Mabog et Manazguerd, si le Sultan lui fournissait les moyens matériels d'y rentrer. » Mais, comme Michel le Syrien, compatriote d'Aboulfaradj et plus rapproché que lui des événements, n'a pas parlé d'une cession de territoire par Romain Diogène, la plupart des modernes n'ont pas cru devoir en admettre une, Lebeau, XIV, p. 498, Weil, III, p. 116, Finlay, II, p. 42. Ils ont expliqué la modération d'Alp-Arslan envers le vaincu par la nécessité où il était de marcher vers l'est et, par conséquent, d'être en paix sur sa frontière occidentale. Pourtant A. Müller (II, p. 89) croit à une extension de territoire; elle était, dit-il, nécessaire aux Turcs; mais il ne donne pas les textes sur lesquels il appuie cette opinion. Gfrörer a supposé (III, p. 795) qu'Alp-Arslan s'était réservé le droit, au cas où l'on ne paierait pas la rançon de Diogène ou le tribut imposé à l'Empire, d'occuper une partie de l'Asie Mineure. Et nous savons qu'en fait Diogène, poursuivi par les siens, a fait appel pour sa défense à son vainqueur (voir n. 1, p. 91). Puis Gfrörer, qui aime les hypothèses, a émis une autre opinion (p. 828). Il prétend tirer du récit de Skylitzès sur le voyage de retour de Romain Diogène (p. 701 sqq.)

souverain des Turcs; aucun ne formula un abandon de province par Byzance. Ce sont des contrats, achetant les services d'un chef de bande (1) par des promesses et des

la preuve que le pays cédé aux Turcs s'étendait jusque tout près de Colonée et que ce vaste territoire avait été attribué en dot par Diogène à sa fille, devenue l'épouse de Mélik-chah. C'est du roman plus que de l'histoire. — En fait, Diogène a dû, sinon céder aux Turcs des territoires encore aux mains des Byzantins, du moins reconnaître leur occupation des pays qu'ils tenaient; ARISDAGUÈS, p. 147, Alp-Arslan dit à Romain : « Tu resteras tranquille possesseur de ton empire; nous garderons notre souveraineté de Perse; je conserverai mes conquêtes, mais nous ne ferons plus d'incursions sur ton territoire. » — JORGA, I, p. 56, n'admet pas qu'Alp-Arslan ait demandé une cession de territoire; de longtemps les Turcs ne devaient exiger des vaincus que de l'argent.

(1) L'existence en 1074 d'un traité par lequel l'empereur Michel VII Ducas aurait obtenu contre le révolté Roussel et le César Jean l'aide de Soliman, moyennant la cession des provinces d'Asie Mineure, alors occupées par lui, est affirmée, à ne citer que les historiens les plus récents, par WADDINGTON, *Rev. Num.*, 1883, p. 394, FINLAY, II, p. 53, RAMSAY, *Asia*, p. 78, A. MÜLLER, II, p. 89, HERTZBERG, *BuO*, p. 255, GELZER, p. 1013. Parmi eux, seul FINLAY a donné ses références : SKYLITZÈS, p. 861, éd. Paris (= 733 éd. Bonn), ZONARAS, II, p. 290, éd. Paris (= XVIII, c. 18, Bonn), BRYENNE, p. 50, éd. Paris (= II, c. 21, Bonn), ANNE, p. 5 éd. Paris (= I, c. 2, p. 16, Bonn). Or : 1° ces textes ne parlent pas du tout de négociations avec Soliman contre Roussel révolté en Bithynie; ils racontent, les uns (SKYLITZÈS et ZONARAS) l'entente conclue entre Koutoulmich et Nicéphore Botaniatès en 1078, les autres (BRYENNE et ANNE) les négociations d'Alexis à Amasée avec Toutakh; — 2° dans SKYLITZÈS et ZONARAS, le chef turc est Koutoulmich; celui de BRYENNE et d'ANNE s'appelle Toutakh. D'autre part, le Turc qui a vraiment aidé Michel VII contre Roussel et le César Jean Ducas en Bithynie est nommé par BRYENNE (II, c. 17), c'est Artoukh; — 3° dans aucun des textes cités, il n'est question d'une cession de territoire par les Byzantins; — 4° SKYLITZÈS et ZONARAS disent bien que les chefs seldjoucides, ayant reçu du Sultan l'investiture des terres qu'ils pourraient enlever aux Romains, ont vendu leur concours à Botaniatès; mais il n'y a vraiment pas là de quoi étayer l'affirmation que Michel VII a dès lors cédé des provinces aux Seldjoucides; — 5° les textes grecs, qui se rapportent effectivement à l'entente de 1074 entre Michel VII et les Turcs contre Roussel et Jean Ducas en Bithynie, puis contre Roussel dans le thème des Arméniaques, ne parlent que de dons en argent, de conventions et de promesses (ATTALIATÈS, p. 189, 199, BRYENNE, II, c. 17, 21, ANNE, I, c, 2, p. 16); — 6° aucun auteur oriental, musulman ou chrétien, ne mentionne, à cette date, une pareille concession de Byzance aux Turcs. — Conclusion : on n'a pas le droit d'affirmer que, dès 1074, un traité régulier, signé par l'Empereur, ait formellement abandonné aux Turcs des provinces byzantines; l'Empereur a acheté, sans aucune intervention du sultan des Turcs, les services d'un chef de bande turc, agissant en cela pour son compte personnel, voir JORGA, I, p. 71.

En 1078, Nicéphore Botaniatès, lors de sa révolte, a disputé à l'empereur Michel VII Ducas l'alliance des Turcs (ATTALIATÈS, p. 240-241, ZONARAS, XVIII, c. 17, p. 715). Botaniatès l'a emporté (ATTALIATÈS, p. 215, 241) en traitant formellement avec eux (SKYLITZÈS, p. 723); à la suite de quoi, il les a introduits dans les villes de la Propontide et du Bosphore (Voir p. 98). Mais ces Turcs étaient officiellement à son service; il les payait; il leur donnait des dignités. On ne peut en conclure, comme le font FINLAY, II, p. 56 et HERTZBERG, *BuO*, p. 258, qu'il a ratifié le traité de 1074 et fait de nouvelles concessions territoriales aux Turcs. Botaniatès n'a pas pu ratifier un traité qui n'existait pas; il n'a pas cédé de villes aux Turcs, il les y a mis en garnison. C'était une grave imprudence, sans aucun doute, puisque peu après, ces gar-

faveurs, par des titres de cour et par de l'argent (1); on n'y rencontre pas une fois la reconnaissance officielle de conquêtes antérieures. Aussi bien, des bandes pillardes et nomades réclament-elles de l'argent (2), la liberté de courir là où elles veulent; elles n'ont que faire de territoires à administrer, de villes à gouverner et de populations à régir. En conséquence, en 1080, sept ans après leur première apparition sur les rives du Bosphore, les Turcs n'étaient encore établis nulle part; ils n'avaient pas fondé un État; ils n'étaient toujours que des pillards errants et désordonnés (3).

Ce sont les Byzantins eux-mêmes qui, très peu avant l'accession au trône d'Alexis Comnène, les amenèrent à se fixer jusqu'à un certain point parmi eux. Cela commença

diens, ayant la force pour eux, se transformèrent en maîtres indépendants (Voir p. 98). Mais ce résultat n'était pas prévu dans l'entente de Botaniatès avec les Turcs; il est le fait d'une révolte et non d'un traité.

Même observation pour les rapports de Mélissène avec les Turcs, lors de sa révolte de 1081 contre l'empereur Botaniatès (Voir p. 98). Hertzberg, *BuO*, p. 260, croit à un traité de Mélissène, abandonnant aux Turcs la moitié des villes à conquérir en commun.

(1) En 1078, pour avoir l'aide des Turcs, Nicéphore Botaniatès les prend à son service; il leur emplit les mains et les poches; rien de plus; s'il les installe dans les villes grecques, c'est comme gardiens, non en propriétaires, voir Attaliatès, p. 266, 276-277. Le Turc Zakhas a reçu de lui le titre de protonobilissime et de l'argent, Anne, VII, c. 8, p. 366.

(2) Jorga, I, p. 56.

(3) Voici par exemple leur manière d'agir en Bithynie vers 1078-1079 : ils parcourent librement le pays de Nicée à Constantinople (Attaliatès, p. 269); ils attaquent à leur gré forteresses et voyageurs (*Ibid.*, p. 238-239, 309); il leur appartient de laisser aux gens de Constantinople libre accès vers Nicéphore Botaniatès, qui est à Nicée, car ils courent à leur gré à travers le plat pays (*Ibid.*, p. 213, 238-239, 269, 272). Leur vie de pillards est bien décrite dans Cédrénus, II, p. 590. Ils tiennent la campagne un peu partout, Psellos, p. 273, 278, Attaliatès, p. 198, 213, 309, Anne, III, c. 11, p. 178. Mais c'est exagérer beaucoup que d'affirmer sans restriction qu'à partir de 1071 les Turcs ont transformé leurs courses en occupation, comme le fait Waddington, *Rev. Num.*, 8, 1863, p. 393. Jorga a affirmé (I, p. 72) la vérité, mais sans l'établir sur les textes; on ne trouve encore en 1074 « aucune trace d'une conquête turque véritable et durable ». — Alexis Comnène du reste, rappelant à l'Assemblée des Vlachernes (déc. 1083, Chalandon, *Al.*, p. 102) pourquoi il a fait un emprunt forcé aux biens d'église, explique qu'il a trouvé l'Empire ruiné par les Turcs et par leurs *invasions*, il ne dit pas *établissements*, Anne, VI, c. 3, p. 276. — Schurtz, dans Helmolt, III, p. 352 : « Soliman partagea en Asie Mineure le sol des grands propriétaires entre les paysans; il y laissa les chrétiens en paix; voilà qui explique la rapidité de sa conquête. » Aucune source n'autorise ces affirmations. Ce ne sont que des hypothèses.

lors de la révolte de Nicéphore Botaniatès : comme il ne comptait guère que des Turcs dans son armée, il lui fallut bien, pour garder les villes qui se donnèrent à lui, leur imposer une garnison turque (1). Le procédé parut bon à un autre aspirant à l'Empire, Nicéphore Mélissène, qui le reprit presque aussitôt pour son compte et qui ouvrit aux mercenaires turcs de nouvelles villes byzantines. Toutes celles de la côte, de Cyzique à Chrysopolis, furent alors occupées par eux (2). Lorsque Alexis Comnène détrôna Botaniatès et s'entendit avec Mélissène, ils avaient déjà commencé, à la faveur des guerres entre ces hommes, à y agir en maîtres (3), à y résister aux ordres venus de Constantinople, et à y vivre en toute indépendance. Alexis, qui leur devait beaucoup (4), essaya vainement de satisfaire leurs exigences croissantes (5); ils persistèrent dans leur rébellion et ils gardèrent pour eux ces malheureuses

(1) Attaliatès présente ces faits comme la soumission de ces Turcs à l'Empereur (p. 241, 266, 276-277), Bryenne (IV, c. 31) a été autrement dur pour la même opération faite un an après par Mélissène contre Botaniatès. Les Turcs n'ont d'abord été dans Nicée qu'une garnison; ils n'ont pas occupé la ville au nom de leur Sultan, mais pour l'Empereur grec (Jorga, I, p. 75-76).

(2) Botaniatès a occupé, et par conséquent ouvert aux Turcs qui composaient son armée, Nicée (Attaliatès, p. 266), Chalcédoine et Chrysopolis (*Ibid.*, p. 267), Prainetos, Nicomédie, Rufinianes (*Ibid.*, p. 268), Cyzique, les côtes de la Propontide et de l'Hellespont (*Ibid.*, p. 269). — Mélissène, à son tour, parti de Cos avec des soldats turcs, les a menés dans Nicée et dans toutes les villes d'Asie, de Phrygie et de Galatie (Bryenne, IV, c. 31). A remarquer que Bryenne accorde ici aux Turcs des provinces entières, en les appelant par leurs noms anciens et sans désigner d'autres villes que Nicée. Attaliatès, qui est autrement précis, mérite plus de confiance sur ce point. Voir, sur l'ensemble des États de Soliman, p. 11.

(3) Voilà pourquoi leur entrée dans Cyzique, comme soldats de Mélissène, c'est-à-dire comme troupe byzantine, est cependant qualifiée par Anne (II, c. 3, p. 90) de « prise de Cyzique par les Turcs ». Dans Nicée, ils résistèrent dès la fin de 1078 à Botaniatès qui les y avait introduits (Attaliatès, p. 306), heureux de couvrir bientôt leur révolte du prétexte que leur offrit Mélissène, en les prenant à son service (Bryenne, IV, c. 34 sqq.). Quand Mélissène eut fait son accommodement avec Alexis, les Turcs, qui occupaient en son nom Nicée et les autres villes, ne s'entendirent pas avec le nouvel Empereur; ils cessèrent d'être à son service et d'agir au nom du gouvernement de Constantinople. Comme celui-ci fut impuissant contre eux, ils se trouvèrent de ce fait garder en pleine indépendance des villes où ils n'étaient entrés que comme soldats de Byzance.

(4) Voir n. 7, p. 91.

(5) C'est du moins ainsi, par un mécontentement financier, par la non-exécution sous Alexis de promesses faites par Botaniatès que Zakhas expliqua plus tard sa révolte (Anne, VII, c. 8, p. 366).

cités, où ils se conduisirent comme ils le faisaient sur les routes et dans les campagnes, plus en pillards qu'en propriétaires (1). Voilà comment, à l'avènement même d'Alexis, une partie des bandes turques était en possession des villes de la côte, en face de Byzance, tandis que, dans l'arrière-pays, l'immense majorité d'entre eux continuait à courir les campagnes sans se fixer nulle part.

Mais ils manquaient de sécurité dans leurs courses vagabondes. Lorsqu'ils se dispersaient (2) pour le pillage ou pour faire manger leurs bêtes, ils étaient toujours à la merci d'une attaque subite et irrésistible de leurs ennemis, sortant à l'improviste des forteresses ou des montagnes où ils s'étaient réfugiés. Cette sorte de mésaventure menaçait les bandes turques, non seulement dans les contrées où les chrétiens étaient plus nombreux et plus forts, vers les côtes, dans le pays d'Antioche et du Taurus, dans quelques parties de la Paphlagonie, de la Phrygie et de la Cappadoce (3), mais aussi dans tout le reste du pays. Car les Turcs, sauf entre Cyzique et Chrysopolis, ne tenaient que la campagne; dans les positions fortes, villes ou montagnes, qui partout ailleurs leur avaient échappé jusque-là, continuait une résistance (4) avec laquelle il leur fallait compter et qui les obligeait à se garder sans cesse.

Ils s'y prenaient fort mal du reste, par horreur de ce qui précisément assure la sécurité des armées : l'obéissance, la discipline et l'organisation. Il ne faudrait pas

(1) A Chrysopolis, où ils sont entrés peu après 1071 (Voir n. 4, p. 93), les Turcs vivent encore, en 1078-1079, dans un camp et sous la tente (ATTALIATÈS, p. 276-277); ils courent de là jusqu'à Nicée, à travers le plat pays (*Ibid.*, p. 272); dans Nicée même où ils sont entrés en amis et sans lutte (Voir p. 98), ils ont cependant fait disparaître la population chrétienne presque tout entière (EH., III, c. 1, p. 66, n. 4), voir JORGA, I, p. 77.

(2) Ils opèrent par petites bandes (ATTALIATÈS, p. 138). En 1073, à peu de distance de Constantinople pourtant, Isaac Comnène faillit être pris par une bande pillarde de 200 hommes seulement (BRYENNE, II, c. 10 sqq.), voir JORGA, I, p. 70.

(3) Voir n. 4, p. 26, p. 70, 93.

(4) La résistance des villes est signalée par ATTALIATÈS, p. 96, 264, 309, par ANNE, (III, c. 9, p. 171), qui l'oppose même (I, c. 4, p. 25) à la maîtrise des Turcs dans le plat pays.

croire que Soliman, parce qu'on le décore un peu prématurément en 1080 du titre de sultan (1) de Nicée, commandait effectivement à l'ensemble des Turcs répandus en Asie Mineure. Il avait peut-être le droit strict (2) de donner des ordres à tous les chefs de bande. Mais on peut tenir pour certain que tous ceux à qui l'éloignement assurait l'impunité se conduisaient à leur guise et se préoccupaient surtout d'assurer leur propre indépendance, en se conciliant la faveur d'aussi nombreux soldats que possible. Car le cavalier turc ne voulait connaître que le chef de bande auquel il s'était lié; il le servait sans difficulté contre les autres chefs ou même contre le général nommé par le Sultan. Seulement son choix était déterminé par des raisons qui le rendaient versatile et peu sûr : le libre Turcoman allait au plus fort, au plus brave, au plus hardi, au plus fanatique, au plus heureux surtout. Un coup de main manqué, un butin moins abondant que d'ordinaire le faisaient sans scrupule changer de bande (3). Les commandants turcs étaient donc obligés de multiplier et de réussir, chacun pour son compte, les entreprises fructueuses; ils agissaient à leur heure, à l'endroit choisi par eux, le plus souvent par surprise, et le général en chef eût été mal venu, lorsqu'il n'était pas présent (4), à essayer de mettre dans leurs opé-

(1) Il ne faisait encore que le revendiquer (Attaliatès, p. 266).

(2) Voir l'incertitude sur la situation officielle de Soliman dans la note 4, p. 11. — Noter que l'émir tige des Danichmendites, envoyé en Asie Mineure par le Sultan, n'était pas sous les ordres de Soliman (Michel, III, p. 173). — Le Sultan envoya des troupes contre Soliman, voir note suivante. — Les divers émirs d'Asie Mineure étaient indépendants de Nicée, Jorga, I, p. 77.

(3) Ibrahim Inal, révolté contre Togrul en Médie en 1056-1059, vit accourir à lui beaucoup des Turcs du Sultan, las d'un pays dévasté et heureux de courir là où il y avait encore du butin en abondance (A. Müller, II, p. 811). — Les soldats de Barsouk, envoyés par Mélik-chah contre les Seldjoucides d'Asie Mineure, passèrent sans scrupule à Soliman lorsqu'il leur promit le pillage de l'Asie, Aboulfaradj, *Syr.*, p. 276-277.

(4) Voir dans Aboulfaradj (*Syr.*, p. 239) le mal qu'eut Togrul à sauver Nichapour du pillage quand son frère Gagri conquit cette ville. — Pendant les négociations de Togrul avec l'empereur Constantin Monomaque, Togrul dut se déclarer impuissant à arrêter les brigandages qui continuaient (Attaliatès, p. 46). — Sur cette indépendance d'allures des chefs turcs, voir Jorga, I, p. 38, 48. — Pour la période antérieure, lorsque les chefs de bandes turques étaient au service des califes de Bagdad,

rations un peu d'ordre et de méthode. Ainsi, tandis que les soldats allaient aux chefs qui leur plaisaient, ceux-ci oubliaient le pouvoir du général dès qu'ils avaient reçu de lui le grade et le corps de troupes qui faisaient leur fortune. Voilà pourquoi le désordre régnait en maître parmi les Turcs de l'Asie Mineure, pourquoi leurs bandes indisciplinées n'y formaient point une armée.

L'exemple de l'indiscipline leur venait de haut, de leur commandant lui-même. En 1081, Soliman était un rebelle (1), qui méconnaissait l'autorité de son souverain, le sultan de Perse; il prétendait à l'indépendance, se conformant ainsi à la fâcheuse habitude qui opposait les uns aux autres les membres de la famille de Seldjouk (2). Il utilisait la faiblesse de son maître, obligé d'envoyer des troupes en même temps sur tous les points d'un immense empire. Il méconnaissait le danger qu'il y avait à affaiblir les Turcs dans l'Asie occidentale, alors que la résistance des chrétiens (Arméniens et Grecs) n'y était pas définitivement domptée, alors surtout qu'une coalition était toujours possible entre eux et tous ceux qui, musulmans ou chrétiens, Égyptiens et Arabes, Syriens, Arméniens, Géorgiens et Grecs, se sentaient rapprochés, de l'Égypte au Caucase, par la crainte des Seldjoucides.

A. Müller a clairement résumé (I, p. 545) leur procédé : ils se rendent utiles, ils reçoivent en récompense un commandement ou un gouvernement, et dès lors, ils refusent le tribut et l'obéissance jusqu'à ce qu'un autre aventurier, plus fort qu'eux, les supprime. — Quand un sultan turc fut le maître à Bagdad, les chefs de bande ne modifièrent pas leur conduite.

(1) Voir n. 2 et 3, p. 100.

(2) Le général turc qui passa aux Grecs en 1070 (Chrysoscule dans Bryenne, I, c. 11-12, Attaliatès, p. 141-142, Zonaras, XVIII, c. 12, p. 695) est déclaré, par Matthieu (c. 101), qui l'appelle Guédridj, parent du sultan Alp-Arslan. — Les divisions des Seldjoucides sont constatées par le Tarikhi, p. 193. — Leurs principales querelles de famille au onzième siècle : contre Togrul, Ibrahim Inal, 1049-1050 (A. Müller, II, p. 80), Ibrahim Inal et Koutoulmich en 1058-1059 (*Ibid.*, p. 82, Cédrénus, II, p. 573, 606): contre Alp-Arslan, Koutoulmich en 1064 (A. Müller, II, p. 87), Kaverd dans le Kerman, 1067 (*Ibid.*, p. 87); contre Mélik-chah, Kaverd, encore en 1072-1074 (*Ibid.*, p. 88), voir Jorga, I, p. 38.

CHAPITRE III

État du pays en 1081

Les Turcs avaient en peu d'années totalement ruiné le pays (1).

Sans doute les malheurs de l'Asie occidentale dataient de loin. Trois siècles de ravage par les Arabes (2); puis des guerres civiles comme celle de Bardas Skléros, où le pays avait été si maltraité que les loups eux-mêmes n'y trouvaient plus de quoi vivre (3), avaient porté à l'antique richesse de l'Asie Mineure une atteinte dont elle ne se releva jamais. En 968, il avait fallu, Mélitène reprise, repeupler toute la contrée (4).

Depuis lors, un demi-siècle de paix avait rendu à l'ensemble de la péninsule une partie de sa prospérité. On ne revit pourtant point les villes opulentes et luxueuses, la civilisation brillante et raffinée, la supériorité artistique et littéraire, qui avaient assuré autrefois à l'Asie Mineure

(1) Synopsis Sathas, p. 169 : « Sous Michel (VII Ducas) presque tout le monde, sur terre et sur mer, fut occupé par des barbares sans Dieu, disparut, resta désert; car ils enlevèrent tous les habitants et ils détruisirent complètement les maisons, les localités et les églises. »

(2) Sur la longue liste des raids arabes en Asie Mineure, voir : Wellhausen, *Die Kämpfe der Araber mit den Römaern in der Zeit der Umaijiden*. Aus der *Nachr. der K. Gesell. der Wiss. zu Göttingen*, 1901, Heft 4, p. 1-34, Brooks, *The Arabs in Asia Minor*, 641-750, *JHS* 18, 1898, p. 162-206, id., *Byzantine and Arabs in the time of the early Abbassids*, 750-813, *EHR*, 15, 1900, p. 728-747, 16, 1901, p. 84-92, Vasiliev, I et II, de 820 à 968.

Amorium, par exemple, a été assiégée et prise et pillée plusieurs fois du septième au neuvième siècle, Ramsay, *Asia*, p. 231. — Ibn Khordadbeh, au milieu du neuvième siècle, a vu Nicomédie en ruines, Gelzer, *Themenverf*, p. 83.

(3) Açoghik, p. 141, Schlumberger, *Ep.*, II, p. 26 sqq., 35 sqq.

(4) Michel, III, p. 130.

tant d'importance dans la vie politique et religieuse de l'Empire. Du moins, la paix avait-elle rendu, au sol la fertilité, au pays des habitants. Une civilisation nouvelle, différente de l'ancienne, mais qui avait sa valeur propre, s'était développée. La direction sociale et la puissance politique avaient passé, en Asie Mineure, des villes au château, de la classe municipale, autrefois prépondérante, à une aristocratie (1) qui ressemblait sur plus d'un point à celle des

(1) Attaliatès distingue en Asie « les villes, les campagnes et les puissants », p. 192.

Sur cette aristocratie de soldats grands propriétaires, voir Gfrörer, III, p. 401, Finlay, I, p. 531 sqq., Rambaud, p. 277 sqq., Neumann, *Emp.*, p. 64 sqq., Schlumberger, *Nic.*, p. 178, 279, 353 sqq., id., *Ep.*, II, p. 122 sqq., 198, 329, 460, Chalandon, *Al.*, p. 14 sqq., Diehl, *Fig.*, II, p. 293 sqq.

Ses principales familles au onzième siècle sont les Ducas, dont les domaines confinent à la fois à la Bithynie et à la Paphlagonie (Bryenne, II, c. 18, Michel, *Rec. Arm.*, I, p. 321); — les Comnènes, installés près de Castamon, en Paphlagonie (Chalandon, *Al.*, p. 21, Bryenne, II, c. 26), — les Dalassènes, du thème arméniaque (Cédrénus, II, p. 484); les Kékauménos, de Colonée (Cédrénus, II, p. 625); — les Diogènes, du thème de Kharsian (Attaliatès, p. 146, 99, 170, Skylitzès, p. 665); — les Botaniatès (Attaliatès, p. 256, 185) et les Bourtzès (Jean d'Antioche, p. 2), du thème des Anatoliques; — les Phocas (Cédrénus, II, p. 494), les Argyres (Schlumberger, *Ep.*, II, p. 323) et les Maléinos (Jean d'Ant., p. 2), de Cappadoce.

Ces grands propriétaires avaient de véritables armées à eux. En 963, pendant la révolution qui assura le trône à Nicéphore Phocas, l'eunuque Basile, bâtard de Romain Lécapène, fit distribuer des armes à plus de 3.000 de ses esclaves et de ses serviteurs (Schlumberger, *Nic.*, p. 295); il avait d'immenses domaines dans le Taurus (Id., *Ep.*, I, p. 309-310). — Le magistros Eustathe Maléinos avait hébergé pendant plusieurs jours toute l'armée de Basile II revenant de Géorgie en 1001 (Schlumberger, *Ep.*, II, p. 198). — En 1057, lors de la révolte d'Isaac Comnène, les premières forces des conjurés furent leurs troupes privées; l'un d'eux, Catacalon, réunit ainsi en Cappadoce 1.000 hommes autour de lui (Cédrénus, II, p. 625). — En 1067, Botaniatès, l'armée impériale battue, put arrêter les Turcs avec ses hommes à lui (Attaliatès, p. 96, Skylitzès, p. 663). — Vers 1074, non loin d'Héraclée du Pont, la richesse de Mavrix lui assure, entre autres choses « une grande suite militaire » (Bryenne, II, c. 26, p. 94). — Constantinople et son aristocratie civile n'entrent pas en ligne de compte ici, où il s'agit de l'Asie, et pourtant il convient de noter, pour mieux affirmer l'existence des troupes privées, qu'Attaliatès, fonctionnaire civil, avait une suite suffisante pour pouvoir un jour menacer de ses armes, en plein Rodosto, la famille Vatatzès, qui dominait dans cette ville (en 1077, Attaliatès, p. 245).

L'empereur Nicéphore Phocas a essayé d'arrêter le développement des grandes propriétés pour empêcher l'accaparement de la terre, Zachariæ, III, p. 296 sqq., Schlumberger, *Nic.*, p. 396. — Novelle de Basile II, ordonnant la confiscation des petites propriétés usurpées depuis quarante ans par les grands, Zachariæ, III, p. 306 sqq., Schlumberger, *Ep.*, II, p. 122 sqq. Basile a aussi utilisé l'*allélengyon* contre les grands propriétaires, Zachariæ, III, p. 320 sqq., Schlumberger, *Ep.*, II, p. 330, 460. — Voir Vasilievski, *Matériaux pour servir à l'histoire intérieure de Byzance ; Les mesures pour la protection de la petite propriété paysanne, Journal du Ministère*, 1879, t. CCII, p. 160-232; G. Testaud, *Des rapports des puissants et des petits propriétaires dans l'empire Byzantin*, thèse de droit, Bordeaux, 1898, 168 p. in-8.

féodaux de l'Occident latin (1). Comme en Occident, il y avait d'immenses domaines, où les propriétaires étaient à la fois les possesseurs du sol, les chefs de la force armée et les maîtres de la population rurale. Comme en Occident, ces grands seigneurs, sans cesse en guerre sur la frontière, menaient une vie plus rude que celle qu'avait connue, avant l'invasion arabe, l'aristocratie du pays. Mais les nobles byzantins, héritiers d'un long passé de civilisation et de culture, savaient mieux utiliser que les Francs ou les Germains d'alors les loisirs de la paix. Ils n'avaient pas cessé, parce qu'ils se battaient souvent, de s'intéresser aux choses de l'esprit; ils n'étaient pas devenus des barbares (2). Ils avaient encore assez de ressources pour se procurer et de culture pour savourer les joies de la littérature et de l'art. Dans les moments de repos que leur laissait la défense de l'Empire, ils ornementaient leurs maisons, ils utilisaient pour se distraire la riche littérature de la Grèce, ou bien ils composaient eux-mêmes quelque ouvrage de science, de religion ou d'histoire. A côté d'eux, les citoyens des villes profitaient de la sécurité revenue pour reprendre

(1) Voir Diehl, *Fig.* II, p. 309 sqq., 319, Vogt, p. 375 sqq.

(2) La culture littéraire et artistique de la noblesse militaire byzantine d'Asie est incontestable (Diehl, *Fig.* II, p. 315). Nous savons comment on a élevé plusieurs grands seigneurs dans la deuxième moitié du onzième siècle; ces exemples témoignent *d'un égal souci de cultiver l'esprit et d'exercer le corps à la vie de soldat* (*Voir* Théophylacte, παιδεία βασιλική dans Migne PG, 126, col. 256-257, Bryenne, I, c. 1; tout le Stratégikon de Kékauménos). Une instruction complète était poussée fort loin; voyez ce qu'on enseigne à Byzance dans la seconde moitié du onzième siècle dans Rambaud, *Psellos*, p. 23 sqq., Neumann, *Emp.*, p. 69, 82 sqq., Bréhier, *L'enseignement supérieur à Constantinople*, dans la *Revue internationale d'Enseignement*, 38, p. 97-112, Schlumberger, *Ep.*, III, p. 529 sqq. Le cycle entier des connaissances humaines a été parcouru par Anne, fille de l'empereur Alexis (Anne, p. 4 et notes de du Cange, II, p. 418). Kékauménos recommande au soldat la lecture pendant ses loisirs (c. 54, 113, 160); livres de tactique ou de stratégie, d'histoire ou de religion, il ne négligera rien pour se former l'esprit et les mœurs, dans l'intérêt même de son métier (c. 54). Parmi les soldats de ce temps, plusieurs nous ont laissé des écrits indiquant l'étendue de leur curiosité intellectuelle : Kékauménos a donné des conseils aux soldats et à l'Empereur; Nicéphore Bryenne a raconté l'histoire d'une partie du onzième siècle; l'empereur Isaac Comnène a disserté sur Homère; et Christophore de Mytilène, qui commandait en Paphlagonie, a composé de nombreuses poésies. D'autre part, ces grands seigneurs habitaient des maisons luxueuses et *ornementées avec art; telle la demeure de Digénis Akritas au bord de l'Euphrate* (vers 2730 sqq., Diehl, *Fig.* II, p. 312 sqq.).

avec succès leur commerce ou leur industrie; les principaux centres économiques du pays avaient retrouvé une partie de leur population, de leur richesse et de leur prospérité (1). Vers 1050, l'Asie byzantine avait ainsi repris par ses ressources matérielles, par le nombre et la valeur de ses habitants, une importance capitale dans l'Empire. Trente ans plus tard, elle n'était plus qu'un désert.

A ce désastre rapide, qui ne fut pas l'œuvre des seuls Turcs, les Byzantins travaillèrent de leur mieux (2). Leur gouvernement d'abord qui, nous le savons, conduisit l'Asie à sa perte : c'est lui qui ruina l'aristocratie militaire qui protégeait la frontière (3); lui qui, en ne payant pas les mercenaires chargés, avec elle, de défendre l'Empire, leur donna une raison de le trahir et de multiplier pour vivre les déprédations et les vols (4); c'est lui qui, en commettant l'insigne folie de s'aliéner par des tracasseries administratives et par des persécutions religieuses la partie la plus active et la plus belliqueuse de la population indigène, amena des tiraillements et des luttes où la contrée fut fort malmenée (5). L'Asie Mineure eut aussi beaucoup à souffrir des guerres civiles qui, de 1071 à 1081, eurent pour objet la possession du trône; elle fut foulée tout entière par les armées en lutte, la Cappadoce et la Cilicie avant la mort de Romain Diogène (6), la Phrygie et la Bithynie lors de la

(1) Sur la prospérité d'Antioche vers 1050, voir Ibn Boutlan dans Le Strange, *Palest.*, p. 370-371, vers 1071, voir Bryenne, I, c. 23. — Sur celle d'Édesse au onzième siècle, voir Le Strange, *Lands*, p. 103; de Mélitène sous Basile II, Michel, III, p. 145 sqq.; d'Erzeroum avant 1049, Attaliatès, p. 148, Arisdaguès, p. 79, Cédrénus, II, p. 577; d'Iconium avant 1069, Attaliatès, p. 135. — Schlumberger, *Nic.*, p. 46, à propos de 960 vante « les vieilles cités commerçantes et encore florissantes de l'Ionie et de l'Éolide ». *Ibid.*, p. 334 : C'était dans l'Asie Mineure que résidait la force véritable de l'empire d'Orient. Là s'était réfugiée presque complètement la richesse commerciale et agricole de la monarchie. Là les Basileis recrutaient leurs meilleurs et leurs plus nombreux soldats. Là vivait la portion relativement heureuse, prospère et puissante de la nation byzantine.

(2) Neumann, *Emp.*, p. 94.

(3) Voir p. 55.

(4) Voir p. 58.

(5) Voir p. 64 sqq.

(6) Attaliatès, p. 173.

révolte du César Jean Ducas (1) contre Michel VII, toute la côte occidentale quand Nicéphore Botaniatès, puis Nicéphore Mélissène voulurent arriver à l'Empire. Pendant ce temps, les pirates n'avaient pas cessé de ravager les côtes de la Méditerrnaée (2), et les Turcs seldjoucides procédaient à leurs terribles dévastations.

Or on imaginerait difficilement ruine plus complète que celle qu'ils laissaient derrière eux (3). De tout ce qu'ils

(1) Sur cette révolte et sur les suivantes, voir p. 66.

(2) Les pirateries des musulmans sur les côtes d'Asie avaient diminué depuis la conquête de la Sicile par les Normands; mais elles n'avaient pas complètement cessé. Saint Christodule se plaint (MIKLOSICH, *Acta*, p. 88) que ses moines l'aient abandonné dans Patmos à cause des courses des « Arabes, des corsaires et des Turcs ». — Il est probable que la piraterie a fait des recrues parmi les navires normands et italiens qui sillonnaient dès lors la Méditerranée orientale: plus d'un, entre les mercenaires occidentaux employés par Byzance, était venu par mer comme Crispin, avec une bande (ATTALIATÈS, p. 122) qui avait dû vivre en route de ce qui lui tombait sous la main. Il est probable que le Franc Guinimer, que les Croisés rencontrèrent en 1097 à Tarse et qui piratait (ALBERT D'AIX, III, 14) dans ces parages, y avait été précédé par d'autres hommes du Nord. Faut-il croire aussi que les Italiens se sont abstenus de tout pillage sur les côtes d'Asie, où ils fréquentaient assidûment? La conduite des gens de Bari à Myra en 1087 (HEYD, I, p. 96-97, HEp, p. 251) est un sûr garant de ce qui s'est passé auparavant. Nous savons du reste que les Vénitiens ont enlevé à Antioche, entre 1074 et 1078, un prince slave que les Byzantins y avaient relégué (SKYLITZÈS, p. 718), qu'ils parcouraient les mers de Syrie depuis le dixième siècle (HEYD, I, p. 110, 114), qu'Amalfi avait en 1060 un quartier à Antioche (HEYD, I, p. 103 sqq, 147), que les Génois fréquentaient dès lors les escales de Syrie (HEYD, I, p. 124), qu'ils ont lutté contre Byzance vers la fin du onzième siècle et qu'ils ont dû, au cours de leurs voyages en Orient, se conduire en ennemis contre les navires et contre les rivages grecs. — C'est, du reste, le moment où la marine byzantine, malgré l'admiration qu'a pour elle KÉKAUMÉNOS (c. 256) tombait en décadence rapide (NEUMANN, *Marine*, p. 13 et 17).

(3) Les Turcs avaient des qualités sérieuses; ils étaient sincères, prudents, habiles, peu bavards (MICHEL, III, p. 152). Mais ils étaient et ils restèrent d'une incurable barbarie. La curiosité de quelques-uns d'entre eux pour l'astronomie (ABOULFÉDA, III, p. 203, Koutoulmich, p. 239, Mélik-chah) ne doit pas faire illusion. On a eu raison de dire que « les Seldjoucides étaient, parmi les hordes asiatiques, relativement doux et capables de culture. Ils prirent vite une part active à la vie littéraire de l'Islam; ils accueillirent les poètes à leur cour » (SCHURTZ, dans HELMOLT, III, p. 348). — Mais il ne faut pas oublier ce que les faits nous apprennent sur leur compte. Les Seldjoucides menaient une vie rude de nomades (GUILLAUME, I, c. 7), sans confort ni dans leurs vêtements (*Ibid.*, ABOULFÉDA, III, p. 107), ni dans leur nourriture (BRYENNE, I, c. 7, MICHEL, III, p. 152), sans industrie, presque sans commerce (GUILLAUME, I, c. 7, MICHEL, III, p. 152), sans aucun souci intellectuel (MICHEL, *ibid.*). — Ils ont ruiné la civilisation arabe, du Turkestan à la Méditerranée.

Ils étaient d'une cruauté sauvage. Le pillage turc rend un pays désert et désolé (HERTZBERG, *BuO*, p, 244, A. MÜLLER, II, p. 74, GELZER, p. 1007. Voir les plaintes à ce sujet dans Saint CHRISTODULE, *Acta*, VI, p. 61-62; ATTALIATÈS, p. 44, 198; CÉDRÉNUS, II, p. 573, SYNOPSIS SATHAS, p. 169, THOMAS, p. 246, ARISDAGUÈS, dans DULAURIER, *Chronol.*, p. 293, GUILLAUME, I, c. 9, ABOULFÉDA, III, p. 145 et les

pouvaient atteindre, hommes et plantes, rien ne demeurait en vie; au bout d'une semaine au plus (1), il leur fallait, sous peine de famine, abandonner le pays le plus prospère jusqu'alors; on n'y trouvait, à leur départ, que des champs dévastés, des arbres coupés, des cadavres mutilés, une campagne déserte, des villes épouvantées et affamées. Ces incursions désastreuses atteignirent l'Asie grecque depuis l'année 1059 (2); elles furent surtout nombreuses et presque annuelles, à partir de 1071 (3). Aussi les témoignages abondent-ils sur la ruine totale du pays : voulant marcher de Manzikert sur Khliat, à travers un territoire renommé pour sa richesse, Romain Diogène (en 1071) dut faire em-

textes cités par SAINT-MARTIN, II, p. 212, 215, à propos d'Erzeroum, p. 224 sqq. à propos d'Ani). — Les Turcs sont sanguinaires et cruels; ils torturent leurs victimes (ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 258, MICHEL, III, p. 159); ils violent les femmes devant leurs proches (ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 246); en une seule campagne contre Amorium, Afchin a tué plus de 100.000 personnes (IBN EL-ATHIR, *Kamel*, p. 237); le sultan Alp-Arslan s'exerçait au tir de l'arc sur ses prisonniers (ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 273); il a pris des bains de sang (MICHEL-LANGLOIS, p. 292: ceci n'est pas dans l'éd. CHABOT. Une histoire semblable, racontée à propos de l'émir de Pergri en 1037, ARISDAGUÈS p. 51, prouve qu'il faut se méfier des exagérations des chrétiens, qu'il peut y avoir de la légende dans leurs plaintes); il a mérité le surnom de sanguinaire (SAMUEL, p. 433). Même en pays musulman, les Turcs ont alors accompli de terribles méfaits : ABOULFARADJ nous montre (*Syr.*, p. 238) à Méraga, le meurtre, l'incendie, le pillage; à Touch, le massacre de 120.000 hommes, la vente de 150.000 autres (*Ibid.*, p. 239). Togrul ne put empêcher son frère Gagri de piller Nichapour qu'en menaçant de se suicider (*Ibid.*, p. 243); Mossoul fut par lui pillée, ses habitants massacrés (*Ibid.*, p. 255); il fut chassé de Sindjar par l'odeur des cadavres qu'il y avait faits. Voir l'état où les Turcs ont mis l'Irak et la Perse vers 1050 dans NASSIR (A. MÜLLER, II, p. 78). Dès le milieu du dixième siècle, MAÇOUDI les compte parmi « les bêtes », *Avertiss.*, p. 39 : il prête au « roi de Chine » une lettre écrite peu avant 912, où, après avoir appelé le calife « roi des rois », lui-même « roi des hommes », il parle du « roi des bêtes féroces. C'est notre voisin le roi des Turcs, qui est parmi les hommes ce que les bêtes féroces sont parmi les animaux » (*Prairies*, I, p. 315); car aucun « prince n'a de guerriers plus valeureux et plus disposés à répandre le sang » (*Ibid.*, p. 358). Les Turcs font manger par des Arméniens les restes de leurs compatriotes (ARISDAGUÈS, p. 113); ils les écorchent pour faire des cordes de leurs peaux (*Ibid.*, p. 115); ils emportent des pots de fiel humain après le massacre (*Ibid.*, p. 116). Voici ce que fut le pillage de Mélitène en 1057-1058, MICHEL, III, p. 158-159 : « Le premier jour, les Turcs massacrèrent sans pitié, de telle sorte que plusieurs personnes se cachèrent sous les cadavres. Le second jour, ils se mirent à torturer les hommes pour qu ils leur montrassent les choses cachées; plusieurs moururent dans les supplices. Les Turcs restèrent à Mélitène dix jours, dévastant et pillant. Ensuite, ils incendièrent la ville, dévastèrent les environs à une journée de marche et brûlèrent tout le pays. Après avoir enlevé la population, ils s'en allèrent. »

(1) ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 243.

(2) Voir p. 24.

(3) Voir p. 93.

porter des vivres par ses soldats (1); la famine régnait à Antioche (2); la Cilicie et le Taurus étaient dans la désolation (3); en Cappadoce (4), Sébaste avait été pillée deux fois (5), Césarée était en ruines (6); non loin de là les cadavres d'un combat se retrouvaient encore sur le sol un an après (7) : ils n'avaient incommodé personne dans ce pays désert. Amorium (8) et Iconium (9) étaient détruites. Dans le Pont, la maison des Comnènes, près de Castamon, était déserte et ruinée (10). La côte, en face de la Thrace, avait subi sept ans de brigandages sans arrêt (11). Plus au sud, Khonæ avait été pillée et saint Christodule avait dû fuir le mont Latros, près de Milet, devenu intenable (12). Partout régnaient l'insécurité et la famine.

Dans ces conditions, le pays s'était vidé de ses habitants (13). Les Turcs passés, les survivants s'enfuyaient,

(1) Attaliatès, p. 148. — Sur la richesse de l'Ibérie et du Vaspouragan, voir Cédrénus, II, p. 571. — L'Ibérie, ruinée par les Turcs depuis 1048 (Attaliatès, p. 44), était déserte dès le règne de Constantin Ducas (*Ibid.*, p. 78, Skylitzès, p. 653) au point que, de Keltzénè à Mélitène, Romain Diogène n'osa pas faire passer son armée par la montagne, crainte de famine (Attaliatès, p. 136). — La ruine de tout le pays à l'est de l'Euphrate est attestée par Attaliatès, p. 78 et Skylitzès, p. 653.

(2) Attaliatès, p. 120; Skylitzès, p. 662-663. Le pays entre Artah et Azaz est désert, quoique fertile, à cause de la guerre en 1068 (Attaliatès, p. 118). — On considéra pourtant à Byzance que la richesse du pays d'Antioche était une grande force pour Romain Diogène dans sa lutte contre Michel Ducas en 1071-1072 (Bryenne, I, c. 23).

(3) Les Turcs y sont dispersés en petites bandes pour le pillage dès 1069 (Attaliatès, p. 138). — Voici l'état de ce pays vers 1080, Matthieu, c. 118 : « En Cilicie, jusqu'à Tarse, à Marach, à Délouk, et dans les environs, partout régnaient l'agitation et le trouble. Car les populations se précipitaient dans ces contrées par masses, elles accouraient par milliers et les encombraient... La terre était inondée de ces flots de peuples. La famine et la vie vagabonde amenèrent la mortalité. On ne pouvait suffire à enterrer ceux qui succombaient. Ce fut là le commencement de la ruine de la nation orientale et des Grecs. »

(4) Le ravage de la Cappadoce est attesté pour 1069 par Attaliatès, p. 135.

(5) En 1059 par les Turcs, voir p. 24; en 1071 par l'empereur Romain Diogène, voir p. 78.

(6) En 1073-1074, Bryenne, II, c. 3.

(7) Attaliatès, p. 147.

(8) Voir p. 25.

(9) Voir p. 25.

(10) Bryenne, II, c. 26.

(11) Voir p. 99. — Chrysopolis a été brûlée par Roussel vers 1073-1074 (Attaliatès, p. 188). Nicomédie était encore en ruines quand les Croisés y arrivèrent (Étienne de Blois, dans *Rec. Occ.*, p. 887).

(12) Voir p. 93 et 106.

(13) L'émigration volontaire des habitants de l'Asie Mineure a dû être arrêtée

craignant leur retour. S'ils hésitaient, tremblements de terre (1) ou sauterelles (2) venaient augmenter leurs maux et les décider au départ. Ceux qui ne voulurent s'en fier, pour leur salut, ni aux murailles des villes, ni aux escarpements des montagnes, allèrent s'entasser à Constantinople, où la peste les décima (3). En quelques années, la Cappadoce, la Phrygie, la Bithynie et la Paphlagonie perdirent la plus grande partie de leur population grecque. Quant aux Arméniens, ils n'avaient pas su davantage résister sur place à l'oppression des Turcs : ils s'étaient réfugiés en masse dans les montagnes de la Cilicie, où nous les avons vus groupés autour de Philarète (4).

En somme, la population de l'Asie Mineure disparut devant les Turcs (5); elle s'enfuit au loin, elle s'enferma dans les villes, ou elle reflua vers les montagnes qui bordent de tous les côtés le plateau central de la péninsule. Les vallées et les plaines, qui s'étendent de Césarée et de Sébaste à Nicée et à Sardes demeurèrent presque vides. Et comme elles étaient devenues incultes, les Turcs y promenaient avec satisfaction leurs tentes et leurs troupeaux, tout comme dans les déserts d'où ils étaient sortis.

en 1032 (Cédrénus, II, p. 499, Zonaras, XVII, c. 12, p. 580), en 1034 (Cédrénus, II, p. 503). Mais il arriva aussi qu'on la provoqua et qu'on l'organisa officiellement. De Léon VI (886-911) à Basile II (976-1025), on a transporté beaucoup d'Arméniens dans la région du Taurus et en Europe. L'émigration officielle a été généralisée par Constantin Monomaque (Kékauménos, c. 250), continuée pour la Cappadoce et le Pont sous Michel VI (Michel, III, p. 160) et sous Michel VII (*Ibid.*, p. 173). De la côte même, sur l'Archipel, on se réfugia, pour plus de sécurité, dans les îles (voir p. 93 et 106.

(1) Un des plus désastreux fut celui du 23 septembre 1063 (Skylitzès p. 657-658, Zonaras, XVIII, c. 9, p. 679-680, Glycas, p. 605-606, Aboulféda, III, p. 199).

(2) Cédrénus, II, p. 503, 509, 514.

(3) En 1054-1055 (Cédrénus, II, p. 609, Glycas, p. 598); — puis sous Michel VII Ducas (1071-1078, Attaliatès, p. 211, Zonaras, XVIII, c. 17, p. 714, Glycas, p. 615).

(4) Voir p. 86 sqq.

(5) La chronique de Géorgie nous a laissé un saisissant tableau du pays ravagé tous les ans par les Turcs : la campagne vide d'habitants, les champs incultes, partout la famine et la mort; il ne restait plus d'habitants que dans les citadelles (Éd. Brosset, p. 347-351).

CONCLUSION

Dix ans avaient donc suffi, à partir de 1071, pour amener les Turcs des sources de l'Euphrate, vers Manzikert, jusqu'aux rives de l'Hellespont et du Bosphore, où ils étaient établis en 1081.

Ce rapide succès était dû aux fautes de Byzance et à la trahison ou à l'indifférence de ses sujets. Dans l'Asie occidentale, dont la population était en partie désarmée, où les dépenses militaires avaient été fâcheusement réduites, où l'armée désorganisée ne savait plus que se faire battre, où la guerre civile contribuait avec l'invasion étrangère à répandre la mort et la ruine; dans ce demi-désert, dont les habitants avaient fui devant les Turcs ou s'étaient entendus avec eux sans résistance sérieuse; dans cet empire qui les avait loués et pris à son service, les Turcs avaient pu multiplier partout et très rapidement leurs courses dévastatrices.

Cependant, malgré cette triste situation de l'Asie Mineure, les Turcs n'en étaient pas encore en 1081 les maîtres incontestés. Leur installation récente dans les villes de la côte, de Cyzique à Chrysopolis, et leurs ravages répétés à travers toute la péninsule ne doivent pas faire illusion sur leur force réelle. Dispersés en bandes mal liées entre elles; incapables de créer autour de Nicée, où ils restent comme campés, un véritable État; le plus souvent ennemis les uns des autres; uniformément haïs par les habitants de l'Asie Mineure transformée par eux en désert; exposés aux sur-

prises et aux coups des chrétiens enfermés dans les villes ou réfugiés dans les montagnes, ils devaient le meilleur de leur fortune et de leur succès, moins à une indiscutable supériorité de puissance qu'à l'inaction, à l'impéritie et à la division des chrétiens.

Qu'il vînt de Byzance une armée capable, en tenant la campagne, d'attirer à elle les troupes dispersées par tout le pays dans les centres de résistance; que cette armée eût un général sachant imposer l'union, ramener les sympathies à l'Empire, et les Turcs probablement ne tiendraient guère. On reverrait leurs fuites précipitées du temps où il y avait des armées byzantines pour menacer leurs pillards; ils devraient aller se concentrer au delà de l'Euphrate et délivrer l'Asie Mineure de leur présence et de sa misère. Comme autrefois les Arabes, on les ramènerait en Syrie (ATTALIATÈS, p. 223).

Alexis Comnène pouvait être ce libérateur; la tâche n'était pas au-dessus de ses talents. Mais les Normands d'Italie, plus forts et pas plus scrupuleux que ne l'avaient été les Crispin, les Hervé et les Roussel en Asie, ne lui laissèrent ni le loisir, ni les moyens de s'y consacrer à temps.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES SOURCES ET DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

I — SOURCES

ABOULFARADJ : *Chronicon syriacum,* texte syriaque et traduction latine par BRUNS et KIRSCH. Leipzig, 1789, in-4; — ID. : *Chronicon ecclesiasticum,* syriace et latine, éd. J. ABBELOOS et T. LAMY, in-4, 1872-1877. — Né à Mélitène en 1266, évêque de Goubbos, de Lakabin et d'Alep, maphrien d'Orient, mort à Maraga en 1286.

ABOULFÉDA : *Annales Moslemici,* texte arabe et traduction latine, éd. REISKE, 5 vol. in-4, Copenhague, 1789-1794. — Aboulféda, émir de Hamah, en Syrie, né à Damas en novembre-décembre 1273, mort en octobre 1331.

AÇOGHIK ou ÉTIENNE DE TARON : *Histoire d'Arménie* (des origines à 1004), trad. allem. par H. GELZER et A. BURCKHARDT, Leipzig, 1907. — Était du clergé régulier, avec le titre de vardapet; est mort au début du onzième siècle; rapporte beaucoup de détails intéressants et originaux.

ALBERT d'AIX : *Historia Hierosolymitana* (1095-1121), dans le *Rec. Occ.*, IV, p. 265 sqq. — Prêtre d'Aix-la-Chapelle. N'est pas un témoin oculaire.

ANNE Comnène : *Alexiade,* éd. Bonn, 1839. — Fille de l'empereur Alexis Comnène.

ARISDAGUÈS de Lazdiverd : *Histoire d'Arménie,* trad. franç. par Évariste PRUD'HOMME. Paris, 1864, in-8. — Cette histoire va de 989 à 1071. Arisdaguès est contemporain des événements qu'il raconte; il est mort après 1071; il fait partie du clergé régulier comme vardapet; il gémit beaucoup trop, mais il est véridique.

Michel ATTALIATÈS : *Histoire* (de 1034 à 1079), éd. Bonn, 1853, in-8.—Grand propriétaire, sénateur, juge, vécut au moins jusqu'en 1080.

BRYENNE (Nicéphore) : *Commentaires*, éd. Bonn, 1836. — Gendre de l'empereur Alexis Comnène, dont il a épousé la fille, la célèbre Anne Comnène.

CÉDRÉNUS : *Chronique* (de la création à 1057), éd. Bonn. — Inconnu; vécut à la fin du onzième siècle et au début du douzième.

CHRONIQUE GÉORGIENNE : BROSSET, *Histoire de la Géorgie depuis l'antiquité jusqu'au dix-neuvième siècle*, trad. du géorgien. Pétersbourg, 1849-1858, 5 vol. in-4. — La première partie est citée *chronique*, la deuxième, *add*(itions). — Cette chronique, dans son état actuel, est l'œuvre du tsarévitch WAKHOUCHT, en 1745; mais elle remonte, par ses sources, au Moyen Age; elle a été citée au treizième siècle par Étienne ORBELIAN, dans SAINT-MARTIN, II, p. 64.

CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE : *De thematibus*, éd. Bonn; — *De administrando imperio*, éd. Bonn; — *De cerimoniis*, éd. Bonn. — C'est l'empereur de Constantinople, 912-959.

EH = EKKEHARDI : *Uraugiensis abbatis Hierosolymita*, éd. HAGENMEYER, Tübingen, 1877, in-8. — Est venu en Palestine en 1101.

ELMACIN : *Historia Saracenica* (des origines à 1118), texte arabe et trad. latine, par ERPENIUS. Leyde, 1625. — Elmacin, arabe chrétien, né en 1223, mort à Damas en 1273.

ÉTIENNE ORBELIAN : *Histoire de la Siounie*, traduite de l'arménien par BROSSET. Pétersbourg, 1864-1866, 2 vol. in-4.

FOUCHER de Chartres : *Historia Hierosolymitana* (de 695 à 1127), dans *Rec. Occ.*, III. — A pris part à la première croisade.

GHÉVOND : *Histoire des guerres et des conquêtes des Arabes en Arménie*, trad. de l'arménien par V. CHAHNAZARIAN. Paris, 1856, in-8. — Cette histoire va jusqu'en 788. Ghévond a vécu dans la deuxième moitié du huitième siècle. Sa chronologie est bien ordonnée (DAGHBASCHEAN, p. 63); il est sans critique, ni jugement (éd. Chahnazarian, p. XIII).

GLYCAS (Michel) : *Annales*, jusqu'en 1118, éd. Bonn, 1836. — Homme de lettres, vécut jusqu'à la fin du douzième siècle.

GUILLAUME de Tyr : *Historia rerum in partibus transmarinis gestarum*, éd. *Rec. Arm.*, I, 1re partie, 1844. — Archevêque latin de Tyr; chancelier du royaume de Jérusalem depuis 1177. Mort entre le 17 et le 21 octobre 1186.

H. HAGENMEYER : *Epistolæ et chartæ ad historiam primi belli sacri spectantes*. Innsbrück, 1901, in-8.

IBN EL-ATHIR : *Chronique*, éd. Tornberg, Leyde, 1851-1876, 14 vol. Extr et trad. fr. dans *Rec. Ori.* (*Kamel*), I, p. 187-744; II, p. 1-180. — Arabe de grande famille, vécut en Mésopotamie et en Palestine; né en 1160, mort en 1233.

IBN KHALDOUN : *Livre des événements* (éd. Boulaq, 1867, 7 vol.). Cité d'après des livres toujours indiqués dans mes renvois. — Né en 1332 à Tunis, mort en Égypte en 1406.

IBN KHALLIKAN : *Dictionnaire biographique*, trad. anglaise par Mac Guckin de Slane. Paris et Londres (*Oriental translation fund*), 1842-1876, 4 vol. in-4. — Né à Arbèles, le 22 septembre 1211, résida et mourut à Damas, où il était cadi en chef; mort le 29 octobre 1282.

IBN KHORDADBEH : *Le Livre des routes*, éd. et trad. fr. de GŒJE *BGA*, VI. — Chef des postes en Médie. Vizir du calife Motamid, il eut accès aux archives. Il a écrit entre 842 et 844. Il est mort en 848.

JEAN d'Antioche : *Histoire* (de 938 à 1031 au moins), éd. en très grande partie et trad. en russe par le baron DE ROSEN sous le titre de : *L'Empereur Basile le Bulgarochthone* (supplément au tome XLIV des *Zapiski* de l'Académie de Pétersbourg, 1883). — Médecin, chrétien, né peu avant 980, a vécu en Égypte et à Antioche, mort en 1065-1066.

KÉKAUMÉNOS : *Strategicon*, éd. Vasilievsky et Jernstedt, Pétersbourg, 1896, in-8. — Appartient à la noblesse militaire de la deuxième moitié du onzième siècle.

KEMALEDDIN : *Fragments relatifs au dixième siècle*, dans FREYTAG, *Geschichte der Hamdaniden in Aleppo* (*ZDMG*, XI, 1857, p. 177 sqq.).

KIRACOS : *Histoire d'Arménie*, trad. fr. par BROSSET, dans *Deux historiens arméniens*. Pétersbourg, 1870-1871, in-4. — Arménien de Kantzag; est mort en 1272.

KODAMA : *Livre de l'Impôt et de l'Art du secrétaire*. Éd. après IBN KHORDADBEH. — Écrit peu après 928; est mort en 948.

LÉON DIACRE : *Histoire de 959 à 975*, éd. Bonn. — Né en Asie Mineure en 950. Fit partie du clergé de l'Empereur. A écrit après 992.

MAÇOUDI : *Le Livre de l'Avertissement*, trad. fr. CARRA DE VAUX. Paris, 1897, in-8. — *Les Prairies d'or*, trad. fr. C. BARBIER DE MEYNARD et PAVEL DE COURTEVILLE. Paris, 1861-1877, 9 vol. in-8 (la valeur de cette édition est contestée, voir MARQUART, p. XXXVI). — Maçoudi, mort en 956 ou 957. Nous lui devons beaucoup. Il est très supérieur aux chroniqueurs et aux géographes arabes. Il a visité la Perse, le Kerman, l'Inde, Ceylan, Madagascar, Oman, la Caspienne, la Palestine, Antioche, Bassorah, Damas et l'Égypte.

MAKRIZI : *Histoire d'Égypte*, trad. fr. BLOCHET dans *ROL*, 1898 et sqq., en volume, Paris, 1908, in-8. — *Histoire des Coptes*, trad. allem. WÜSTENFELD, 1845, in-4 (extrait du tome III des *Abhandl.* de GÖTTINGEN). — Makrizi est mort en 845 hég. (inc. 22 mai 1441).

MANASSÈS (Constantin) : *Chronique* (en vers) jusqu'en 1081, éd. Bonn. — Vécut jusqu'en 1150.

MATTHIEU d'Édesse : *Chronique de 952 à 1136*. Trad. fr. par Ed. DULAURIER (*Bibliothèque historique arménienne*). Paris, 1858, in-8. — Est mort peu après 1136.

MICHEL le Syrien : *Chronique*, texte syriaque et trad. fr. J. B. CHABOT. Paris, 1899 sqq., 3 vol. in-4. — Trad. fr. du texte arménien par V. LANGLOIS. Venise, 1868, in-8. — Michel le Grand, de Mélitène, patriarche jacobite d'Antioche de 1166-1199. Sa chronique va des origines à son temps.

MIRKHOND : *Le jardin de la pureté.* Extrait sur l'histoire des Seldjoucides, trad. par VÜLLERS. Giessen, 1838, in-8. — Historien persan; a vécu de 1433 à 1498.

MKITAR d'Aïrivank : *Histoire chronologique,* trad. de l'armén. en fr. par BROSSET, *Mém.* de l'Académie de Pétersbourg, 7e série, XIII, 1869, no 5. — Fin du treizième siècle; pas d'autre renseignement sur lui. Il est sans critique, mais il a utilisé des sources inconnues par ailleurs.

NASIR ibn KHOSRAU : *Sefer Nameh,* relation d'un voyage en Syrie, Palestine, Égypte, Arabie et Perse, 437 à 444 hég. (1045-1052 du Christ), édité, traduit et annoté par A. SCHEFER, 1881, in-8 (*Publications de l'École des langues orientales*). — Nasir, né en 394 hég. (inc. 30 déc. 1003), près de Balkh; conseiller d'État du Seldjoucide Tchakar-beg Daoud, fils de Mikhail; mort en 481 (inc. 27 mars 1088). ETHE en a donné une édition et une trad. allem. dans *ZDMG,* 33, 1879, p. 645 sqq. Sur sa vie et ses ouvrages, voir FAGNAN, *JAs.,* 7e série, t. XIII, p. 164-168; Ed. G. BROWNE *JRAS,* 1905, p. 313-352.

PIERRE DE SICILE, contemporain de Photius; a écrit quatre livres *contre les Pauliciens;* éd. Migne, PG, CIV, col. 1240, sqq.

PSELLOS (Michel) : *Chronique* de 976 à 1077, éd. K. N. SATHAS : 1° dans sa *Bibliotheca græca,* t. IV, 1874, in-8; 2° à Londres, 1899, in-8. La 2e édition a été seule utilisée ici; mais les références renvoient à l'édition 1, dont la pagination a été reproduite en marge de l'édition 2. De la sorte, on pourra utiliser celle des deux éditions qu'on aura sous la main. Les autres écrits de Psellos sont cités ici d'après leur édition dans le *Rec. gr.* ou dans la *Bibliotheca græca* de Sathas. — Psellos, né en 1018, vécut peut-être jusqu'en 1096. Professeur, avocat, juge, secrétaire impérial, finalement conseiller de l'Empereur et premier ministre, il fut un homme politique de très grande influence.

RAOUL de Caen : *Gesta Tancredi,* éd. *Rec. Occ.,* III. — Partit pour la Terre Sainte en 1107.

Recueil des Historiens des Croisades, publié par l'Académie des Inscriptions, 1844 sqq. — *Rec. arm.* = Historiens arméniens; — *Rec. gr.* = Historiens grecs. — *Rec. Occ.* = Historiens occidentaux. — *Rec. Ori.* = Historiens orientaux.

SAMUEL d'Ani : *Chronique,* trad. Brosset, dans *Collection,* II, p. 339 sqq. — La chronique arménienne de SAMUEL d'Ani va de la création à 1179; elle a été continuée jusqu'en 1358. SAMUEL a écrit dans la deuxième moitié du douzième siècle.

SATHAS : *Bibliotheca græca medii ævi.* Venise et Paris, 1872-1894, 7 vol. in-8.

SATHAS et LEGRAND : *Les exploits de Digénis Akritas.* Paris, 1875, in-8.

SKYLITZÈS (Jean) : *Chronique.* A été presque entièrement reproduit par CÉDRÉNUS, avec lequel on l'a publié, éd. Bonn; nous n'avons l'original de SKYLITZÈS dans cette édition que de 1057 à 1079. — Haut dignitaire byzantin, il vécut dans la deuxième moitié du onzième siècle.

Synopsis Sathas ou *Chronique abrégée*, éd. Sathas, dans la *Bibliotheca græca medii ævi*, t. VII, 1894. — Est de la fin du treizième siècle.

Tafel et Thomas : *Urkunden zur älteren Handels- und Stadtgeschichte der Republik Venedig* (*Fontes rerum austriacarum, Diplomata et acta*, t. XII), 1856, in-8.

Tarikhi = Tarikhi Guzideh, ou Histoire choisie, par Hamd Allah Mustaufi Qazvini, texte persan et traduction française par Jules Gantin. Paris, 1903. — Extraits intitulés : *Histoire des Seldjoucides*, trad. par Defrémery, dans le *JAs.*, 4e série, t. XI, 1848, p. 417-462. — Va jusqu'en 1330.

Théophane continué de 813 à 961, éd. Bonn. Les cinq premiers livres, qui vont de 813 à 886, sont une compilation faite avec Génésios et Constantin Porphyrogénète. Le sixième livre, de 886 à 619, est tiré en partie de la chronique du Logothète ou continuation de George le Moine, écrite sous Nicéphore Phocas. Voir Kr., p. 348.

Thomas Ardzrouni : *Histoire des Ardzrouni* (neuvième et dixième siècles), continuée jusqu'en 1226, trad. fr. par Brosset, dans *Collection*, I, p. 1-226. — L'auteur a vécu dans la deuxième moitié du neuvième siècle et dans la première du dixième. Son œuvre propre va jusqu'en 934. C'est un témoin oculaire sérieux, mais très partial en faveur des siens, les Ardzrouni, contre les Bagratouni. Il est curieux d'archéologie et des mœurs.

Vahram d'Édesse : *Chronique rimée des rois de la petite Arménie*, *Rec. Arm.*, I, p. 491 sqq. — Contemporain du roi d'Arménie Léon III (1270-1289).

Vartan : *Histoire universelle* jusqu'en 1268. Éditions arméniennes, à Moscou, 1861, Venise, 1863. Extraits dans le *Rec. Arm.*, I, p. 434 sqq. Traduction russe par Émin. Moscou, 1863. — Né à la fin du douzième siècle; mort en 1271; a voyagé en Cilicie et en Palestine.

Zachariæ a Lingenthal : *Jus græco-romanum*, t. III : *Novellæ constitutiones*. Leipzig, 1857, in-8.

Zonaras : *Chronique*, des origines à 1118, éd. Bonn. — Haut fonctionnaire byzantin. Vécut jusque vers le milieu du douzième siècle.

II — TRAVAUX MODERNES

Léon Alischan : *Léon le Magnifique*, premier roi de Sissouan ou de l'Arménie cilicienne, trad. fr. par Georges Bayan. Venise, 1888, in-8.

Id. : *Sissouan* ou l'Arméno-Cilicie. Description géographique et historique avec carte et illustrations. Venise, 1899, in-4.

J. Anderson : *The Campaigns of Basil I against the Paulicians in 872*, *Cl. R.*, X, 1896.

Id. : *The Road-system of eastern Asia Minor with the evidence of byz. campaigns* (*JHS*, 17, 1897, p. 22-46).

L. Bréhier : *L'Église et l'Orient au Moyen Age. Les Croisades*. Paris, 1907, in-12.

L. Bréhier : *Hommes de guerre byzantins. Georges Maniacès*, extr. de *La Province*, nov. 1902, Tours.

Id. : *Le Schisme oriental du onzième siècle*. Paris, 1899, in-8.

Brockelmann : *Geschichte der arabischen Literatur*. Weimar, 1898-1902, 2 vol. in-8.

Brosset : *Collection d'auteurs arméniens*, en traduction française. Pétersbourg, 1874-1876, 2 vol. in-8.

Id. : *Description géographique de la Géorgie*, traduite du géorgien. Pétersbourg, 1842, in-4.

Id. : *Rapports sur un voyage archéologique dans la Géorgie et l'Arménie*. Pétersbourg, 1849-1851, 3 vol. in-8.

Id. : *Les Ruines d'Ani*. Pétersbourg, 1860, in-4.

Id. : Voir *Chronique* et *Étienne*.

Cahun : *Introduction à l'histoire de l'Asie. Turcs et Mongols, des origines à 1405*. Paris, 1896, in-8.

Chalandon : *Les Comnène*, I, *Essai sur le règne d'Alexis Comnène*. Paris, 1900, in-8; — II, *Jean II Comnène et Manuel I Comnène*, Paris, 1912, in-8.

Id. : *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile*. Paris, 1907, 2 vol. in-8.

C. R. Conder : *The latin Kingdom of Jerus. 1099 to 1291*. Londres (*Palestine explor. Fund*, n° 22), 1897, in-8.

H. Daghbaschean : *Gründung des Bagratidenreichs durch Ashot Bagratuni*. Berlin, 1893, in-8.

H. Derenbourg : *Ousama ibn Mounkidh*. Un émir syrien au premier siècle des Croisades. Première partie, vie d'Ousama. Paris, 1889-1893 (Publications de l'École des langues orientales vivantes, 2e série, t. XII).

Ch. Diehl : *Figures byzantines*. Paris, I, 1906; II, 1908.

E. v. Dobschütz : *Die confessionellen Verhältnisse in Edessa unter der Araberherrschaft. Z. f. wiss. Theol.*, XLI, p. 364 sqq, 456 sqq.

Du Cange : *Familiæ byzantinæ*. Paris, 1680, in-folio.

Ed. Dulaurier : *Étude sur l'Organisation politique, religieuse et administrative du royaume de la petite Arménie, JAs.*, 5e série, t. XVII et XVIII, 1861, p. 377-479, 289-357; reproduit dans *Rec. Arm.*, I, 1869, p. xvii-cxxv.

Id. : *Recherches sur la chronologie arménienne technique et historique* (*Bibliothèque historique arménienne*, t. I). Paris, 1859, in-4.

R. Duval : *Histoire politique, religieuse et littéraire d'Édesse jusqu'à la première croisade*. Paris, 1892, in-8 (Extrait du *JAS.*).

Id. : *La littérature syriaque*. 3e éd., Paris, 1907.

Finlay : *History of the byzantine and greek empires from 716 to 1453*. Londres, 1854, 2 vol. in-8.

Id. : *Medieval Greece and Trebizond*, 1851, in-8.

Fischer : *Trapezus im elften und zwölften Jahrhund., Mitth. d. Inst. f. österr. Geschichtsfors.*, X, 1889, p. 177-207.

J. Gay : *L'Italie méridionale et l'empire byzantin de 867 à 1071*. Paris, 1904, in-8 (*Bibliothèque des Écoles d'Athènes et de Rome*, n° 90).

H. Gelzer : *Abriss der byzantinische Kaisergeschichte,* dans *Kr.,* p. 911-1067.
Id. : Article *Armenien,* dans Herzog, *Real-Encyclopädie f. Theol. u. Kirche,* 3e éd.
Id. : *Die Anfänge der Armenischen Kirche, Bericht über d. Verh. d. Sächs-Gesells. d. Wiss.,* 1895, p. 109-174.
Id. : *Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung. Abh.* de Leipzig, t. XVIII, no 5, 1899, in-4.
Id. : *Georgii Cyprii descriptio orbis romani.* Leipzig, 1890 (collection Teubner).
Id. : *Ungedrückte und ungenügend veröffentliche Texte der notitiæ episcopatuum. Münchener Abhandl.,* 21, 1901, p. 529-641.
A. F. Gfrörer : *Byzantinische Geschichten,* Graz, 1872, 3 vol, in-8.
M. Ghazarian : *Armenien unter der arabischen Herrschaft bis zur Enstehung des Bagratidenreichs.* Diss. Strasbourg, 1903; et *Z. f. arm, Philol.,* II.
Gibbon : *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire Romain,* éd. Bury, Londres, 1896 sqq., 6 vol. in-8.
Paul Gindler : *Graf Balduin I v. Edessa.* Diss. Halle, 1901, in-8.
D. M. Girard : *Sivas, huit siècles d'histoire (1021-1820), ROC,* X, p. 79, 169, 283, 347.
H. Grégoire : *Rapport sur un voyage d'exploration dans le Pont et en Cappadoce, BCH,* 1909, p. 1-170.
De Guignes : *Histoire des Huns, des Turcs et des Mongols,* 5 vol. in-4, 1756-1758.
De Hammer : *Histoire de l'empire Ottoman,* trad. fr. Hellert. Paris, 1855, sqq, 18 vol. in-8.
Helmolt (Hans v.) : *Weltgeschichte.* Leipzig, in-8; surtout le tome V : *Südosteuropa und Osteuropa,* 1905.
Hertzberg, *BuO : Geschichte der Byzantiner und des osmanischen Reiches.* Berlin, 1882, in-8.
W. Heyd : *Histoire du commerce du Levant au Moyen Age,* trad. fr. Raynaud. Leipzig, 1885-1886, 2 vol. in-8.
Cl. Huart : *Histoire des Arabes,* Paris, Geuthner, 1912.
H. Hübschmann : *Die altarmenischen Ortsnamen.* Strasbourg, 1904 (*Indogermanische Forschungen,* XVI, p. 197-490).
N. Jorga : *Geschichte des osmanischen Reiches.* Gotha, 1908 sqq. in-8.
v. Kremer : *Culturgeschichte des Orients unter den Chalifen.* Vienne, 1875-1877, 2 vol. in-8.
Kr = K. Krumbacher : *Geschichte des byzantinischen Literatur,* 2 éd. Munich, 1897.
St. Lane-Poole : *A history of Egypt in the middle Ages.* Londres, 1901, in-16.
V. Langlois : *La Vie et les Écrits de Grégoire Magistros, JAs,* 6e série, t. XIII, 1869, p. 5-64.
Lebeau : *Histoire du bas Empire,* 2e éd. par Saint-Martin et Brosset. Paris, 1824, sqq., 21 vol. in-8.
G. le Strange : *Palestine under the Moslems.* Londres (*Pal. Explor. Fund*), 1890, in-8.

G. le Strange : *The lands of the eastern caliphate.* Cambridge, 1905, in-8.

H. Mädler : *Theodora, Michael Stratiotikos, Isaak Komnenos.* (Gymnasial-progr. Plauen, 1894.

J. Marquart : *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge und historisch-topographische Studien zur Geschichte des IX und X Jahrhunderts* (v. 840-940). Leipzig, 1903, in-8.

Mikelian : *Die armenische Kirche in ihren Beziehungen zur byzantinischen vom 4 bis zum 13 Jahrh.* Leipzig, 1891, in-8.

Miklosich et Müller : *Acta et diplomata medii ævi.* Vienne, 1860-1890, 6 vol. in-8.

Mkrttschian (Karapet Ter-M.) : *Die Paulikianer im byzantinischen Kaiserreiche und verwandte ketzerischen Erscheinungen in Armenien.* Leipzig, 1893, in-8.

A. Müller : *Der Islam im Morgen- und Abendland.* Berlin, 1885, 2 vol. in-8.

Ed. de Muralt : *Essai de Chronographie byzantine.* Pétersbourg, I, de 395 à 1057 (1855); II, de 1057 à 1453 (1871).

C. Neumann : *La Situation mondiale de l'empire byzantin avant les Croisades,* trad. fr. par Renauld et Kozlowski. Paris, 1905, in-8.

Petermann : *Beiträge zu der Geschichte der Kreuzzüge aus armenischen Quellen, Berliner Abhandl.,* 1860, p. 81-186.

L. Petit : Article *Arménie* dans le *Dictionnaire de Théologie catholique* de Vacant.

Id. : *Typikon de Grégoire Pakourianos* pour le monastère de Pétritzos (Batchkovo). Pétersbourg, 1904, in-8 (supplément aux *BChr.,* t. XI).

A. Rambaud : *L'Empire grec au dixième siècle, Constantin Porphyrogénète.* Paris, 1870, in-8.

W. M. Ramsay : *The historical geography of Asia Minor* (*Royal geographical Society. Supplementary Paper,* vol. IV). Londres, 1890, in-8.

Leop. Ranke : *Weltgeschichte,* t. VIII, *Kreuzzüge und päpstliche Weltherrschaft.* Leipzig, 4e éd., 1898, in-8.

E. Rey : *Les Colonies franques en Syrie aux douzième et treizième siècles.* Paris, 1883, in-8.

R. Röhricht, 1 K = *Geschichte des ersten Kreuzzuges.* Innsbrück, 1901, in-8.

Saint-Martin : *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie.* Paris, 1818-1819, 2 vol. in-8.

G. Schlumberger : *Deux chefs normands des armées byzantines au onzième siècle, RH,* juillet 1881.

Id. : *Nicéphore Phocas.* Paris, 1890, in-4.

Id. : *L'Épopée byzantine à la fin du dixième siècle.* Paris, 1896 sqq., 3 vol. in-4.

Id. : *Sigillographie de l'empire Byzantin.* Paris, 1884, in-4.

Tchamtchian : *Histoire d'Arménie* depuis la création du monde jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Venise 1784-1786, 3 vol. in-4. — Utilisé

ici, sauf indication contraire d'après l'abrégé anglais de J. AVDALL. Calcutta, 1827, 2 vol. in-8.

W. TOMASCHEK : *Zur historischen Topographie von Kleinasien im Mittelalter, Wiener Sitzungsber.*, t. CXXIV, 1891, p. 106 sqq.

Fr. TOURNEBIZE : *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*. Paris, 1910, p. 872, in-8.

H. VAMBÉRY : *Das Türkenvolk in seinen ethnologischen und ethnographischen Beziehnugen*. Leipzig, 1885, in-8.

A. A. VASILIEF : *Byzance et les Arabes :* I. Au temps de la dynastie d'Amorium (820-867). Pétersbourg, 1900, 210 et 183 p. in-8; — II. Au temps de la dynastie macédonienne (867-959). Pétersbourg, 1902, 320 et 220 p. in-8.

A. VOGT : *Basile Ier*. Paris, 1908, in-8.

G. WEIL : *Geschichte des Chalifen*. Mannheim, 1846-1862, 5 vol. in-8.

Fr. WILKEN : *Rerum ab Alexio I, Joanne et Manuele Comnenis gestarum libri IV*. Heidelberg, 1811, in-8.

TABLE CHRONOLOGIQUE

Vers 705 : Sempad Bagratide est installé par les Grecs à Poti, 50.

711-713 : les Arméniens sont expulsés de l'Empire, 67.

838 : sac d'Amorium par les Arabes, 15.

872 : Basile II soumet l'Arménien Kourtikios dans la vallée du Tokma-Sou, 68.

962 : déloyauté, en Cilicie, des Arméniens de Nicéphore Phocas, 52.

963 : pillages de l'armée grecque vers Alep et Edesse, 52.

966 : le Taron est en partie annexé à l'Empire, 30.

968 : les Byzantins repeuplent le pays de Mélitène, 102.

969 : le catholicos arménien Vahan est déposé pour Chalcédonisme, 71.

971 : révolte de Bardas Phocas contre Jean Tzimiscès, 53.

974 : le Dr arménien Léon discute religion avec les Grecs à Constantinople, 72.

977 : Saint Grégoire de Narec est poursuivi pour Chalcédonisme, 71.

978 : Erzeroum, Olti, etc., sont cédés par Basile II au curopalate David, 31, 51, pour avoir son aide contre le rebelle Bardas Phocas, 51 ; — révolte des Arméniens à Antioche, 69.

986 : annexion définitive du Taron à Byzance, 16 ; — discussions religieuses entre Byzantins et Arméniens, 72.

987-988 : David le Curopalate aide Bardas Phocas révolté contre Basile II, 51.

999 : les Arméniens sont établis à Césarée sur l'Oronte, 70.

1000-1001 : mort du curopalate David, 16 ; — annexion de ses États par Byzance, 16, 17, 18 ; — le Vaspouragan est mis sous la protection byzantine, 17.

Vers 1007 : l'Arménien Samuel est mandé à Constantinople pour y discuter théologie avec les Grecs, 72.

1015 : mort du roi Bagrat d'Abasgie-Géorgie, 18.

1018 : le roi Georges d'Abasgie-Géorgie enlève des territoires aux Grecs, 18.

1021 : invasion seldjoucide en Arménie, 16 ; — invasion de Basile II en Géorgie, 16, 18 ; — cession du Vaspouragan à l'Empire par Sénakhérim Ardzrouni, qui reçoit des domaines en échange, 16-17 ; — négociations entre Byzance et l'Égypte, 22.

1022 : le roi Georges d'Abasgie-Géorgie, vaincu par Basile II, lui cède l'héritage

du curopalate David, 18; — Basile II en fait le thème d'Ibérie, 18; — Basile II suzerain du roi Jean-Sempad d'Ani, qui teste en sa faveur, 19.

1025 : mort de Basile II.

1027-1028 : négociations entre Byzance et l'Égypte, 22, 95.

1030 : Georges Maniacès est nommé catépano de Basse-Médie, 32, 37; — expédition de Romain III Argyre en Syrie, 40.

1031 : Jean-Sempad, roi d'Ani, épouse une nièce de Romain Argyre, 19; — Édesse aux Grecs, 21; — le patriarche syrien de Mélitène se réfugie à Amida, fuyant les Grecs, 51; — les moines arméniens de l'Amanus persécutés par les Grecs, 72.

1035 : Léon Lépendrinos succède à Édesse à Georges Maniacès, 41.

1037 : Pergri est reprise par les Grecs, 20; — les Turcs massacrent 24.000 cavalier grecs près d'Ardzké, 33; — échec des Arabes devant Édesse, 35.

1037-1040 : le Gaznévide Masoud vaincu par les Turcs Seldjoucides, 8.

1038 : échec d'une tentative des Arabes pour prendre Édesse par ruse, 41, 70; — paix entre Byzance et l'Égypte, 22.

1038 sqq. : victoires de Maniacès en Sicile, 37.

1039 : expédition grecque contre Ani, 19.

1040 : les Seldjoucides sont plus de 200.000, 8; — Nicéphore Katakalon Kékauménos commande le corps des Arméniaques devant Messine, 36.

1041 : mort du roi Jean-Sempad d'Ani, 19; — les Turcs en Arménie, 19.

1042 : expédition grecque contre Ani, 19; — les Turcs en Arménie, 19; — les Turcs de Her tuent Kakig de Vaspouragan, 39, 85.

1043 : prise et annexion d'Ani par les Grecs, 19; — Nicéphore Katakalon Kékauménos est stratège des villes du Danube; il bat les Russes, 36.

1046 : Katakalon est fait duc d'Ibérie, 36.

1047 : révolte de Léon Tornikios, 36; — contre elle l'armée byzantine quitte l'Arménie, 22; — Katakalon attaque Douin, 36.

1047-1049 : l'Arménie est ravagée par les Turcs Seldjoucides, 22.

1048 : le Turc Asan est battu et tué par Katakalon, 36; — Katakalon attaque Douin, 36.

1048-1049 : les Turcs victorieux des Grecs prennent le Géorgien Liparit, 22, 32.

1049 : guerre contre les Petchenègues, 65; — les cavaliers Petchenègues passent le Bosphore à la nage, 8; — Katakalon battu par les Petchenègues, 36; — Erzeroum pillée par les Turcs, 12, 22; — révolte d'Ibrahim-Inal contre Togrul, 23, 95.

1049-1050 : négociations gréco-turques, 94.

1050 : constructions de Grégoire Magistros à Cétcharous, 39; — le calife nomme Togrul-Beg sultan, 94; — prospérité de l'Asie occidentale, 105.

1051 : le catholicos Arménien à Sébaste, 73.

1052 : le pays de Kars est dévasté par les Turcs, 23.

1053-1054 : les Turcs pillent les bords du lac de Van, l'Arménie et la Géorgie, d'Erzeroum au Caucase, 23.

1054 : belle défense de Manzikert contre les Turcs sous Basile, fils d'Aboucab, 20, 43; — toute l'armée byzantine d'Europe est employée en Asie contre les Turcs, 33; — peste à Constantinople, 109.

1055 : fin de la dynastie Bouïde à Bagdad, 95.

1056 : Katakalon, duc d'Antioche, est destitué par Michel VI, 36.

1056-1057 : Samoukh, avec 3.000 Turcs, ravage l'Arménie, 24.

1057 : révolte de Nicéphore Bryenne contre Michel VI, 38; — Isaac Comnène est fait empereur par les troupes d'Asie amenées en Europe, 24, 33; — octobre, sac de Mélitène par les Turcs, 24.

1058 : Mort de Grégoire Magistros Bahlavouni, 39; — les Turcs sont vaincus par Thornig de Sassoun, 40; — donation de Jean, fils de Liparit à un couvent, 42; — mort du catholicos Pierre à Sébaste, 72.

1059 : Togrul-Beg est fait par le calife « roi de l'est et de l'ouest », 23; — Aaron le Bulgare est duc de Mésopotamie, 32; — juillet, les Turcs pillent Sébaste, 24; ils ravagent dès lors l'Asie occidentale, 107.

Vers 1060 : extension des Arméniens dans l'Empire, 70; — Amalfi a un quartier à Antioche, 106.

De 1060 à 1063 : les princes et le catholicos d'Arménie sont retenus à Constantinople, où l'on veut les convertir à l'orthodoxie grecque, 72.

1062 : les Grecs assiègent Amida, 26.

1063 : le catholicos arménien Kakig s'établit à Tavplour, 72, 73; — 23 septembre, tremblement de terre en Asie Mineure, 109.

1064 : Kars est annexé à l'Empire, 21; — son roi Kakig est installé à Larissa, 38; — le patriarche grec est chargé par l'Égypte de protéger officiellement le quartier chrétien de Jérusalem, 22; — les forces byzantines sont occupées à repousser une invasion sur le Danube, 57; — 16 août, destruction d'Ani par les Turcs, 24, 74.

1065 : mort du catholicos Kakig, 72; — Édesse résiste aux Turcs, 25; son commandant trahit le duc d'Antioche, 41; — Vahram Bahlavouni devient le catholicos Grégoire II, 38, 40; il réside à Tzamandos, 73; — les Turcs Ouzes battus sur le Danube, 62; — les Arméniens s'établissent dans le pays de Goubbos et de Claudia, 70, 74.

1066-1067 : hiver, le Turc Oschin ravage l'Amanus, 24.

1067 : Césarée ruinée par les Turcs, 24; — Édesse leur résiste, 25; — Nicéphore Botaniatès duc d'Antioche, 38; — l'armée byzantine ne comprend guère que des recrues; elle n'a pas d'équipement régulier, 57; mal payée, elle fuit devant les Turcs, 58; — les troupes de Mélitène refusent de passer en Mésopotamie, 75; — Amertikè passe aux Turcs, 58.

1068 : campagne de Romain Diogène contre les Turcs, 25; — il prend Membidj, Artah, 25; — les Turcs pillent Néocésarée, 25, Amorium, 25, 75, bloquent Tzamandos, 25; — Édesse résiste aux Turcs, 25; — Khatchatour duc d'Antioche, 41; — l'armée byzantine méprisée par les Turcs, 58; — établissement des Arméniens à Membidj, 70; ils y trahissent les Grecs, 75.

1069 : Romain Diogène paie la reconstruction des murs du quartier chrétien de Jérusalem, 22; — révolte de Crispin, 25, qui ravage la Mésopotamie, 58; — campagne de Romain Diogène à Césarée et en Arménie, 25; — Philarète est battu, 25, ses soldats abandonnent leur poste, 59; — les Turcs pillent Iconium et échappent en Cilicie à l'Empereur et aux Arméniens de Séleucie, 25, 69, 75; — belle défense d'Édesse contre les Turcs, 30.

1070 : Romain Diogène n'ose pas employer son armée contre les Turcs de Khonae et de Phrygie, 58; — Manuel Comnène est battu et pris par les Turcs, 25, 63, 76.

1071 : Édesse résiste aux Turcs, 25; — Basilacès commande à Théodosiopolis, 37; — Romain Diogène chasse les Ardzrounis de Sébaste, 77, 78; — 19 août, il est pris à Manzikert par Alp-Arslan, 43; — il traite avec les Turcs, 95.

1071 sqq. : les Arméniens demandent secours à Rome, 73; — les ravages turcs en Asie mineure sont désormais continus et généralisés, 107.

1071-1072 : guerre entre Romain Diogène et les Ducas, 41; — le patrice arménien Arisdaguès passe aux Turcs, 76.

Vers 1072 : mort de Khatchatour, 41.

1072 : mort de Romain Diogène, 61; — l'anticatholicos Georges se réfugie à Tarse, 85; — l'Arménien Kakig commande à Moudaçaroun, 86.

1073 : Nicéphore Botaniatès est nommé curopalate, 62; — mort de Crispin, 66; — l'Arménien Oschin émigre en Cilicie, 86; — Isaac Comnène est battu par les Turcs près de Césarée, 92.

1073-1074 : Roussel de Bailleul brûle Chrysopolis, 108.

1074 : lettres du pape Grégoire VII sur l'invasion turque, 93; — Isaac Comnène est duc d'Antioche, 38.

Vers 1074 : il y est battu par les Turcs, 92; — Jean Ducas est défait par les Turcs près de Nicomédie, 92.

Entre 1074 et 1078 : les Vénitiens enlèvent un prisonnier slave à Antioche, 106.

1075 : les Turcs prennent Membidj, 27.

1077 : Édesse est confiée à Basile, fils d'Aboukab, 43, agissant pour Philarète, 84; — 2 juillet, Nicéphore Botaniatès revêt les insignes impériaux dans les Anatoliques, 62; — fin, révolte de Nicéphore Bryenne à Dyrrachium contre Michel VII, 62; — mort du catholicos Sarkis, 87; — Philarète fait tuer Thornig de Sassoun par les Turcs, 88.

1078 : les Paléologues commandent en Mésopotamie, 37; — Vaçag, fils de Grégoire Magistros et duc d'Antioche, y est assassiné; Antioche appelle Philarète, 84, 88; — empoisonnement d'Ébikhd, prince d'Andrioun, 86, 88; — 7 janvier, Nicéphore Botaniatès est acclamé empereur à Sainte-Sophie, 62; — 24 mars, il y est couronné, 62; il a été aidé par les Turcs, 96, qui occupent les côtes de la Propontide et de l'Hellespont, p. 98.

1079-1080 : mort d'Adom et Abouçahl Ardzrouni, 76; — grand bouleversement des Arméniens, qui se réfugient dans le pays de Philarète, 88.

1081 : le Seldjoucide Soliman est en rébellion contre le sultan, 101; — 14 février, Alexis Comnène se révolte, 63; — fin mars, il prend le pouvoir impérial, 7; — 1er avril, il entre à Constantinople, 63.

1082 : traité entre Byzance et Venise.

1083 : mort de Basile, fils d'Aboukab, gouverneur d'Édesse, 43; — Philarète occupe cette ville, 84.

1085 : Philarète perd le Dchahan, 87.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES [1]

(1) Les lettres et les chiffres qui suivent les noms géographiques renvoient aux rectangles de la carte.

NANCY-PARIS, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT

CORRECTIONS ET ADDITIONS

Le signe = est précédé de la lecture à rejeter; il est suivi de la lecture à adopter.

P. 15, n. 1, lig. 6 : 567 = 576.
P. 23, n. 2, lig. 2 : 80 = 90.
P. 34, dernière ligne : Théodose = Théodore.
P. 41, n. 3, lig. 13 et 14, lire : qui signifie ici prendre, etc.
P. 49, lig. 6 : presque = préféré.
P. 62, n. 2, lig. 8 : 236 = 336.
P. 74, n. 5, lig. 3 : 37 = 39; — lig. 6 : 33 = 31.
P. 81, n. 2 : 110 = 119.
P. 95, notes, lig. 12 : SKYLITZES = CÉDRÉNUS.
P. 96, n. 1, lig. 7, à partir du bas : 723 = 733.
P. 114, art. GUILLAUME de Tyr, lig. 2 : *Arm.* = *Occid.*